

Quelques pensées africaines  
dans la rencontre clinique

Rêve, psychanalyse et sorcellerie

Danièle Pierre

Préface de Jean Florence

Edition du Séminaire d'Ethnopsychiatrie de Chapeille-aux-Champs

Avec la complicité de Bernard Mortreu

# **Quelques pensées africaines dans la rencontre clinique**

## **Rêve, psychanalyse et sorcellerie**

**Danièle Pierre**

**Préface de Jean Florence**

### **Remerciements**

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont aidée à élaborer ce livre : les patients, tout d'abord ; ensuite les membres du Séminaire d'Ethnopsychiatrie de Chapelle-aux-Champs et les autres collègues - qu'ils soient chevronnés et connus du public, ou qu'ils soient débutants ou même étudiants : par leur confiance et la richesse de leurs discussions, ils ont tous largement contribué aux réflexions développées dans cet ouvrage. Enfin, je ne peux m'empêcher d'exprimer ici mon inquiétude pour celles et ceux qui ont dû ou qui devront dans un avenir proche, regagner de force leur pays d'origine, ou encore se fondre dans le destin hasardeux de la clandestinité. Je voudrais leur dédier ce travail, en espérant qu'il puisse bousculer peut-être quelques idées reçues...

**Du même auteur :**

***Voyager la nuit. L'interprétation des rêves en ethnopsychiatrie.***  
**Grenoble : La pensée sauvage ; 2005.**

***Comment la souffrance se dit en rêve. Un regard ethnopsychiatrique.*** Paris : PUF ; 2012.

## Préface

### **Avec le rêve, à la rencontre de l'autre**

Ces quelques mots pour présenter un livre qui rend compte d'une pratique originale d'ethnopsychiatrie, située dans le contexte socio-culturel de Bruxelles dont on sait le caractère de plus en plus multiethnique et multiculturel. Cette pratique, aventureuse et courageuse, tente de faire entendre tant aux oreilles des autorités politiques qu'à celles des psychiatres, psychologues, travailleurs sociaux et responsables de centres d'accueil pour demandeurs d'asile, qu'une approche spécifique, adaptée aux réalités de vie des migrants, est toujours urgente, toujours nécessaire et toujours à développer.

Le Docteur Danièle Pierre inscrit ses activités cliniques et théoriques dans le cadre multidisciplinaire du Centre Chapelle-aux-Champs, à Louvain-en-Woluwe, depuis une vingtaine d'années. Elle entreprend de créer une unité d'ethnopsychiatrie, après avoir rencontré les enfants d'ouvriers maghrébins qui étaient venus travailler dans les mines et les usines, dans une section de l'hôpital de Jolimont (Docteur Robert Sterck), à La Louvière. Elle s'initie résolument aux recherches, à l'expérience et aux publications de Tobie Nathan, à Paris, qui s'est fait connaître par une approche très innovante et très spécifique des personnes immigrées de plusieurs régions d'Afrique. Tobie Nathan, lui-même inspiré par le fondateur de l'ethnopsychiatrie Georges Devereux, a mis sur pied une pratique de la parole en groupe, exigeant un engagement clinique sans réserve, un sens aigu des différences de toutes dimensions (d'origine, de langue, de culture, de degré d'insertion ou d'exclusion), et une réflexion critique soutenue. Réflexion critique qui s'adresse aux manières de faire et de penser de la psychiatrie, mais également de la psychanalyse dont il n'hésite pas à secouer autant les présupposés culturels que théoriques.

Tel est bien le défi que tente de relever Danièle Pierre, en cherchant à rendre féconde la psychanalyse, en y prenant l'essentiel, en sachant inventer, improviser, « bricoler » (comme disait le vieux maître Lévi-Strauss) pour respecter le caractère tout à fait spécifique des dispositifs, de l'écoute et des interventions qu'exige une rencontre authentique, ouverte et attentive des personnes immigrées. Ces personnes sont remarquablement diverses dans leurs références culturelles, leurs croyances, les représentations de leurs « maladies », de leurs troubles et dans leurs explications étrangères à la médecine occidentale. L'éthique fondamentale de cette démarche est fondée sur la conviction, toujours à incarner, qu'il est impossible d'entrer en relation et de mettre en place des conditions viables d'une psychothérapie de ces personnes, sans respecter leur propre vision du monde.

Or, cette vision du monde, nous ne la connaissons pas de prime abord. Plus encore que dans toute pratique analytique, il s'agit de se mettre à apprendre d'eux cette culture sans croire qu'on saurait (mais de quel savoir ?) quelle réalité « autre » celle-ci ne cesse de construire.

Quelle voie d'entrée ouvrir pour se laisser enseigner par cette culture (elle-même déjà transformée à partir de la rencontre culturelle avec la Belgique) - par cette culture elle-même en crise mais également par ce que Freud appelait l'« idiosyncrasie » de la personne ?

La voie dite royale, pour notre auteur, est celle-là même qui permit à Freud de pénétrer le monde inconscient. Ce sera la voie des rêves.

Freud, quant à lui, pour aborder le rêve grâce aux associations libres fournies par ses patients, partageait grosso modo leur culture et leur langue et il lui a fallu déjà surmonter moult résistances, autant les siennes que celles des analysants, pour créer avec eux une interprétation. La difficulté redouble dans le cas de la pratique ethnopsychiatrique, puisque s'ajoutent à ces résistances celles de la langue, de l'imaginaire et du maillage symbolique de la culture d'origine. Quoi qu'il en soit, c'est aux rêves que l'ethnopsychiatre fera toute confiance pour apprendre les voies appropriées de l'interprétation et, à partir d'elle, à chercher les modes adéquats du traitement des symptômes. Telle est bien l'ethnopsychiatrie « complémentariste », celle qui se fonde sur la découverte commune, partagée, imprévisible, d'un sens aux impasses, aux difficultés, aux douleurs, aux désespoirs.

Le livre publié ici poursuit, avec une heureuse obstination, les visées et les pratiques dont Danièle Pierre a élaboré les linéaments dans une thèse doctorale (que Tobie Nathan et moi-même ont accompagnée en tant que membres du jury et du comité d'encadrement - thèse défendue en 1999 à l'Université Catholique de Louvain, sous la direction des Professeurs Philippe Meire et Jean-Paul Roussaux) dont la partie clinique, reposant sur des monographies détaillées, a été publiée en 2005 sous le titre « Voyager la nuit - L'interprétation des rêves en ethnopsychiatrie » (La Pensée sauvage). Le dialogue avec les théories fondatrices et actuelles de l'ethnopsychiatrie psychanalytique (S.Freud, Geza Roheim, Georges Devereux, Tobie Nathan, mais aussi les collaborateurs de la revue « L'Autre », fondée par le Professeur Marie-Rose Moro), et quelques figures du mouvement lacanien, n'a cessé de se consolider et de s'amplifier. Il s'agit surtout de penser, dans les conditions d'émergence spécifiques de la rencontre multiculturelle, *le lien étroit qui noue les rêves au transfert* et de saisir comment s'effectue le rapport aux « objets » qui soignent, parmi lesquels il ne faut pas négliger les rituels. Le livre récent : « Comment la souffrance se dit en rêve. Un regard ethnopsychiatrique », publié à Paris, aux PUF en 2012 dans la collection « Souffrance et théorie » (dirigée par Francis Martens et Christophe Dejours), témoigne de l'exigence toujours plus pressante d'une élaboration théorique indispensable

pour penser une telle pratique qui demande une grande autonomie d'esprit inséparable d'une capacité affirmée de dialogue.

Le présent ouvrage « Quelques pensées africaines dans la rencontre clinique. Rêve, psychanalyse et sorcellerie », met encore avec plus de clarté l'accent sur une « thèse » déjà active lors de la dissertation doctorale mais qui se révèle plus pertinente et plus articulée, à mesure que se déploie le travail de notre auteur. Cette thèse est celle, fondamentalement *freudienne*, de l'activité essentielle, incessante et mouvante, du fantasme<sup>1</sup> dans la construction de la vie psychique, le fantasme qui mobilise toutes les instances et topiques, et dont il faut reconnaître l'étroite connexion qui le lie au processus onirique de l'élaboration secondaire<sup>2</sup> défini dans la « Traumdeutung ».

On réalise que l'entreprise est ambitieuse et qu'elle soulève d'importantes questions autant de sociologie (pourquoi si peu d'ethnopsychiatres à Bruxelles et en Belgique?), que de clinique psychiatrique et psychanalytique : l'instauration de dispositifs non « classiques », l'usage des langues et de la médiation (problématique) de traducteurs « in situ », le recours aux procédés et rituels de guérison autochtones, le nouage entre interprétation et transfert... Grande est donc la complexité de la démarche. Mais c'est précisément cette complexité qui s'affirme et se révèle à chaque page de ce livre, forçant le praticien à questionner ses positions, ses préjugés, sa culture, ses concepts et ses modes de savoir et de savoir-faire.

**Professeur Jean FLORENCE<sup>3</sup>**

---

<sup>1</sup> Cf. Florence J. Théories du fantasme dans la clinique freudienne. *Esquisses psychanalytiques*. 1991 ; 16 : 123-138.

<sup>2</sup> C'est-à-dire le remaniement préconscient du contenu manifeste, qui intègre en partie la censure et qui est déjà une interprétation dans et par le rêve lui-même (note de l'éditeur).

<sup>3</sup> Docteur en psychologie et licencié en philosophie, Psychanalyste Membre de l'Ecole Belge de Psychanalyse, Professeur honoraire de l'Université Catholique de Louvain et des Facultés Universitaires Saint-Louis, Directeur pendant trente ans du Centre d'Etudes Théâtrales où il a également enseigné (UCL), auteur de plusieurs ouvrages dont *L'identification dans la théorie freudienne* (1978).

## Introduction

Partout les cultures disposent de théories pour dire la souffrance, élaborer les destinées et organiser les relations humaines, le « vivre ensemble ». Ici en Europe, depuis le début du vingtième siècle, c'est (notamment) la psychanalyse qui nous aide à penser, analyser, interpréter les maux de nos semblables. Freud, qui était neurologue de formation, croyait d'abord inscrire ses travaux dans le cadre strictement scientifique de la médecine : de même que les connexions neuronales conduisent les influx électriques dans la matière cérébrale, les associations libres recueillies sur le divan (pour ainsi dire au chevet du malade) devaient remonter la chaîne du souvenir jusqu'aux « traces » laissées dans la mémoire par la réalité des événements traumatiques survenus dans l'enfance. Mais très vite, une conception nouvelle s'impose à lui et prend une consistance croissante tout au long de son œuvre. C'est de réalité « psychique » dont il est question désormais, de réalité *subjective*. Heureusement ! L'emprise objectivante de la Science s'arrête là ! De quoi s'agit-il alors en psychanalyse ? Il s'agit de chercher le sens caché du symptôme, dans le cadre d'ensemble d'une *Weltanschauung* - d'une vision du monde, d'une conception de l'univers, d'un système de sens - un système « symbolique » dirait-on en termes lacaniens, comme condition même d'existence d'un quelconque sens possible pour le « Sujet parlant ». Un sens qui dise quelque chose de la cause, de l'origine du problème, et qui porte en germe déjà quelque chose de sa résolution. Telle pourrait être la définition de l'interprétation en psychanalyse.

Et en ethnopsychiatrie ? Notre expérience avec des patients marocains et nos travaux sur l'interprétation des rêves depuis une vingtaine d'années<sup>4</sup>, dans la mouvance de Tobie Nathan (1986), nous ont largement convaincue du bien-fondé de la démarche ethnopsy : les représentations, les pensées, les logiques traditionnelles, notamment dans les rituels thérapeutiques, les théories étiologiques traditionnelles sont valorisées en tant qu'elles favorisent grandement le processus d'élaboration psychique. En fait, elles *font partie* de ce processus - du moment qu'elles trouvent un interlocuteur avec qui partager les pensées ! Avec l'étude détaillée de certaines thérapies ethnopsychanalytiques que nous menons au Centre Chapelle-aux-champs, nous continuons à approfondir quotidiennement la réflexion théorico-clinique. Et les choses nous apparaissent de plus en plus limpides. Ainsi, l'histoire de la jeune Soukaïna (possédée par les djinns à l'âge de quatorze ans) et de sa mère

---

<sup>4</sup> Depuis notre première étude de cas, à l'Hôpital de Jolimont (Service du Dr Sterck) : Zohra, le mauvais œil et la citrouille. Clivage du moi chez l'enfant de migrant (1993). Plus récemment, citons : *Comment la souffrance se dit en rêve. Un regard ethnopsychiatrique* (2012), et « La nuit étoilée. Rêve, transfert et vision du monde » (2014).

(attaquée dans ses cauchemars par un être invisible)<sup>5</sup>, nous a clairement montré ce que les patients poursuivent auprès de nous : il s'agit d'un véritable travail d'*auto-interprétation* dans les rêves, un travail d'*auto-analyse* - avec les éléments de sens, forcément, de leur propre culture ! Il nous suffit d'admettre que le rêve est un travail de pensée, et qu'une vision du monde différente de la nôtre<sup>6</sup> n'en est pas moins porteuse, à cet égard : il s'agit d'un autre découpage du réel, voilà tout ! Différent de celui que nous connaissons et qui nous est familier, mais tout aussi pertinent pour construire du sens - pour structurer un « Sujet parlant », un « parlêtre », comme on dirait en termes lacaniens.

### Bref rappel historique concernant l'ethnopsychiatrie

L'ethnopsychiatrie clinique est une discipline récente, fondée par Tobie Nathan (lui-même élève de Georges Devereux<sup>7</sup>) à Paris dans les années quatre-vingts pour accueillir et soigner les patients migrants en tenant compte de leurs propres conceptions de la maladie ou des désordres, en tenant compte de leurs propres interprétations culturelles. Au départ, il s'agissait surtout de travailleurs immigrés maghrébins en France, qui décompensaient parfois de façon brutale suite à un accident de travail sur le mode d'une névrose traumatique ; l'interprétation étiologique de la culture d'origine (par exemple : « il s'agit d'une attaque de djinns à la faveur d'un moment de frayeur ») permettait d'emblée de « sortir le malade de son isolement » et de le rattacher à son groupe d'appartenance, laissé là-bas au pays. Marie-Rose Moro (notamment) a entrepris à l'Hôpital Avicenne des recherches sur l'établissement des relations mère-bébé, notamment suite aux complications du post-partum chez les femmes migrantes. Autres sujets de préoccupations : les enfants de migrants, plus souvent que les autres exposés à l'échec scolaire et les adolescents écartelés entre deux systèmes de valeurs, trouvant difficilement à s'inscrire dans une filiation par rapport à des parents constamment disqualifiés par la société dans laquelle ils vivent.

Tobie Nathan a inventé un dispositif de consultation original, à savoir la consultation en groupe de co-thérapeutes, d'origines culturelles diverses, qui présentent dans la séance différents univers culturels. Ce groupe remplit plusieurs fonctions (en plus d'être un dispositif de recherche particulièrement stimulant) : il s'offre comme un contenant rassurant (à la manière du groupe des sages du village dans une société traditionnelle) pour certains patients en manque de repères ou qui se sentiraient menacés par une relation duelle vécue

---

<sup>5</sup> Rêves et pensées traditionnelles. Apaiser les orages d'une relation mère-fille (2012).

<sup>6</sup> Evidemment, il faut bien préciser qu'il n'y a pas de vision du monde « scientifique » : il y a de-ci de-là quelques noyaux durs (« hard core ») de science, d'ailleurs provisoires, et régulièrement remis en cause par les scientifiques eux-mêmes (par exemple : la structure de l'atome), mais une « vision du monde » (une *Weltanschauung*), c'est autre chose ! C'est un système de sens, une conception panoramique et globalisante ; en Occident, on peut parler d'une vision du monde positiviste, matérialiste ou encore « naturaliste » (Ph. Descola), soutenue par une certaine idée du « Progrès », et même une foi inébranlable dans l'avancée infinie de ce progrès en marche...

<sup>7</sup> Devereux s'est beaucoup intéressé au rêve : Cf. p. ex *Réalité et rêve. Psychothérapie d'un Indien des Plaines*, porté à l'écran par Arnaud Desplechin sous le titre *Jimmy P.*

comme intrusive. Il permet d'évoquer simultanément et de faire circuler différentes manières de penser, de façon non contradictoire<sup>8</sup>.

Mais ce qui est vraiment spécifique à la démarche ethnopsy (et qui peut aussi se pratiquer en individuel, comme nous allons le voir dans ce livre), c'est l'ouverture du cadre de pensée aux conceptions qui ont cours dans d'autres cultures, en l'occurrence dans la culture d'origine des patients. Les représentations, les interprétations étiologiques traditionnelles sont évoquées - parfois de manière allusive, parfois de manière plus hardie - parce qu'elles favorisent grandement le processus d'élaboration psychique. Les rituels qui s'y rapportent dans la logique culturelle sont fréquemment « prescrits », car eux aussi induisent toutes sortes de remaniements psychiques. Aujourd'hui nous dirions qu'ils soutiennent le travail *auto-analytique* des patients.

### Partir beaucoup plus loin encore

Dans ce mouvement d'ensemble de l'ethnopsychiatrie, nous resterons fidèles à l'approche de Tobie Nathan qui nous a appris à entrer véritablement dans la logique des patients et de leur culture, même si elle s'avère parfois *radicalement* autre, même si elle fait vaciller nos repères habituels. Mais, contrairement à lui, nous proposons pour notre part de resserrer les liens avec la psychanalyse : une psychanalyse vivante et non dogmatique, disons « freudo-lacanienne » ou « Laplanche » telle qu'elle se pratique au Centre Chapelle-aux-champs<sup>9</sup>, ou plus généralement telle qu'elle est enseignée à l'Université Catholique de Louvain.

A vrai dire, il ne s'agit nullement pour nous de « faire le grand écart », ou de « rafistoler » dans un compromis bancal des propositions logiques qui seraient inconciliables. Notre position nous est tout simplement dictée par le sujet de notre attention particulière à savoir le rêve. Il apparaît porteur de sens dans de nombreuses cultures, mais il reste toujours en psychanalyse « la voie royale menant à la connaissance de l'inconscient », selon l'expression de Freud : il s'offre dès lors comme une entrée en matière particulièrement féconde en clinique transculturelle. Les patients le plus souvent ne connaissent pas la psychanalyse, ils ne savent pas non plus très bien ce que c'est un « psy » ; en revanche, parler de leurs rêves les intéresse d'emblée - tout simplement parce qu'on le fait aussi dans leur culture.

Le rêve est particulièrement important dans la culture marocaine et nous y avons consacré de nombreux travaux<sup>10</sup>. Mais nous allons voir qu'il l'est aussi dans les cultures d'Afrique Noire dont il sera question ici : la culture Kongo (RDC), Peule (Guinée-Conakry), Ewé (Sud du Togo), et enfin Nzéma (Sud-est de la Côte d'Ivoire). Dans notre expérience, l'évocation et l'interprétation des rêves permet de déployer dans la séance le cadre culturel d'origine - nous préférons le terme de « vision du monde » - d'une manière suffisamment *consistante*

---

<sup>8</sup> Plus modestement, on peut aussi s'inspirer de cette consultation en groupe en recevant les patients avec un ou deux co-thérapeutes, un interprète ou même un membre de la famille qui accompagne le patient.

<sup>9</sup> Service de Santé Mentale de l'APSY- UCL, 30 Clos Chapelle-aux-champs, 1200 Bruxelles.

<sup>10</sup> En particulier : *Voyager la nuit. L'interprétation des rêves en ethnopsychiatrie* (2005).

pour que nous puissions travailler dans un dispositif classique de consultations individuelles. Sur le plan de la méthodologie de recherche, cela nous permet également de présenter nos études de cas cliniques du point de vue qui est le nôtre en entretien, c'est-à-dire un point de vue résolument personnel et subjectif, que nous assumons pleinement, comme dans toute cure analytique. Ainsi, nous ferons part au fur et à mesure de notre étonnement, de nos interrogations, de nos tâtonnements théoriques, comme de nos réactions contre-transférentielles. Et nous proposerons au lecteur de poursuivre avec nous ce véritable voyage initiatique à la découverte de la culture de l'autre que nous avons débuté au Maroc.

Mais nous devons d'abord rappeler brièvement les quelques points de théorie que nous avons développés ailleurs, à partir de Freud, avant d'entrer dans le vif de notre sujet : cette rencontre clinique avec les patients qui va nous amener à repenser les choses d'une manière encore plus radicalement *autre*.

### Théorie psychanalytique du rêve : Freud et la *Traumdeutung*

Pour Freud, dans la *Traumdeutung* (OC 1900), le rêve est d'abord l'accomplissement hallucinatoire des désirs inassouvis de la veille. Mais les choses se compliquent très vite parce que le ou les désirs dont il est question « dans la vie mentale des névrosés » en analyse<sup>11</sup> sont les désirs inassouvis d'origine infantile, qui ont été réprimés par l'éducation et l'intériorisation des interdits parentaux. Et c'est ainsi que l'étude du rêve ouvre la voie à toute la théorie freudienne, depuis la première théorie des névroses<sup>12</sup> jusqu'à la métapsychologie.

En fait, deux tendances se conjuguent *tout le temps* dans les rêves. Certes, il y a la satisfaction de désir, mais il y a aussi la tentative de maîtrise rétroactive des traumatismes - qui est indépendante, « *Au-delà...* » (1920) du principe de plaisir. Soulignons que pour satisfaire à ces deux tendances, le rêve s'appuie toujours, pour Freud, sur les *traces mnésiques*, c'est-à-dire sur le souvenir. Ce n'est pas un détail, c'est même peut-être un des fondements de la construction du sujet comme expérience *historique*, ou mieux : comme *processus* d'historicisation, de narration.

---

<sup>11</sup> L'interprétation psychanalytique des rêves n'aurait évidemment aucun sens en dehors de la cure et du transfert ! Les rêves rapportés et analysés par Freud dans la *Traumdeutung*, sont ceux de ses premiers patients ou - ce qui est encore plus intéressant - ce sont ses propres rêves, ceux qu'il étudie dans le cadre de son *auto-analyse* et de sa relation transférentielle à Fliess (Anzieu 1959).

<sup>12</sup> Dès 1899, Freud a cette intuition quand il écrit à son ami Fliess : « J'arriverai à décrire le processus psychique des rêves de telle manière qu'y soit *inclus* le processus de la formation du symptôme hystérique » (Freud 1887-1902 - c'est moi qui souligne).

### Les quatre procédés à l'œuvre dans le rêve

Pour rendre compte de la construction du rêve, Freud identifie quatre procédés : les trois premiers relèvent du processus primaire gouvernant l'inconscient - qui est prélogique<sup>13</sup> et ne connaît pas la contradiction. Il s'agit de la condensation (de plusieurs éléments en un seul), du déplacement (d'un élément sur un autre plus ou moins apparenté afin de tromper la censure) et de la figuration en images des idées abstraites. Cela implique de faire « associer » le rêveur à partir de chaque détail du scénario onirique, de suivre alors les « chaînes » associatives, comme nous le disions ci-dessus, menant finalement aux souvenirs, aux pensées, aux désirs inconscients (le « contenu latent » du rêve).

Mais le travail du rêve s'achève par le remaniement *préconscient* de sa façade (le « contenu manifeste »), qui le rend *intelligible* et *communicable* dans le registre de la pensée diurne. C'est le quatrième procédé, relevant du processus *secondaire* propre au conscient et au préconscient. Freud l'appelle : l' « élaboration secondaire » (*Sekundäre Bearbeitung*). C'est elle qui met de l'ordre dans les pensées du rêve pour satisfaire aux exigences logiques de la pensée diurne. En fait, avec l'élaboration secondaire, le rêve est pour ainsi dire *déjà interprété une première fois de l'intérieur*<sup>14</sup> (OC : 541). Souvent négligée, voire méprisée par les psychanalystes, cette part-là du travail du rêve apparaît pourtant tout à fait capitale - spécialement en clinique transculturelle.

### Rêve et fantasme

C'est à propos de l'élaboration secondaire que Freud introduit pour la toute première fois la notion de fantaisie ou « fantasme » dans la toute première version de sa *Traumdeutung*. Ce « fantasme » donne forme aux symptômes hystériques et se rapporte aux souvenirs d'enfance, mais de la même manière que les palais baroques utilisent dans leurs constructions les matériaux épars des ruines antiques (OC 543) - c'est-à-dire qu'il y a *remaniement*, de fond en comble, dans l'édification du fantasme, comparable au *travail* d'un architecte ou d'un *style* architectural<sup>15</sup>.

Et voici ce qu'il dit à propos de l'élaboration secondaire : dans son effort d'intelligibilité, de mise en ordre, il arrive que l'élaboration secondaire utilise des fantasmes (ou fantaisies de désir) qui étaient déjà là, tout prêts, et même « impatients d'être utilisés », dans le matériel

<sup>13</sup> Et nous dirions « prélangagier », ou plutôt, comme dit Laplanche : « non structuré comme un non-langage » (1987 : 55-56) - Laplanche qui parle encore de la « mécanique affolée du processus primaire » (*Id.*).

<sup>14</sup> Et il en donne un exemple très éclairant avec l'auto-analyse de son propre cauchemar d'enfance : « Mère chérie et personnages à becs d'oiseaux » (Cf. Anzieu 1959 : 247, Pierre 2012 : 65-67). Dans ce rêve, l'angoisse liée au désir œdipien est interprétée - déjà dans le rêve - comme étant causée par la mort de la mère. Ce faisant, quelque chose de l'interdit - quelque chose d'une dimension de *renoncement* au désir incestueux - entre ainsi *déjà* dans l'expérience-même du rêve !

<sup>15</sup> Cf. les considérations du philosophe Jean De Munck, lors de sa conférence du 10/10/2014 (colloque « L'usage du monde. Souffrances psychiques d'origine sociale » - publié sur anthropoweb.com) : le « sujet » se caractérise et même « tient » en son *style*.

des pensées du rêve (OC p542). Mais en même temps, dans l'autre sens, c'est l'élaboration secondaire qui tend à transformer le rêve en fantasme, dit-il aussi (OC p543) ! Elaboration secondaire et fantasme apparaissent donc en même temps dans la théorie freudienne : ils apparaissent tellement liés, tellement consubstantiels, ils semblent s'engendrer l'un l'autre - ce sont deux concepts « *jumeaux* », pourrait-on dire !

Nous verrons l'importance de ce point tout au long des exposés cliniques : le travail de la cure, c'est le travail du fantasme, comme le souligne notamment Jean Florence dans son article « Théories du fantasme dans la clinique freudienne » (1991).

### Rêve et « vision du monde »

Dans *Totem et tabou* (1912-13), Freud souligne que cette activité d'interprétation permanente est semblable à celle qui nous occupe à l'état de veille ; elle répond aux mêmes exigences d'*unité* et d'*intelligibilité* que la création d'une *Weltanschauung* - c'est-à-dire une conception de l'univers tout entier, une « vision du monde », panoramique, globalisante, permettant à l'homme d'apprivoiser l'angoisse tout en l'interprétant.

Mais alors... lorsque cette élaboration préconsciente remanie, interprète, met en ordre les éléments rassemblés dans le désordre par les trois premiers procédés (condensation, déplacement et figuration visuelle) elle s'appuie *nécessairement* (Pierre 2005, 2012) sur l'*ensemble* logique et cohérent de la vision du monde que le rêveur a reçue de son groupe culturel<sup>16</sup> ! Elle s'appuie dessus, elle l'utilise, et de ce fait : elle *l'introduit dans l'expérience-même du rêve*. Ensuite l'expérience onirique *confirme* la vision du monde en question : le rêve est ainsi au cœur de ce qui *se noue* entre le sujet et sa culture - il s'agit d'*adopter* le système de sens proposé par le groupe d'appartenance.

### Rêve et narcissisme

C'est encore à partir de l'élaboration secondaire que Freud « introduit le narcissisme », dans le célèbre article de 1914, à partir de la dimension de l'auto-observation dans les rêves<sup>17</sup>. En effet, un « moi » qui se prend pour objet de sa propre activité d'observation en rêve - de sa propre *pulsion* scopique - c'est bien un « moi » qui se fait l'objet de son propre investissement libidinal, c'est-à-dire un « moi » *auto-érotique* ! Telle est la première ébauche de ce qui deviendra plus tard la deuxième topique avec « Le moi et le ça » (1923). Car l'instance « auto-observante » va se porter garante de l'« estime de soi qu'a le moi », et elle va mesurer celui-ci à une instance d'« Idéal » - instance qui bientôt prendra la forme du

<sup>16</sup> Et c'est à ce niveau, nous semble-t-il, qu'on peut vraiment saisir l'œuvre du « Langage », au sens lacanien, qui vient ainsi pénétrer et façonner l'âme humaine, le psychisme, de l'extérieur (du « social ») jusqu'à son noyau le plus intime, en particulier dans les rêves, comme nous allons le voir plus loin.

<sup>17</sup> A partir des remarques d'un de ses contemporains, H. Silberer, qui avait souligné que le rêve pouvait aussi représenter l'état « fonctionnel » du rêveur et pas seulement le contenu de ses pensées ou de ses désirs (OC p.557 - passage ajouté en 1914) ; il s'agit donc d'une forme d'auto-observation.

Surmoi. Nous voyons ici que la théorie du rêve va entraîner avec elle toute la théorie du Moi, toute la métapsychologie.

Mais Freud souligne bien qu'avec cette dimension d'auto-observation, ce n'est pas seulement l'interdit, c'est-à-dire la censure morale qui entre dans la composition du rêve. C'est aussi quelque chose de cette activité de penser préconsciente qui permet d'apprivoiser et d'apaiser l'angoisse en l'interprétant, comme dans la création d'une « vision du monde ». Or, comme nous le relevions ci-dessus, cette activité intellectuelle préconsciente va *nécessairement* utiliser *les outils de pensée* que le rêveur a reçus de son groupe culturel ! Il s'agira d'articuler son *auto-interprétation* dans les termes de la « vision du monde » véhiculée et partagée par le groupe d'appartenance - dans « la langue », dirait-on en termes lacaniens - reçue du groupe culturel. C'est là un autre point sur lequel nous voulons insister : la vision du monde *s'engouffre* dans le rêve avec l'élaboration secondaire, en particulier dans cette dimension d'auto-observation, et elle entre ainsi *dans la constitution du sujet lui-même* qui rêve et qui *se* rêve<sup>18</sup>.

#### Travail du rêve, travail de la pensée, travail de la culture

Et puis dans une note de bas de page rajoutée en 1925 - décidément beaucoup trop discrète ! - Freud (OC p.557) souligne ceci qui vient en contre-point de sa théorie princeps du rêve comme accomplissement de désir : le rêve ne se réduit pas au contenu latent, c'est le *travail* du rêve qui importe, et c'est avant tout le travail du *préconscient*. « Le rêve n'est au fond rien d'autre qu'une forme particulière de notre penser, forme rendue possible par les conditions de l'état de sommeil. C'est le travail du rêve qui produit cette forme, et il est, lui seul, ce qu'il y a d'essentiel dans le rêve » (OC p.558). C'est lui qui rend compte de « la tendance prospective<sup>19</sup> » du rêve, dit-il encore, c'est-à-dire qu'il « cherche à résoudre » les problèmes de la vie psychique. Comme s'il était « en prise directe » avec les traces mnésiques, les désirs et les angoisses qui s'y rapportent, le rêve peut travailler en effet à plein rendement, parce qu'il travaille en quelque sorte « à bureau fermé » ! L'activité de penser, l'élaboration peut s'y développer sans entrave sur ce matériel intérieur, sans être continuellement distraite, détournée, interrompue par les mille et une sollicitations de la vie diurne.

Il ne faudrait donc surtout pas le confondre avec une simple réalisation « imaginaire » des désirs les plus régressifs ! Car déjà l'hallucination du rêve est pétrie de renoncement, d'intériorisation de l'interdit et de « symbolisation ». Déjà s'y trouve mêlé le travail du préconscient - on pourrait dire : du langage ou de la culture - ce remaniement qui fait

---

<sup>18</sup> Comment s'étonner que nous tenions si fort à notre vision du monde ? Pas forcément parce qu'elle est la meilleure (y en a-t-il une meilleure que les autres ?), mais parce que c'est la nôtre ! Nous nous regardons et même nous nous *aimons* à travers elle - c'est-à-dire : c'est elle que nous aimons à travers nous et c'est nous que nous aimons à travers elle ! Difficile de s'en détacher ! Bien sûr, cela vaut aussi pour les autres, ceux qui viennent d'un autre monde culturel...

<sup>19</sup> Et il ajoute : « si mal famée », parce qu'elle aurait pu donner l'impression, parfois, que le rêve était prémonitoire...

advenir le sujet en réécrivant toute son histoire. Mais serait-il possible d'écrire une histoire sans l'adresser à quelqu'un ? Tout se passe comme si le message énigmatique du rêve ne pouvait parvenir pleinement à la conscience du rêveur sans l'intervention d'un tiers - d'un « Autre » peut-être - qui sache le reconnaître...

### Rêve et transfert

C'est une dimension essentielle du rêve, mais qui a été peu élaborée et théorisée en tant que telle par Freud : *le rêve s'adresse à un interlocuteur* - l'analyste ou celui qui incarne le « supposé savoir », selon l'expression lacanienne - dans ce qu'on appelle le transfert, c'est-à-dire cette relation affectivement très investie dans laquelle le sujet s'engage avec le thérapeute parce qu'il espère trouver auprès de lui une réponse à ses questions, et un allègement de ses souffrances. Dès lors, il apparaît évident que les deux interlocuteurs doivent s'entendre, il faut qu'ils partagent le même système de sens, pour que le transfert puisse s'y déployer ! Lorsqu'il s'agit d'un patient migrant, d'un candidat réfugié ou d'un demandeur d'asile : il faut que nous acceptions de le *rejoindre* dans sa vision du monde, là où peut-être il trouvera (avec notre aide, mais enfin *c'est lui* qui devra trouver) de quoi poursuivre son travail sur lui-même. Dans ce contexte d'ensemble d'un système de sens *partagé*, nous pourrions alors parcourir avec lui le cheminement de ses pensées ; nous pourrions les laisser se développer, se déployer dans la cure. En fait, la dimension transférentielle du rêve est d'autant plus évidente en clinique transculturelle que la façade de celui-ci - comme nous l'avons déjà signalé, la façade donc remaniée par l'élaboration secondaire - apparaît clairement porteuse d'un message, d'une signification culturellement codée, qui cherche à être confirmée, validée par le thérapeute.

Nous voilà suffisamment outillés à présent pour partir à la rencontre de Mizila, Souleymane, Béatrice et Yédo. Nous allons découvrir avec eux les mondes de la nuit et de ce qu'on appelle la « sorcellerie » africaine... Nous allons « voyager légers », certes ! Nous n'avons pas rassemblé d'études ethnographiques approfondies sur les terrains en question... Mais nous verrons que ces quelques considérations sur le rêve et la vision du monde vont nous permettre d'accoster sans encombre sur le « continent noir » de la pensée des autres...

## Chapitre I : Enfant de la science, enfant-sorcier ? A propos d'un cas de FIV chez une jeune femme Kongo

Mizila est une jeune femme congolaise<sup>20</sup> qui est restée longtemps sans enfant puis qui a fait une mise au point de stérilité ici en Belgique avec son mari, et qui a finalement bénéficié d'une fécondation *in vitro*. Dans son univers culturel africain, dans sa vision du monde, la stérilité - comme bien d'autres choses, comme tous les malheurs ou les désordres, finalement - est volontiers interprétée en termes de sorcellerie : soit que la femme soit elle-même une sorcière, soit qu'elle ait été victime d'une attaque de sorcellerie par un tiers. Cela peut nous paraître étrange, mais c'est bien là l'univers de sens dans lequel Mizila va nous entraîner. Notons bien qu'il ne s'agit pas de « croire » ou de « ne pas croire » à la sorcellerie : seulement, si nous voulons que la jeune femme puisse nous confier ses *pensées* les plus intimes, si nous voulons qu'elle puisse les développer et nous les adresser, il est nécessaire que nous partions à sa rencontre, il est nécessaire que nous *entrions* véritablement *dans* sa vision du monde.

Ce que nous allons découvrir aussi, avec cette patiente congolaise, c'est que les réunions de prières chrétiennes (catholiques ou protestantes, pentecôtistes ou autres), les églises, les curés ou les pasteurs, les rituels chrétiens (la confession, notamment, ou l'eucharistie), tout cela constitue pour elle un véritable « bricolage »<sup>21</sup> thérapeutique. La jeune femme cherche la vérité, elle cherche à se purifier de ce qui serait « mauvais » en elle, et poursuit une démarche véritablement « auto-analytique » : à travers toute une série d'(auto)-interprétations et de réinterprétations successives, soutenue par ses consultations chez tous ceux à qui elle suppose un certain savoir secret sur les êtres, elle poursuit son chemin à elle. Evidemment, les choses lui apparaissent dans les termes de sa vision du monde, c'est-à-dire en termes de sorcellerie. En particulier, cela lui apparaît dans les rêves : il est bien admis en

---

<sup>20</sup> Elle est de mère Kongo (ethnie à filiation matrilineaire) et de père Ngala (ethnie à filiation patrilinéaire). Nous l'avons prénommée ainsi parce que « Mizila » signifie « chemin » en lingala. Tout au long de cette thérapie (qui a duré dix mois, à raison d'un entretien toutes les trois-quatre semaines), le Professeur d'anthropologie René Devisch (Katholieke Universiteit Leuven) nous a apporté son précieux éclairage d'africaniste quant aux éléments culturels. Nous l'en remercions chaleureusement.

<sup>21</sup> C'est une expression de Levi-Strauss (dans « La pensée sauvage ») : on bricole, c'est dire qu'on se débrouille, on utilise - dans une visée résolument pragmatique - tout ce dont on dispose, un bout de ceci, un bout de cela, tout un bric-à-brac qu'on avait conservé à tout hasard, en pensant : « ça peut toujours servir ».

effet dans sa culture que les rêves recèlent un savoir, une vérité cachée<sup>22</sup>. Et donc, sans avoir besoin pour cela d'être initiée à la psychanalyse, Mizila me raconte volontiers ses rêves. C'est là notre terrain d'entente, pourrait-on dire, l'interface, l'intersection entre son univers de sens et le nôtre en psychanalyse.

Dès notre première rencontre (je la reçois en consultation individuelle), la jeune femme m'impressionne par sa solitude. A vingt-cinq ans, son fiancé l'abandonne (elle ne sait pas pourquoi) et sa famille l'envoie toute seule en Belgique (Peut-être pour la protéger ? Ou pour l'exclure parce qu'elle-même serait dangereuse ?). Elle rencontre un jeune homme, Kongo lui aussi, et ils se marient mais elle ne réussit pas à être enceinte. Elle va consulter des voyantes et des guérisseurs traditionnels, au pays, en même temps qu'elle fait une mise au point de stérilité. On lui découvre un fibrome (tumeur bénigne de la matrice qui peut être une cause de stérilité). Une voyante lui dit que c'est un fibrome *de sorcellerie* ; elle fait tourner sa machette autour de son ventre et lui dit : cette fois, ça y est, je l'ai détaché de toi, tu peux aller te faire opérer en Belgique, il va partir ! De fait, la chirurgienne lui dit après l'opération : c'est incroyable, il se détachait tout seul (alors que d'habitude, pour enlever un fibrome de cette taille, on est obligé d'enlever aussi la matrice) ! Les années passent, Mizila n'est toujours pas enceinte. Nouvelles mises au point pour elle et son mari. Finalement, on leur propose une FIV ; quelques mois plus tard encore, à quarante ans, Mizila met au monde un petit garçon qu'elle prénomme Jean-Pierre.

Mais il commence à y avoir beaucoup de disputes entre elle et son mari, qui devient parfois violent. Par ailleurs, le bébé commence à faire des convulsions quand il a de la fièvre<sup>23</sup>. Or dans nombre de cultures traditionnelles, les crises convulsives sont conçues comme un combat, une lutte (qui peut être mortelle) avec un invisible... Mizila a l'impression que cela arrive chaque fois qu'elle et son mari se disputent... Elle finit par s'enfuir avec Jean-Pierre (quand il a neuf mois) dans une maison pour femmes battues. Et puis l'enfant grandit mais il continue à faire des crises convulsives et il présente un sérieux retard de développement - peut-être lié à ses crises d'épilepsie ? Très inquiète, sa mère le fait suivre en neurologie, en pédopsychiatrie, en logopédie, en psychomotricité. A six ans, il parle très peu, il ne joue pas avec les autres. Il a peu de chances de réussir à l'école primaire.

Alors, comme nous allons le voir, depuis le début, elle se met à penser des choses sur son enfant ; mais à défaut d'interlocuteurs qui pourraient la rejoindre dans sa vision du monde, dans son cadre de pensée, eh bien ! ces pensées se figent, et un fossé se creuse, de plus en plus, entre Mizila et Jean-Pierre. Une mère qui ne peut pas penser son enfant, n'est-ce pas là *le comble de leur solitude* à tous les deux ?

---

<sup>22</sup> Cf. Evans-Pritchard : le rêve est l'ombre portée de la sorcellerie au moment même où elle est en train de se produire...

<sup>23</sup> C'est une forme particulière de crises d'épilepsie qui surviennent quand le bébé ou le jeune enfant a de la fièvre. Il se peut qu'ensuite, en grandissant, il ne fasse plus jamais de crises, mais il se peut aussi que les convulsions hyperthermiques soient la première manifestation d'une tendance durable à faire des crises d'épilepsie toute la vie.

Je lui demande comment s'est passée la grossesse : en fait, au début, il y avait deux embryons à l'échographie<sup>24</sup>. Le gynécologue, qui avait travaillé quelques années au Congo, félicitait déjà le père : « Papa na Mapasa », père de jumeaux en lingala. Mais la fois suivante, il n'y en avait plus qu'un. Sachant que les jumeaux ont un statut très particulier dans beaucoup de cultures africaines<sup>25</sup>, je me dis que cela n'est pas un détail anodin. Par exemple, on aurait pu penser que Jean-Pierre avait « mangé » son jumeau en sorcellerie. Afin d'explorer cette question du statut particulier des jumeaux dans sa culture, je lui demande s'il y en a déjà eu dans sa famille. Non, me répond-elle, mais dans la famille de son mari, il y en a. Aurait-elle fait des rêves pendant la grossesse ? Non, mais elle se souvient de ce qu'elle a rêvé quand elle était dans cette maison pour femmes battues ; Jean-Pierre avait neuf mois, c'est à cette époque qu'il a commencé à faire des convulsions quand il avait de la fièvre. Dans ce rêve, elle le voit qui se débat (comme quand il a une crise) dans une fosse rectangulaire remplie d'eau<sup>26</sup>. Cela fait penser aux tombes, à Kinshasa, me dit-elle, quand elles sont inondées, après la pluie. Ou encore aux fosses d'aisance, aux trous qui servent de toilettes dans les maisons au confort rudimentaire. Je lui demande ce qu'elle a pensé de ce rêve à l'époque. Elle ne sait pas...

Je lui dis alors que pour moi, dans ce rêve, elle voit Jean-Pierre qui se bat avec son jumeau (son jumeau invisible qui revient de l'autre monde et qui pourrait l'emporter avec lui dans la mort). C'est-à-dire que dans l'ensemble logique et cohérent de la vision du monde congolaise avec toutes ces représentations, toutes ces pensées, ces théories sur les jumeaux, sur le monde des morts, etc., cette pensée *s'impose* à moi<sup>27</sup> en écoutant le récit de son rêve. Pour moi, il s'agit là - donc, redisons-le clairement : dans la *façade* du rêve, remaniée par l'élaboration secondaire - d'une *auto-interprétation préconsciente* de la part de cette mère qui craint pour la vie de son bébé. Elle n'y avait pas pensé à l'époque, dit-elle, mais maintenant, c'est évident, elle le voit clairement ! A partir de là, c'est *l'ensemble de ce système de sens africain* qui se déploie tout à coup dans la séance - un peu comme une tente canadienne, qui s'ouvre en un seul mouvement. C'est tout un cadre de pensée qui *prend consistance entre elle et moi*. Les associations, les souvenirs, les élaborations et tous leurs effets libérateurs vont pouvoir s'y développer, sans plus aucune difficulté. Et au-delà de la dureté de cette signification du rêve - Mizila se représente que son bébé pourrait mourir

---

<sup>24</sup> Lors d'une FIV, on réimplante souvent deux ou trois embryons pour avoir une plus grande probabilité de grossesse, mais on augmente aussi, de cette manière, la probabilité d'avoir des jumeaux ou des triplés.

<sup>25</sup> On les dit très forts en sorcellerie, ils peuvent avoir des pouvoirs, ou un don de voyance ; ils sont à la fois craints et vénérés ; il ne faut pas les contrarier, ce sont des enfants qui peuvent repartir dans l'autre monde, parfois ils entraînent avec eux leur mère ou même leur père... Tout cela étant sans doute en rapport avec l'une ou l'autre version d'un mythe de création de l'humanité à partir d'un couple de jumeaux.

<sup>26</sup> Plus tard, j'apprendrai qu'elle avait très peur que le bébé meure, à chaque fois qu'il faisait une crise. Or elle devait lui donner un bain dans l'eau froide quand il avait de la fièvre, pour faire baisser rapidement sa température et éviter les crises.

<sup>27</sup> Cf. Evans-Pritchard (1937): au début, ces interprétations d'une autre vision du monde peuvent nous paraître étranges, mais à force d'y être souvent confronté, elles nous deviennent familières et finissent par nous venir aussi spontanément à l'esprit que si nous appartenions à la culture de l'autre !

quand il fait une crise convulsive<sup>28</sup> - ce qui compte, c'est qu'à partir de ce moment-là les *pensées* vont pouvoir se développer et *tisser une histoire* entre elle et son enfant. Comment faire sinon pour tisser des liens ?

Comme nous allons le voir également, il n'y aura rien de très spécifique dans le contenu (œdipien) de la problématique de cette jeune femme, qui va se déployer dans la cure. Les seuls éléments qui me semblent spécifiques à cette histoire de Mizila sont :

- 1) en amont de la grossesse, le fait que la stérilité donne lieu à des interprétations étiologiques dans la vision du monde africaine, et qu'une fécondation « artificielle » - une procréation médicalement assistée - soit *a priori* considérée comme suspecte ;
- 2) le fait que les jumeaux fassent l'objet de considérations particulières (pensées, théories, rituels), en rapport avec les mythes de création du monde à partir d'un couple de jumeaux : or, les grossesses gémellaires sont plus fréquentes quand on a recours à la FIV ;
- 3) et le fait que la solitude de l'exil, de la migration entrave les processus d'élaboration, de pensées, d'échanges, de communication (donc de partage émotionnel !) et de résolution des conflits (notamment œdipiens) dans la famille d'origine.

Comme le Dr Luc Roegiers<sup>29</sup> nous l'a fait remarquer (lors de la conférence que nous avons donnée sur ce sujet en janvier 2014 à Chapelle-aux-champs), l'attente d'une grossesse qui n'arrive pas est également source d'un vécu très négatif pour le couple ou pour la femme, et d'une certaine perte d'estime de soi du côté des parents ; de plus, l'enfant ou (les enfants) tant attendus seraient d'autant plus idéalisés... et la déception d'autant plus grande lorsque la réalité s'avère différente.

### Un jumeau qui doit repartir

A la consultation suivante, trois semaines plus tard, Mizila a rêvé de l'église pentecôtiste où elle se rend régulièrement avec Jean-Pierre : elle est surprise de voir que son mari est là aussi. Et puis elle voit qu'il y a *deux* pasteurs, celui qui est là d'habitude et un autre *qui doit repartir* bientôt en Afrique. Mon hypothèse, c'est qu'elle peut désormais se représenter autrement sa grossesse gémellaire. Le père y est pour quelque chose (c'est dans sa famille qu'il y a déjà eu des jumeaux), et les deux embryons étaient au départ tous les deux des créatures bénies de Dieu, à l'image des deux pasteurs. Ce n'est pas Jean-Pierre qui aurait dévoré l'autre en sorcellerie : seulement, pour des raisons qui nous échappent<sup>30</sup>, celui-ci a dû repartir d'où il venait, en Afrique. La grossesse « non-naturelle » obtenue par FIV (là

<sup>28</sup> Et à force d'être obsédée par cette perspective, elle en arrive peut-être à désirer qu'il s'en aille, pour en être enfin délivrée ! Sans compter les désirs inconscients qui peuvent s'y ajouter ou s'y refondre...

<sup>29</sup> Pédiopsychiatre dans le service de gynécologie-obstétrique des Cliniques universitaires Saint Luc (UCL) et au Centre d'Éthique Médicale HELESI, auteur notamment du livre *Cigognes en crise : désirs d'enfant et éthique relationnelle en fécondation in vitro* (1994). La conférence suivie de la discussion avec le Pr Susann Wolff et le Dr Luc Roegiers a été publiée en version audio sur anthropoweb.com.

<sup>30</sup> Mizila continuera à s'interroger à ce sujet tout au long de la thérapie...

aussi, les suspicions de sorcellerie pouvaient aller bon train, car *a priori* il ne s'agissait pas d'une grossesse « voulue par Dieu » !) s'inscrit à présent dans une *filiation à la fois culturelle et familiale*. Bien sûr, je l'interroge aussi sur son histoire à elle : sa mère, mariée très jeune, a eu beaucoup d'enfants (treize !), qui tous ont vécu. Pendant les premières années, elle vivait encore (avec son mari) chez sa propre mère, et c'est elle, donc leur grand-mère, qui s'occupait des enfants : elle avait encore elle-même des enfants en bas âge, si bien qu'elle a elle-même allaité ses petits-enfants, les enfants de sa fille ! C'est seulement quand Mizila est née - une cinquième fille ! - que le père a décidé enfin de partir de là avec sa petite famille. Mizila a été la première à être entièrement élevée et allaitée par sa mère. Elle serait aussi sa préférée : « Ma mère a vraiment trop d'amour pour moi » ! dit-elle.

Sans savoir où cela peut nous mener, je demande à Mizila si elle-même n'avait pas un jumeau - même à l'insu de tous ! Ce n'est pas rare, lui dis-je, au début d'une grossesse, qu'il y ait deux embryons, mais qu'ensuite, il n'y en ait qu'un qui se développe. Cela passe inaperçu si on ne fait pas d'échographie ! Très naïvement, je me dis que ce serait peut-être une façon pour elle de s'identifier à son enfant, et donc de (re)tisser des liens entre eux deux... Nous verrons après coup que cela aura peut-être induit quelque chose d'important au niveau du cadre logique (ou « symbolique ») dans lequel le processus entier de la thérapie va se déployer.

La fois suivante, quelques semaines plus tard, elle me raconte le rêve qu'elle a fait après avoir été à l'église catholique. Le curé, l'abbé Vandenbroucke, avait donné un bonbon à Jean-Pierre parce qu'il toussait beaucoup. Puis à la fin de l'office, il lui en avait donné un deuxième « pour la maison »<sup>31</sup>. Et puis à elle aussi, Mizila, il lui en a donné un, car « elle aussi avait besoin d'aide », lui avait-il dit. Il avait expliqué qu'il fallait laisser fondre le bonbon en bouche au moment d'aller dormir<sup>32</sup>. Alors, évidemment, cette nuit-là, elle fait un rêve : elle se voit avec sa sœur aînée et son mari ici à Bruxelles. Elle leur demande de lui confier la garde d'une petite fille de la famille (la fille de sa jeune sœur Amélie qui est décédée deux ans plus tôt). Et Mizila se rend compte que c'est curieux parce que dans le rêve, les choses sont *inversées* par rapport à la réalité : en réalité, c'est la sœur aînée qui voudrait confier à Mizila la petite fille en question, et c'est Mizila qui refuse - parce qu'elle n'arrive déjà pas à s'en sortir avec Jean-Pierre. Induit par le bonbon du curé qui fonctionne ici comme un véritable objet thérapeutique (ce que Tobie Nathan (1991) appelle un « objet actif »<sup>33</sup>), le rêve apporte une vérité à la jeune femme, une vérité qui apparaît couplée comme en négatif avec la réalité diurne, à savoir qu'on pourrait lui reprocher de ne pas avoir accueilli cette petite fille comme un deuxième enfant... Mais au fond pourquoi a-t-elle refusé ? Serait-ce

---

<sup>31</sup> Bien sûr, le curé ne l'a sans doute pas dit intentionnellement, mais cela fait penser aux rituels vis-à-vis des jumeaux lorsqu'ils sont décédés : on continue à donner à manger à une statuette à leur effigie pour ne pas qu'ils soient jaloux des vivants...

<sup>32</sup> Comme s'il s'agissait de « communier », de s'unir, de ne faire qu'un, avec son jumeau provisoirement matérialisé dans ce bonbon, juste à ce moment-là, au seuil de la nuit, au seuil du rêve...

<sup>33</sup> Mizila m'en a apporté un paquet à la consultation : des bonbons acidulés « La pie qui chante »... Comme pour me faire part de son incrédulité : est-ce possible que l'objet lui-même détienne un tel pouvoir ?

aussi pour cela qu'elle n'a pas pu être mère de jumeaux ? Elle-même ne le sait probablement pas, mais c'est ce qu'elle cherche à comprendre : pourquoi n'arrive-t-elle pas à être une « bonne mère » ? Au réveil, elle a de nouveau la sensation d'avoir ce bonbon en bouche, comme un corps étranger, alors qu'elle se souvient très bien qu'il était complètement fondu la veille au soir avant de s'endormir. Il est de nouveau là, mais un peu plus petit, comme à moitié fondu ; elle sent encore son empreinte, elle veut le prendre entre ses doigts : et voilà qu'il a disparu ! Elle ne le dit qu'à demi-mots, mais il semble que son « jumeau » était venu la rejoindre dans la nuit, il lui a fait vivre ce rêve - qui donc était l'inverse de la réalité diurne - et ensuite il est reparti ! Il lui a fait voir, il lui a fait vivre, l'autre côté des choses, l'autre versant de sa réalité psychique. Peut-être a-t-il ouvert en elle comme un espace de dialogue intérieur qui se refermera à la fin de la thérapie<sup>34</sup>. Depuis ce rêve, me dit-elle, elle ne fait plus de « crises » : en fait, elle me l'apprend, en lisant la Bible, elle était jusque-là prise de tremblements, comme une sorte de transe, comme des convulsions. Mais depuis ce jour-là, « c'est fini », me dit-elle.

Au pays, elle avait consulté une voyante, quand elle essayait désespérément d'être enceinte. Cette voyante lui avait demandé d'apporter une poule : si celle-ci se mettait à pondre, cela signifierait que Mizila pourrait enfanter, elle aussi. Or la poule a pondu trois œufs... mais les poussins n'ont pas vécu. La voyante en avait conclu que la jeune femme était bien faite pour être mère, mais que quelque chose l'en empêchait, quelque chose de pas naturel - c'est-à-dire de la sorcellerie. Comme je fais remarquer à Mizila que le nombre d'œufs pondus par la poule était le même que le nombre d'embryons qu'on lui avait réimplanté dans la matrice, elle corrige : les trois poussins ne sont pas morts, il y en a un qui a vécu mais il était un peu chétif. Et il suivait sa maman partout : « tiens » ! Remarque-t-elle soudain, « c'est comme Jean-Pierre<sup>35</sup> »!

En rêve, elle se revoit à Kinshasa chez ses parents avec Jean-Pierre (en réalité, elle n'y est pas retournée avec l'enfant du vivant de son père ; celui-ci est mort depuis deux ans, et il n'a jamais vu Jean-Pierre). Dans le rêve, le père de Mizila, et sa jeune sœur Amélie, qui est donc morte aussi à la même époque, tous deux dorment dans une chambre ; Jean-Pierre dort avec eux<sup>36</sup>. Pendant ce temps, la jeune femme fait la lessive<sup>37</sup>. Quand elle a fini, elle veut

---

<sup>34</sup> Cf. plus loin la discussion à propos de l'objet et du cadre logique de la thérapie.

<sup>35</sup> Voilà que la prédiction de la voyante se trouve confirmée après-coup par le symptôme de l'enfant (suivre sa maman partout) ! On peut comprendre par ailleurs ce que la jeune femme devait endurer chaque fois que son petit garçon faisait une crise d'épilepsie : si on lui avait fait de la sorcellerie pour l'empêcher d'être mère, forcément, ce petit était destiné à mourir ! Mais une mère qui serait prête à laisser mourir son enfant, ne serait-elle pas elle-même une « sorcière » ? Toutes ces « mauvaises pensées » devaient tourner dans sa tête... La voyante, le curé et moi-même, nous essayons tous de la rassurer quant à son aptitude à être une bonne mère - c'est un pari, au fond, nous parions l'un comme l'autre sur ses qualités de mère, et ce faisant, nous l'y encourageons... Mais il y a encore beaucoup de choses qui l'encombrent pour y parvenir, comme nous allons le voir dans la suite de la thérapie.

<sup>36</sup> De là à penser que les morts pourraient entraîner l'enfant auprès d'eux dans l'autre monde, il n'y a qu'un pas ! On peut même penser que Mizila elle-même serait tentée de les rejoindre ! Autant de pensées appartenant à la logique culturelle africaine, à la « vision du monde » de Mizila et que le travail préconscient de l'élaboration secondaire du rêve me communiquent dans le transfert ! De la même manière, vous aurez

rentrer chez elle avec l'enfant. Ils se retrouvent tous les deux au cimetière d'Ixelles mais Mizila s'aperçoit très vite qu'il lui a faussé compagnie, qu'il a disparu ! Une femme lui indique alors le chemin du commissariat. Elle se réveille en sursaut et va voir si Jean-Pierre est toujours là dans son lit ; elle va voir s'il est toujours en vie<sup>38</sup> ! Elle se rappelle alors qu'un jour, en effet, dans le quartier du cimetière d'Ixelles, Jean-Pierre avait disparu tout d'un coup ; il était parti tout seul et Mizila, affolée, ne savait dans quelle direction le chercher. A ce moment, elle a senti comme une force, quelque chose lui a indiqué le chemin et l'enfant était là, trois cents mètres plus loin ! S'il était allé de l'autre côté, il serait allé au cimetière ! A travers le souvenir de cette scène où l'enfant *aurait pu* mourir, elle éprouve à nouveau - dans le transfert avec moi, comme avec le curé ou la voyante au Congo, parce que nous lui faisons confiance (elle est une bonne mère, malgré tout) - elle éprouve à nouveau que son fils est en danger mais qu'elle-même est bonne pour lui : elle le *protège* plutôt que de lui nuire. Bref, elle peut s'appuyer de plus en plus avec confiance sur le sentiment d'être une bonne mère et non pas une sorcière.

Après cela, Mizila rêve qu'elle se dispute violemment avec son ex-mari : elle l'accuse lui, d'avoir voulu sa mort à elle et celle de leur enfant ; « tu es un vrai sorcier » ! lui lance-t-elle. Dans un autre rêve, c'est avec son père à elle qu'elle se dispute, il la poursuit, elle doit s'encourir et s'enfermer pour lui échapper. Elle se souvient alors de deux scènes terribles qui l'ont traumatisée dans l'enfance : quand elle avait douze ans, elle a vu son père fou de rage qui poursuivait sa grande sœur parce qu'elle était tombée enceinte sans être mariée. Il lui avait lancé du pétrole sur le bras dans l'idée d'y mettre le feu ! C'est seulement en enfermant la jeune fille à l'écart qu'on avait réussi à la protéger de la fureur paternelle. Plus épouvantable encore, quand elle avait deux ans et demi, le jeune frère de sa mère - un jeune homme qui d'ordinaire aimait bien les enfants de sa sœur et les traitait avec tendresse<sup>39</sup> - ce jeune homme est venu menacer la petite sœur Amélie avec un couteau ! Les quatre filles aînées s'étaient sauvées en appelant au secours, mais Mizila était restée avec sa mère, et la petite sœur Amélie, qui était encore bébé, dormait dans son berceau ! Alors elles ont vu le furibond qui s'approchait du bébé en brandissant son couteau ! Finalement, il l'a jetée par la fenêtre ouverte et les voisins qui étaient accourus en entendant les cris l'ont rattrapée au vol, saine et sauve ! Longtemps après, la mère de Mizila continuait de reprocher à son frère : « toi, tu as voulu me tuer avec mes enfants » !

On pourrait faire l'hypothèse, en termes psychanalytiques, qu'un fantasme de « scène primitive » se profile à travers ces souvenirs : en tout cas, une scène qui donne à voir la

---

remarqué que les personnages endormis dans la chambre sont au nombre de trois, comme les embryons qu'on avait réimplantés lors de la FIV, et comme les trois poussins dont deux allaient mourir... Tout cela dans une vision du monde où les enfants, les bébés, viennent du monde des ancêtres... et peuvent y retourner !

<sup>37</sup> Il y a encore des choses dont elle doit se débarrasser, se « purifier », en quelque sorte.

<sup>38</sup> J'apprendrai plus tard que Mizila s'est relevée très souvent la nuit, pendant des années, pour aller vérifier que Jean-Pierre n'avait pas de fièvre...

<sup>39</sup> Rappelons qu'il s'agit d'une culture à filiation matrilinéaire, donc l'oncle maternel joue un rôle important dans la vie affective et l'éducation des enfants.

violence foncière des rapports entre les hommes et les femmes, dont les enfants sont à la fois les témoins et les enjeux...

Quand je revois la jeune femme quelques semaines plus tard, elle a rêvé de son père qui battait violemment sa petite sœur avec une branche d'arbre - c'est toujours la même petite sœur Amélie, celle qui est morte en réalité d'une étrange maladie, à peu près en même temps que le père et qui avait été menacée par l'oncle quand elle était bébé dans son berceau. Dans le rêve, Mizila intervient pour la protéger : elle arrache la branche d'arbre des mains de son père, la casse en deux et la jette au loin. En réalité, cette jeune sœur se faisait battre très souvent parce qu'elle était turbulente, notamment elle grimpait dans les manguiers pour manger les mangues. Or, on leur disait que les filles ne pouvaient pas cueillir les mangues (seuls les garçons pouvaient le faire), sans quoi c'était toute la récolte qui risquait d'être perdue (les fruits n'auraient plus été assez sucrés). Pour Mizila, c'est peut-être à cause de cela qu'Amélie est morte de cette maladie bizarre : tellement elle avait été battue et maudite par leur père. Elle pleure en me racontant cette histoire...

Entre-temps, c'est la fin des vacances scolaires et Mizila refuse d'inscrire son fils dans ce qu'on appelle une « école spéciale », comme les médecins et les psychologues le lui conseillent. Grâce à l'assistante sociale qui s'était occupée d'elle dans le refuge pour femmes battues, elle trouve *in extremis* une place dans ce qu'on appelle une « école adaptée » (c'est-à-dire pour enfants présentant seulement des troubles instrumentaux - on parle d'enseignement « type huit ») où Jean-Pierre va recommencer sa première année primaire. Contre toute attente, l'enfant va s'épanouir dans cette nouvelle école : il va se mettre à parler davantage, à jouer avec les autres, à se faire des copains. Il ne fera plus de crises, et pourra arrêter la prise de médicaments antiépileptiques. Cette fois, il réussira son année scolaire. Son évolution sera donc spectaculaire, suite à la thérapie de sa mère. Une thérapie qui n'aura duré qu'une dizaine de mois ! Il nous reste à en retracer les derniers temps forts.

Nous étions au lendemain du 11 septembre 2001. C'était aussi l'anniversaire de Jean-Pierre. Son père lui avait envoyé une carte pour lui souhaiter bon anniversaire, une carte d'anniversaire *pour jumeaux*. Mizila, méfiante, l'avait déchirée car elle pensait que c'était peut-être un moyen utilisé par le père pour attaquer son fils en sorcellerie. Après, elle avait eu peur que le mal dont elle avait réussi à protéger l'enfant ne se retourne contre elle-même. Et puis comme tout le monde, elle a assisté ce soir-là à la télévision aux terribles images (filmées en direct !) des attentats de New-York contre les tours jumelles du World Trade Center (les *deux* avions qui viennent s'impacter dans les *deux* tours)... Attentats qui allaient déterminer au niveau mondial ce que détermine en chacun de nous une scène véritablement « traumatique »<sup>40</sup> : c'est-à-dire qu'il y a dorénavant un « avant » et un « après » - comme pour le 11 septembre 2001. Et voilà que cette scène - à proprement

---

<sup>40</sup> Ce qui est sans doute très important du point de vue du processus d'*historicisation* du sujet, impliquant une dimension *temporelle*, une scansion, avec l'idée d'une perte, certes inexorable, mais aussi d'une sorte de *retrouvailles* par la pensée, par le souvenir : n'est-ce pas *depuis* le onze septembre que nous avons compris comme nous étions ... heureux, insoucians ou confiants en l'avenir *avant* ?

parler « historique » - intervient à titre de reste diurne<sup>41</sup> dans le rêve avec lequel Mizila allait aborder la part la plus sombre encore, la plus tragique, me semble-t-il, de son histoire à elle, de son histoire intérieure.

Voici le rêve : elle se trouve avec son fils dans un fleuve au milieu des bateaux<sup>42</sup>. Ils se débattent tous les deux pour essayer de sortir de l'eau. Mizila réussit à faire monter Jean-Pierre sur la berge, mais avant qu'elle ait le temps de le rejoindre, elle voit une flèche lancée dans l'eau qui attrape un poisson « ngolo ». La jeune femme m'explique qu'il s'agit d'un poisson spécial, à la chair particulièrement délicate et recherchée, qu'on réserve aux gens importants et aux hôtes de prestige. D'ailleurs, les femmes n'avaient pas le droit d'en manger. Mizila se souvient que sa grand-mère maternelle allait en vendre au marché : elle les vendait vivants, dans une bassine d'eau, pour mieux en préserver la fraîcheur. Dans le rêve, elle voit alors que c'est son père à elle qui a lancé la flèche ! Il la reprend et avec la même flèche qu'il replonge dans l'eau, il embroche un deuxième poisson !

« Fantasma des origines, origines du fantasma<sup>43</sup> »

Cette scène du rêve m'apparaît extraordinaire en ce qu'elle donne à voir, me semble-t-il, la dynamique du fantasma, et même plus précisément du fantasma originaire : cette composition originale du sujet en devenir, en deçà de laquelle « il n'y a personne » (selon l'expression de Jean Florence). Bien sûr, ce n'est qu'une hypothèse de notre part, nous reviendrons plus loin aux associations de Mizila et à la suite de son histoire. Rappelons que la jeune femme est allée se coucher en ayant peur que la sorcellerie de son ex-mari - à travers la carte d'anniversaire qu'elle a déchirée pour en protéger Jean-Pierre - se retourne contre elle-même. Et dans sa démarche auto-analytique, elle voit apparaître en rêve quelque chose de sa vérité. Elle « voit » l'attaque sorcière, avec cette flèche qui embroche les deux poissons<sup>44</sup>... Jean-Pierre, en revanche, elle l'a bien sauvé en le hissant sur la berge. La surprise, c'est qu'il s'agit de son père à elle et non de son mari ! Elle avait déjà raconté que son père s'était montré très violent envers deux de ses sœurs : la première parce qu'elle était enceinte sans être mariée, la seconde, Amélie, parce qu'elle mangeait les mangues réservées aux garçons. Elle avait raconté aussi qu'un jeune frère de sa mère était venu les menacer avec un couteau et qu'il avait jeté la petite sœur, le bébé, Amélie, par la fenêtre. On peut faire l'hypothèse que cette scène était venue déchirer, détruire définitivement quelque chose d'une union bienheureuse avec la mère parce que brutalement celle-ci était

<sup>41</sup> C'est-à-dire un souvenir récent sur lequel les éléments anciens et inconscients peuvent venir se représenter. Selon Freud, les restes diurnes peuvent être anodins, le plus souvent, mais ils permettent de « transférer » (OC p.617) aux souvenirs anciens la fraîcheur, la vivacité d'une impression actuelle.

<sup>42</sup> L'eau apparaît comme un élément très important dans beaucoup de rêves de Mizila : elle évoque un risque de mort, de passage dans l'autre monde, mais aussi une idée de purification - comme dans le baptême chrétien - et de révélation de la vérité : la surface de l'eau comme miroir de l'âme... Cf. laalebasse remplie d'eau qui intervient comme une sorte de témoin de la vérité dans certains rituels de catharsis ou de purification collective. Cf. aussi l'importance de l'eau, du fleuve dans la culture Kongo (qui est donc la culture de sa mère)... et bien sûr l'eau qui donne la vie, l'eau de la vie intra-utérine !

<sup>43</sup> Cf. Laplanche et Pontalis (1964).

<sup>44</sup> Comme les deux autres embryons qui n'ont pas vécu !

apparue impuissante et démunie, impuissante à se protéger et à protéger ses enfants ! Bien sûr, on peut imaginer aussi qu'après tout, voir disparaître le bébé, Amélie, sa rivale, par la fenêtre, cela pouvait l'arranger, quelque part. Mais on peut aussi penser que c'est avant tout à sa mère qu'elle en a voulu, parce qu'elle l'a vue *déchoir* par rapport à l'image idéalisée qu'elle en aurait eue précédemment. A partir de ce moment-là, quelque chose d'un paradis originel était définitivement perdu<sup>45</sup>...

Revenons-en à présent aux associations de la rêveuse elle-même. Ce qui lui revient en mémoire, à partir de ce rêve, c'est qu'à la mort de sa tante maternelle - renversée par une voiture en plein marché à soixante-cinq ans, il y a une dizaine d'années - les gens avaient commencé à accuser sa mère : peut-être c'était elle qui avait tué sa propre sœur en sorcellerie pour hériter à sa place ! On était venu la prévenir : « ne va pas aux funérailles, les villageois vont t'accuser, ils vont vouloir te tuer ! » Mais elle avait voulu y aller quand même. Et de fait, ils étaient tous arrivés, jeunes et vieux, armés de couteaux, de bâtons, de tessons de bouteille : « on va tuer cette sorcière ! » criaient-ils. Mizila, comme ses frères et sœurs, étaient restés incapables de réagir, pétrifiés et comme résignés devant ce spectacle : « nous aurons deux cadavres plutôt qu'un ! » se disaient-ils, prêts à assister sans rien faire au massacre de leur propre mère !

On reçoit un choc, à n'en pas douter, en entendant cette histoire ; on est comme frappé de sidération à son tour ! Mizila nous fait bien partager sa propre émotion ! Et sans doute cela participe à l'effet *cathartique* de la thérapie. Par son récit, la jeune femme nous invite à nous identifier - pas seulement à elle, mais à tous les personnages de la scène, comme au théâtre, comme dans une tragédie grecque ! C'est la définition de la *catharsis* : « par l'entremise de la pitié et de la crainte, s'accomplit la purgation des émotions de ce genre » ; cela produit un « allègement » et « s'accompagne de plaisir » (Aristote, cité sur Wikipédia). Nous dirions en psychanalyse qu'il s'agit-là du plaisir (partagé) que nous éprouvons à penser (ensemble) le refoulé (Cf. conférence de KL. Schwering à Chapelle-aux-champs) : la jeune femme n'est plus seule, désormais, à ressentir toutes ces choses...

Mais la mère s'était montrée tellement calme, elle avait bravé la foule avec tant d'aplomb, tous ses accusateurs s'en étaient trouvés désarmés ; les vieux avaient commencé à dire : « vous voyez, ce n'est pas elle ! » et ils étaient repartis... La mise à mort de la mère n'a donc pas eu lieu.

Mais ce qui est terrible, c'est que Mizila était prête à y assister... L'espace d'un instant, elle l'avait attendue, voire même - qui sait ? - obscurément espérée, désirée<sup>46</sup> ! Voilà l'accusation

---

<sup>45</sup> Sauf que paradoxalement, par la pensée, par ce qui *devient* le souvenir de ce qui était *juste avant* le traumatisme, elle *retrouve* quand même quelque chose de ce paradis perdu ! Cf. dimension de la narrativité et de l'historicisation du sujet naissant.

<sup>46</sup> D'autant plus qu'à l'époque, rappelons-le, Mizila n'avait pas encore d'enfant et elle pouvait aussi penser que c'était sa mère qui l'en empêchait - une mère qui avait eu treize enfants, quand elle-même n'en avait pas un seul ! Il y avait bien de quoi être un peu jalouse, non ? Peut-être la mère était-elle bien une sorcière si elle

de sorcellerie qui fait surgir tout à coup devant nous, *qui nous oblige à penser* l'impensable, la face cachée de cet amour pour sa mère qu'elle croyait tellement pur et fort ! La haine, qu'elle avait aussitôt refoulée, envers cette mère tellement aimante et aimée ! Sans doute, selon notre hypothèse de tout à l'heure, elle aurait pu lui en vouloir d'être restée impuissante face à son frère en colère. Mais voilà aussi ce qu'on peut bien appeler le « roc de la castration » : comment Mizila pouvait-elle renoncer au divin privilège d'un amour aussi délicieux - précieux et délicat comme la chair de ces poissons « ngolo » réservés aux hommes ? Comment pouvait-elle pardonner à sa mère d'avoir à la partager *elle* avec d'autres - avec le bébé qui la suivait, la petite Amélie, mais aussi, bien sûr, avec le père lui-même ?

Car le père et la mère de Mizila s'aimaient beaucoup - c'est la première fois qu'elle m'en parle ainsi ! Quand il est mort, la mère était inconsolable et elle a porté le deuil pendant deux ans... La jeune femme regrette aujourd'hui de ne pas avoir connu avec son mari un amour aussi fort ! Il y a bien eu une période au cours de laquelle ses parents se disputaient beaucoup, après la naissance du premier petit garçon, mais la mère était repartie alors chez sa propre mère, qui l'avait accueillie (et protégée<sup>47</sup>) pendant cinq mois avec toute sa ribambelle d'enfants, jusqu'à ce que le père vienne les rechercher ! Elle évoque aussi pour la première fois le don de voyance de son père : il était « très fort », me dit-elle, pour démasquer les sorciers qui auraient voulu s'en prendre à lui ! Par deux fois, elle l'avait vu refuser de boire à un verre, soupçonnant qu'il était empoisonné, et par deux fois elle avait vu le verre se couper net en deux comme avec un couteau invisible ! Or, dans le rêve, n'est-ce pas quelque chose de son regard à lui qui transperce la vérité de la rêveuse<sup>48</sup> ?

Nous disions tout à l'heure que le théâtre (ou la narration en général) nous invite à nous identifier à tous les personnages. Evidemment, c'est la même chose dans les rêves : c'est vrai pour le rêveur comme pour celui à qui on raconte le rêve ; on se retrouve à toutes les places ! Et c'est la même chose dans ce qu'on appelle « le fantasme » en psychanalyse : une part du sujet se retrouve à chacune des places du scénario intérieur et c'est justement la mise en tension qui en résulte qui « constitue » le sujet, qui le traverse de part en part, et qui anime la vie psychique.

Quinze jours plus tard, elle me raconte avec impatience ce qui lui est arrivé pendant les vacances de Toussaint, quelques jours après le changement d'heure. Elle était arrivée par

---

s'accaparait de la sorte toute la fécondité de la famille ? Et peut-être sa mort aurait-elle libéré Mizila de ce qui l'empêchait d'être mère à son tour ?

<sup>47</sup> Mizila aurait peut-être bien aimé aller se réfugier chez sa mère quand elle s'est trouvée confrontée à la violence de son mari, après la naissance de Jean-Pierre ? Et même cette nuit-là, le 11 septembre, quand elle craint que la sorcellerie de la carte d'anniversaire qu'elle a déchirée se retourne contre elle : n'aimerait-elle pas retourner chez sa mère (jusque dans le ventre maternel) pour y trouver l'amour et la protection dont elle a besoin ?

<sup>48</sup> Comme un éclair de lucidité - après quoi il faut refouler d'urgence, à nouveau, cette vérité brûlante ! La flèche qui transperce les deux poissons du rêve, ce serait ça aussi : mieux vaut s'aveugler, se crever les yeux, plutôt que d'assumer cette vérité insupportable !

erreur une heure trop tôt pour la messe ; alors elle a assisté, toute seule dans l'église avec son fils, au moment où le prêtre se recueillait devant le tabernacle et l'eucharistie. Elle l'avait vu embrasser respectueusement, solennellement le calice<sup>49</sup>... C'était comme si elle s'attendait à quelque chose d'un jugement de Dieu, ou d'une révélation de la vérité, quant à cette sorcellerie qui l'empoisonne, et au lieu de cela, ce qu'elle a ressenti, c'était comme une délivrance, comme une guérison venue d'en-haut : « toutes les mauvaises choses que j'avais devant les yeux s'en sont allées ! Je sens à nouveau l'air frais qui entre dans ma tête » me dit-elle.

Quelques mois plus tard, Mizila repart au Congo avec son fils, qui va donc beaucoup mieux. Son divorce est prononcé et elle a trouvé un travail là-bas, dans une ONG. Ce qui s'est passé, un peu mystérieusement, à la fin de sa thérapie, nous laisse un peu frustré... On aurait peut-être aimé l'entendre décortiquer, expliciter tout cela... Nous restons sur notre faim, nous aussi ! Mais peut-être est-ce là tout le mystère, finalement, de la guérison en psychanalyse ?

#### Discussion :

Mais justement, l'histoire de cette jeune femme congolaise nous amène à repenser les ressorts de l'efficacité en psychanalyse. Ainsi, la narrativité, la catharsis, l'identification (en psychanalyse, on parle de contre-transfert) et le plaisir partagé à penser le refoulé... Comme si l'autre (l'analyste) était pour un temps le « jumeau » ou le miroir de la vérité, comme l'eau où l'on se mire et qui purifie en même temps... Un autre ressort de la narrativité - nous y avons fait allusion à propos de la scène à laquelle la petite Mizila a assisté à deux ans et demi - est sans doute lié au fait que le souvenir d'une scène traumatique détermine un « avant » et un « après ». Cela permet au sujet de se déployer dans une historicité, et paradoxalement cela fait revivre ou retrouver quelque chose de l'« avant » qu'il croyait perdu à jamais... Peut-être aussi parce que la charge haineuse (inconsciente) qui contribuait à l'éloigner de ce « paradis perdu » s'est évacuée de par l'effet cathartique de la cure ? Ou parce que le cadre thérapeutique a déjà restauré quelque chose de ce contenant maternel sécurisant : à jamais perdu, mais retrouvé pour toujours...

Et puis, il y a cet autre mystère, qui n'a pas fini de nous interroger : d'où viennent les enfants<sup>50</sup> ? Avec Mizila et Jean-Pierre, nous avons bien vu que les enfants ne sont pas créés *ex nihilo* comme nous en avons la représentation en Occident<sup>51</sup> ; pas plus qu'ils ne viennent de la « danse des gamètes » comme le disait non sans humour Charles Di (psychologue et co-thérapeute à la consultation de Marie-Rose Moro) lors de sa conférence sur la nuit en

---

<sup>49</sup> Evocation toute en retenue de ce qu'on peut bien appeler un repas « totémique », l'eucharistie (« Prenez et mangez-en tous, ceci est mon corps ; vous ferez cela en mémoire de moi ») s'offre comme support d'une incorporation et d'une identification « idéale » à l'objet perdu. Mais précisément, le prêtre *renonce* à ce repas s'il n'est pas partagé : il ne profite pas de sa solitude dans l'église pour s'accaparer les hosties, pas plus qu'il ne détruit l'objet de sa dévotion ; il incarne en cela un idéal de partage et de renoncement (de sublimation)... une sorte d'anti-sorcellerie !

<sup>50</sup> Tel était le titre du colloque organisé à Paris par Tobie Nathan en 1998.

<sup>51</sup> Comme le soulignait Luc Roegiers lors de la conférence déjà citée du 24/1/14.

anthropologie l'année précédente. Quelles que soient les modalités de sa venue au monde, l'enfant est toujours l'enfant « œdipien », c'est-à-dire qu'il oblige les jeunes parents à revivre leur propre drame intérieur, à re-parcourir leur propre histoire infantile et à se réinscrire dans leur propre famille, dans leur propre filiation. Ou encore : c'est toujours du même amour (évidemment problématique) qu'il s'agit, « recyclé » en quelque sorte de génération en génération. Ainsi, Mizila retrouve de l'amour et de l'admiration (un peu mêlée de crainte) pour son père au moment où elle redécouvre chez son fils le même don de voyance : en rêve, elle les voit qui lisent ensemble tous les deux ; elle voit aussi Jean-Pierre qui lui montre à elle l'avion invisible avec la panthère (le sorcier) qui les attaque. Dans le rêve du fleuve avec les bateaux, le grand-père qui épargne son petit-fils, c'est comme s'il lui donnait la vie... en même temps qu'il lui transmet peut-être cette faculté précieuse de voir aussi ce qui est invisible.

Voilà qui nous amène à la fonction paternelle, à la scène primitive et au refoulement originaire : il y a une violence fondamentale à l'origine de la vie, un « arrachement » à l'aube de la vie psychique, une « expulsion » hors du sein maternel. Le fantasme de la scène primitive apparaît ici comme une révélation de cette vérité cachée : à l'origine, il y a un rapport de forces entre l'homme et la femme, et c'est ce rapport de forces qui donne naissance à l'enfant - le père « prend possession » du corps de la mère. Ensuite, voilà que cette violence originaire *devient* le regard clairvoyant du père (que Mizila s'approprie par identification, et qu'elle attribue aussi à son fils) et qui apparaît comme salvateur : il « fallait bien » que sa mère soit arrachée à sa propre mère pour devenir pleinement épouse et mère à son tour... Le résultat de cette transformation inouïe, c'est le refoulement originaire ! Cette vérité brûlante qui nous apparaît dans un éclair de lucidité, il faut l'expulser sur-le-champ, il faut la refouler aussitôt, telle est la condition, ni plus ni moins, de notre humanité. Ce qu'il faudra refaire à chaque génération : l'enfant vient bien du monde des ancêtres<sup>52</sup> !

Enfin, nous voudrions reprendre quelques éléments de discussion à propos de ce qu'on peut appeler avec Tobie Nathan un « objet actif » (1991). Il s'agit du bonbon donné par le curé et qui apparaît comme un objet dans lequel le jumeau invisible - qui d'ordinaire est dans l'autre monde - est amené à se matérialiser dans ce monde-ci. Après l'avoir laissé fondre (comme l'hostie, d'ailleurs, qu'il ne faut pas mâcher, mais laisser fondre, puisqu'elle « incarne » le corps du Christ, et matérialise la « communion » avec Jésus...), au moment de s'endormir, Mizila rêve... Puis au réveil, chose extraordinaire, alors qu'elle avait bien eu la certitude qu'il était entièrement fondu la veille au soir, voilà qu'elle le sent à nouveau comme un corps étranger dans la bouche ! Il a un peu fondu, il est plus petit, mais elle le sent à nouveau distinctement. Elle veut le prendre entre ses doigts, et... il a disparu comme par

---

<sup>52</sup> On pourrait dire aussi que l'enfant et l'ancêtre qui lui a donné vie sont comme des « jumeaux » qui s'engendrent mutuellement. Cela rendrait compte du caractère tout à la fois merveilleux et inquiétant de la naissance de jumeaux : s'ils sont présents simultanément, cela correspond peut-être à un arrêt du temps qui passe, soit un arrêt du cycle de la vie ?

enchantement ! Il est *reparti* dans l'autre monde. A la faveur de la nuit, une sorte de « communion » s'était produite avec ce jumeau de l'autre monde et le rêve apparaît, comme *envers* de l'expérience du jour ! Dans notre expérience avec des patients marocains, lorsqu'il nous est arrivé de rencontrer cette question des objets (1999, 2005, 2012a et b), nous avons défendu l'idée selon laquelle l'objet est efficace parce qu'il matérialise toute la vision du monde, parce qu'il rappelle et redonne consistance à l'ordre tout entier qui y règne (ou « la Loi », pour le dire en termes lacaniens). Ici, il nous semble pouvoir soutenir quelque chose de semblable : le bonbon matérialise toute la vision du monde et la structure logique qui en découle pour soutenir le rapport de soi à soi, le dialogue intérieur tel qu'il peut se déployer dans les rêves et dans le transfert...

Mizila était venue en Belgique pour étudier, dans les années 1990. Les trois autres patients dont il sera question dans les chapitres suivants sont venus dans des circonstances plus pénibles : ce sont les nouveaux héros des temps modernes, ceux qui s'accrochent désespérément à la vie comme aux radeaux de Lampedusa. Ceux que la « forteresse Europe » préfère<sup>53</sup> refouler à ses frontières... Pussions-nous au moins les accueillir *intellectuellement* en tenant compte de leur culture et de leur mode de penser !

---

<sup>53</sup> Cf. l'excellent DVD documentaire de Didier Seynave : « La guerre aux frontières » (2012) Cf. [www.laguerreauxfrontieres.com](http://www.laguerreauxfrontieres.com). La situation s'est malheureusement lourdement aggravée depuis (p ex 3500 morts recensés en Méditerranée en 2014). Comme le relevait Madame Marie-Claire Caloz-Tschopp, Professeur en philosophie politique, les différents gouvernements européens *ont appliqué à l'avance* les programmes des partis d'extrême droite en matière d'immigration, soi-disant pour leur barrer la route aux élections. L'effet en a été désastreux : non seulement les partis d'extrême droite ont quand même remporté une majorité de voix dans nombre de pays européens - comme si la politique de leurs prédécesseurs leur avait véritablement déroulé un tapis rouge - mais en outre tout se passe comme si les idées xénophobes elles-mêmes s'en étaient trouvées *banalisées, décomplexées* et même en quelque sorte *validées* par une sorte de discours unique, véhiculé par les différents médias. Epinglons au passage cette perle de cynisme absolu de notre fraîchement nommé « Secrétaire d'État à l'Asile et aux Migrations, responsable de la Simplification administrative » dans le gouvernement Michel, Théo Francken, pédagogue NVA de 36 ans, lors de la présentation officielle de son programme à la Chambre le 10 octobre 2014 : (en substance) des guerres dans le monde, il y en aura de *plus en plus* (sic) (Ah, bon ? On ne pourrait pas essayer de les empêcher, plutôt ?), donc il faut *protéger* (sic) nos frontières de *l'afflux massif* (sic) de réfugiés que cela pourrait entraîner chez nous...

## Chapitre II : Au bout du monde, au bord du gouffre, Souleymane.

### Cauchemars post-traumatiques et sorcellerie

Le jeune homme est terrorisé, hagard. « On voit dans ses yeux les fantômes qui le poursuivent », m'écrit le Dr M., du Centre Fédasil où il séjourne depuis deux mois ; et elle est très inquiète pour lui. Il ne tient pas en place, il est aux aguets, sursaute au moindre bruit et semble répondre à des interlocuteurs invisibles. Il essaye vainement de fixer un point dans le vide comme pour chasser ces visions. « Ils m'ont mis quelque chose dans la tête, il faut l'enlever » !

Je lis le mot du Dr M. : Souleymane a 22ans, il est guinéen, de l'ethnie peule. N'ayant pas voulu suivre sa famille, partie tenter sa chance au Sénégal (il n'y avait plus moyen de vivre, ses trois jeunes sœurs, ses parents et lui, des maigres ressources de la terre qu'ils cultivaient pourtant du mieux qu'ils pouvaient), le jeune homme est allé chez un oncle commerçant à Conakry. Un peu en désaccord, donc, avec son père. Commerçant en alimentation générale, l'oncle n'avait pas été à l'école et Souleymane pouvait l'aider à tenir les comptes de sa boutique. Lui, ce qu'il voulait, c'était faire des études - la médecine, peut-être - et c'est pour ça qu'il voulait aller à la ville.

Il avait un ami très cher, Ali, qui venait d'un village voisin et qu'il connaissait depuis toujours. Cet ami est mort sous ses yeux, lors d'un affrontement sanglant entre jeunes Peules et Malinkés peu de temps avant les élections de 2013. Lui-même a été attaqué et frappé plusieurs fois, on l'a menacé de mort et on l'a menacé de le poursuivre en sorcellerie. « Ils viennent jusque dans ma chambre » ! dit-il, et il me montre comment il essaye de se blottir contre le mur, quand il est assailli par ces visions terrifiantes. Les jeunes Malinkés l'attaquent avec leurs couteaux, leurs machettes ; il les reconnaît parce qu'ils parlent français, contrairement aux Peules entre eux. Du coup, il ne dort plus du tout depuis des semaines. Pis encore : il revit ces scènes de violence en pleine journée, complètement éveillé... Pour lui, ce sont des sorciers, et c'est pour cela qu'ils peuvent le poursuivre jusqu'ici. *Forcément !* S'ils ne l'ont pas suivi par des moyens visibles, c'est *donc* qu'ils empruntent les voies de l'invisible, de l'occulte, de la sorcellerie pour arriver jusque dans sa chambre au Centre Fédasil !

Alors bien sûr, on aurait envie de rassurer Souleymane, de le reconforter tout de suite : lui dire qu'il est à l'abri dorénavant, lui donner quelque chose pour oublier, pour dormir et se

reposer enfin. Mais notre expérience en matière de stress post-traumatique nous a appris que seuls les éléments de sens culturels permettent aux individus de se reconstruire, en même temps que *le sens* de leur vie ; c'est la seule manière de résorber les traumatismes<sup>54</sup>. Rien n'est pire que l'absence de sens : pas même la mort !

Je cherche avec lui : qui pourrait le protéger ? Il n'a guère connu que sa grand-mère paternelle : il avait huit ans quand elle est morte. Elle était très vieille, elle ne voyait plus très bien. On lui avait présenté l'enfant, en lui disant : « Grand-mère, c'est ton petit-fils, Souleymane » ! Et elle lui avait caressé la tête. Souleymane, c'est le nom de son grand-père : un sage, qui avait lu le Coran, un genre de taleb, de marabout, un karamoko. Il soignait, il enseignait un peu aussi. Mais lui, il ne l'a pas connu. Je propose au jeune homme de faire une sorte d'offrande pour sa grand-mère, pour qu'elle puisse le protéger. Bien sûr, comme Souleymane n'a guère de moyens matériels pour cela, il faut bricoler quelque chose avec l'équipe du Centre Fédasil où il séjourne : avec la collaboration du Dr M., il pourra travailler aux cuisines et servir les autres pensionnaires. Ne dit-on pas dans la tradition musulmane : « donner à manger aux pauvres, c'est comme ressusciter un mort » ? Les autres résidents sont de pauvres gens, eux aussi !

Sur le pas de la porte : « Vous allez les faire partir, hein » ? me demande-t-il, en me prenant le bras. Un peu prise au dépourvu, je l'avoue, je dis oui, et je lui donne un rendez-vous sans trop tarder.

#### Le vieux qui n'avait même plus de peau

Quand je le revois, trois semaines plus tard, il ne va pas vraiment mieux, il a mal partout, et il n'arrive pas à dormir. Il revoit toujours les images de son ami Ali, qu'on a emmené à l'hôpital dans un taxi ; sans doute était-il déjà mort, il avait beaucoup de sang sur le visage et il avait perdu connaissance. Et surtout, il voit ces jeunes Malinkés brandissant leurs couteaux, ils sont très nombreux autour de lui. Je lui redis de faire des offrandes, aussi pour son ami Ali. Je lui donne aussi un bracelet en cuivre (le psychologue qu'il a déjà consulté avant moi lui a aussi donné des objets pour le protéger) ; il me demande ce que c'est, je réponds que c'est juste quelque chose de moi pour qu'il le garde sur lui...

Au Dr M., je propose de prescrire au jeune homme un antidépresseur anxiolytique mais non sédatif, à prendre le matin ; de même, si l'angoisse est trop importante, une benzodiazépine (anxiolytique) mais qui ne le fasse pas dormir. Car s'il dort, il n'aura plus de défense contre ses agresseurs ; nous le jetterions pour ainsi dire dans la gueule du loup, alors qu'il est venu s'en remettre à nous en toute confiance - il n'a pas vraiment le choix, bien sûr, il est

---

<sup>54</sup> « Maniement des interprétations étiologiques traditionnelles dans la thérapie de migrants » (1995) ; « L'interprétation des rêves en ethnopsychiatrie » (1998) ; « Un cauchemar dans la trousse d'urgence ! L'accueil « ethnopsy » des candidats réfugiés » (2004) ; *Voyager la nuit* (Chapitre IV), (2005) ; « Rêves et traumatismes en clinique transculturelle » in Mouchenik, Moro et Baubet (Eds), *Manuel des psychotraumatismes* (2012). Cf aussi la vidéo sur Youtube : « L'accueil ethnopsy des candidats réfugiés » (exposé d'octobre 2010 au Centre Chapelle-aux-champs).

véritablement aux abois ! - il vient appeler au secours, il nous montre qu'il est attaqué, il nous livre sa vie, en quelque sorte.

La fois suivante, nous évoquons son père : Souleymane est son seul fils et il enrage de ne pas pouvoir l'aider à subvenir aux besoins de la famille. Malheureusement, il n'a plus aucun moyen de retrouver leurs traces au Sénégal parce qu'un jour, affamé, dans la rue, pendant les événements, avant de quitter le pays - il n'osait plus retourner chez son oncle, qui était menacé lui aussi - il a bêtement échangé son GSM contre un sandwich ! Il ne peut plus appeler au village pour savoir s'ils ont donné de leurs nouvelles...

Je lui demande comment s'était passée sa circoncision : c'était au village, il avait six ans, avec trois autres garçons du même âge. Je me dis que l'évocation de ce traumatisme organisé du rituel pourrait remobiliser ses défenses contre le traumatisme actuel<sup>55</sup>. En se souvenant qu'il a réussi à traverser vaillamment cette épreuve à l'époque, il se sentirait peut-être plus fort aujourd'hui face à l'adversité ? De plus, la circoncision dans le rite musulman est une manière de renouer l'alliance avec Dieu, de se mettre sous sa protection. Enfin, il s'agit forcément d'un épisode hautement important de son enfance, dont le déroulement aurait pu révéler l'une ou l'autre faille dans les relations familiales. Il se souvient que son père le tenait debout, tendrement serré dans ses bras, en lui disant : « n'aie pas peur » ! Alors, ça s'était passé très vite, il y avait aussi un vieux qui psalmodiait des prières coraniques, et l'enfant était distrait. C'est après seulement qu'il a eu mal. Et bien sûr après il y a eu la fête. Je lui dis qu'il peut avoir confiance : il a ce qui protège le mieux des sorciers, c'est-à-dire l'amour de ses parents ! Je lui donne aussi deux bougies d' « Amnesty International » que j'ai dans mon bureau, je lui propose de les allumer quand il fait ses prières...

Quelques jours plus tard, on me le passe au téléphone - il est allé demander l'aide du service Tracing de la Croix-Rouge qui pourrait peut-être localiser ses parents au Sénégal. L'infirmière le trouve tellement angoissé, elle ne comprend pas bien ce qu'il veut... Il me demande tout de go si j'ai déjà mangé... Un peu surprise, je regarde ma montre, il est onze heures et demi, non, je n'ai pas encore mangé<sup>56</sup> !

Le Dr M. me fait part à nouveau de sa vive inquiétude pour Souleymane. Je lui donne rendez-vous en urgence (c'est notre cinquième entretien, trois mois après le premier) : « Cette fois j'ai vu un vieux, il n'avait même plus de peau » ! me dit-il presque en criant. Ce « vieux », ce squelette, vient tout droit vers lui et l'attaque en plein cœur, comme s'il voulait le lui arracher ; il frappe en pleine poitrine et le jeune homme se réveille en sursaut, il a fort mal, encore maintenant !

---

<sup>55</sup> Cf. *Voyager la nuit* (2005), « Un cauchemar dans la trousse d'urgence ! » (2006), « Karim et son premier « fix ». Un adolescent en mal d'appartenance » (2011), « Une lecture transculturelle des comportements parentaux. A propos de la circoncision dans la tradition musulmane » in Schwering KL. (dir) *Se construire comme sujet entre filiation et sexualité* (2012).

<sup>56</sup> Après coup, je suppose qu'il veut dire : manger la nuit, manger en sorcellerie ! Je pourrais m'approprier son être par quelque pouvoir occulte...

Ai-je beaucoup de temps pour réfléchir ? Je me dis que déjà, quelque chose a changé : on n'est plus dans la pure et simple répétition des scènes traumatiques - le squelette, il ne l'a pas vu dans les rues de Conakry ! Il a bien vu un film de vampires, un jour quand il était plus jeune, et il avait eu peur... De mon côté, je repense à ce que j'ai lu ou entendu dans quelques récits ethnographiques<sup>57</sup> : les ancêtres, dans les rêves, apparaissent volontiers sous forme de squelettes (Souleymane parle d'un « vieux »); d'autre part, dans la logique coutumière ou traditionnelle, seul l'ancêtre a le droit d'attaquer ses descendants (c'est une forme de sorcellerie qui est au fond l'envers ou la face obscure de la parenté - comme dans l'histoire de Mizila)... Et je lui dis : « C'est ton grand-père Souleymane ! C'est lui qui vient te protéger » ! Immédiatement le jeune homme s'apaise. Cette nuit-là, pour la première fois depuis longtemps, il dort bien ; il revoit deux fois le « vieux » - je lui ai dit de lui demander ce qu'il voulait - mais il n'a pas eu le temps de lui parler, il est reparti tout de suite. Quelques semaines plus tard encore, il me dit qu'il l'a revu une seule fois, alors il lui a vite dit avant qu'il ne reparte<sup>58</sup> : « Docteur Pierre a dit qu'il fallait me protéger » ! Une fois encore, je prescris à Souleymane de faire une sadaka, une offrande, pour son grand-père. Au fond, c'est comme s'il était apparu dans le rêve pour dire à son petit-fils : « Souleymane, je t'ai donné la vie, est-ce que tu vas les laisser te la reprendre » ? On est prié de mobiliser hardiment ses défenses, le vieux ne rigole pas ! Au moment où le jeune homme vacille, au bord du gouffre, quand il se voit mourir, quand il *se voit passer dans l'autre monde*, voilà l'ancêtre qui le renvoie hardiment à la vie !

### A l'ombre du manguier

Ici, l'enchaînement des faits va nous sembler à peine croyable<sup>59</sup>. Le lendemain de son arrivée en Belgique, soit un mois et demi avant notre première rencontre, le jeune Guinéen avait introduit une demande d'asile au Commissariat Général aux Réfugiés et Apatrides. Cette demande avait été refusée<sup>60</sup> dans les trois mois. Son avocate avait très vite introduit un recours auprès du Conseil du Contentieux. Le psychologue qui suivait Souleymane depuis le début avait produit deux attestations quant à son état clinique (ne permettant pas d'être entendu valablement par le CGRA) ; j'y avais moi-même ajouté un certificat médical circonstancié décrivant son état comme un état d'angoisse majeure avec hallucinations et insomnie totale, vraisemblablement en rapport avec les traumatismes vécus en Guinée - soit un PTSD sévère avec caractéristiques psychotiques ; le pronostic vital était réservé car le jeune homme pouvait mourir d'angoisse ou perforer un ulcère de stress ou encore se

---

<sup>57</sup> Pierre-Joseph Laurent dans Les pentecôtistes du Burkina Faso, Maria Texeira au colloque de la revue L'autre à Clermont-Ferrand en octobre 2013 sur le thème « Nouveau-nés, nouveaux bébés » ; les interventions de ce colloque sont disponibles en version audio sur anthropoweb.com.

<sup>58</sup> Il lui a fallu du courage, pour interpellier le spectre juste avant le réveil par l'angoisse !

<sup>59</sup> Nous qui ne croyons qu'au hasard...

<sup>60</sup> Ceci est de plus en plus habituel, même quand les éléments du dossier attestent clairement de la recevabilité de la demande selon les critères de la Convention de Genève...

suicider pour tenter d'échapper à ses agresseurs... Eh bien, une semaine plus tard, le Conseil du Contentieux reconnaît au jeune homme sa qualité de réfugié !

Nous avons déjà évoqué cette idée (développée dans mes autres travaux sur les états post-traumatiques), selon laquelle les défenses psychiques doivent pouvoir s'appuyer sur les éléments de sens culturels, afin que le sujet puisse reconstruire le sens de ce qui lui arrive ; pour cela, il est nécessaire que nous, les soignants, nous respections la « vision du monde », la *Weltanschauung*, du patient - *a fortiori* s'il est très mal en point ou quand il est en situation de grande précarité (pour Souleymane, le risque d'être expulsé du territoire, par exemple). Dans cette perspective, il est bien plus urgent de soutenir les forces ou les protections du jeune homme, que de le faire dormir et de le laisser sans défenses face à ses agresseurs nocturnes. Sa « vision du monde », c'est ce qui va lui permettre d'élaborer, de maîtriser après coup le traumatisme, même dans l'angoisse, même à son corps défendant ! Les humains sont des êtres de sens, ils sont *obligés* d'élaborer - nous sommes bien « Au-delà du principe de plaisir »... Le rêve, nous l'avons rappelé dans l'introduction, comporte une dimension d'*auto-interprétation* dans le cadre de cette vision du monde ; et celle-ci est en même temps une *interpellation* dans le transfert. Alors entrons encore un peu plus dans l'univers de sens de Souleymane, et laissons-nous vraiment interpeler par le spectre qui vient le trouver la nuit : à travers le rêveur, *c'est à nous* qu'il s'adresse, le vieux karamoko : « Toi, le Docteur blanc, touche pas à mon petit-fils, sinon, c'est moi qui viens le chercher sur-le-champ ! C'est à moi qu'il doit la vie, c'est à moi qu'il appartient, n'essaye pas de me le prendre » ! Heureusement que je l'avais renvoyé à sa protection, car sinon, j'aurais sans doute pris sa place, et je l'aurais « mangé<sup>61</sup> » !

La fois suivante, le jeune homme n'a plus revu le « vieux » ; il a vu son père : assis sur une pierre, il pleurait, comme il l'a vu pleurer quand il était enfant, à la mort de son propre frère. Il n'est pas rare, nous le savons, que l'annonce d'une nouvelle favorable concernant le droit de séjour dans notre pays, s'accompagne de réactions de deuil. Peut-être parce que les gens se rendent compte alors qu'ils ne reviendront jamais en arrière, ou peut-être parce que l'imminence du danger (le risque d'expulsion vers le pays d'origine) ne se fait plus sentir et que cela laisse la place aux autres processus qui doivent se poursuivre pour continuer à vivre... Je l'encourage en lui disant qu'un jour, bientôt peut-être, il pourra retrouver ses parents et les aider, comme il a toujours voulu le faire.

Quand nous nous revoyons un mois plus tard, il a rêvé de son ami Ali : il le revoit comme il était dans la réalité, quand il préparait le thé sous un manguier avec ses amis. Il est mort pendant le ramadan, me dit Souleymane (sans doute est-il au Paradis). Ali aimait toujours plaisanter, les gens venaient le voir et l'écouter raconter des histoires. Par exemple, il avait pris le bus sans payer parce qu'il avait oublié son portefeuille à la maison ; quand le chauffeur s'est fâché et lui a réclamé son argent, il lui a répondu « d'accord, ramène-moi à la maison et je te payerai ! » Un vieux qui assistait à la scène avait trouvé ça tellement drôle

---

<sup>61</sup> Voilà pourquoi il me demandait à onze heures du matin si j'avais « déjà mangé »...

qu'il lui avait payé sa place. Quand il aura trouvé un appartement, Souleymane fera un sacrifice en son honneur.

### Chapitre III : Béatrice, Mamy Wata et le pagné aux oiseaux

#### Ou « Fantine » à l'heure de la mondialisation

Quand elle était enfant, Béatrice et sa grande sœur se levaient très tôt le matin, deux heures avant le lever du soleil, pour aller travailler aux champs avec leur mère. Il y a de cela une vingtaine d'années. Comme il faisait noir, elles marchaient à la queue-leu-leu pour ne pas se perdre ni trébucher. Arrivées sur leur parcelle, donc à deux heures de marche du village, elles travaillaient toute la journée et ne repartaient qu'à la nuit tombée. « Comment fait-on pour protéger ses récoltes », lui demandé-je, « quand le champ est si éloigné » ? « Avec les fétiches », me dit-elle, « ce sont eux qui montent la garde autour du champ » ! Pas question de s'aventurer à voler les mangues ou les ignames qui appartiennent à autrui, on risque de tomber malade ou même de tomber mort sur place. Béatrice précise toutefois : « sauf si on a faim, alors on peut manger » ! Ainsi s'exerce la justice dans l'univers coutumier<sup>62</sup> des Ewés du Sud du Togo ; ainsi s'organise leur « vivre ensemble ».

Le père de Béatrice, aveugle de naissance, était lui-même un grand féticheur vaudou<sup>63</sup>. N'ayant pas de fils, il aurait voulu initier ses filles ; mais leur mère était catholique et elle s'y était opposée. Elle est morte en réalité quand ses filles avaient à peine quinze et douze ans, mais comme elle les avait élevées dans la religion catholique, aucune des deux n'a voulu suivre la voie de leur père. L'ainée s'est enfuie un jour pour le Ghana. Béatrice était alors enceinte<sup>64</sup>. Leur tante paternelle, qui s'occupait du vieil aveugle depuis son veuvage, voulait lui faire épouser un homme du village qui leur avait donné une parcelle, mais la jeune femme a refusé. Elle ne voulait plus rester au village, elle ne voulait pas rester là *toute seule*, n'ayant plus ni sa mère ni sa sœur auprès d'elle. C'est pourquoi elle avait décidé de partir. Son enfant, une petite fille, avait alors quatre ans, et elle l'a laissée chez cette tante...

Elle a d'abord travaillé un peu au marché de Vogan, comme porteuse pour les gens qui avaient acheté trop de choses pour pouvoir les transporter eux-mêmes. Puis elle est allée à Lomé. C'est là qu'elle a rencontré un homme qui lui a promis de l' « aider », mais en fait il l'a entraînée dans un réseau de prostitution et elle s'est retrouvée en Belgique à devoir travailler pour ce réseau. Quelques mois plus tard, elle s'en est échappée pour aller à

---

<sup>62</sup> Cf. Pierre-Joseph Laurent : la sorcellerie c'est la justice ! Communication personnelle lors de son invitation à Chapelle-aux-champs pour la conférence du 21/3/14 sur « Les églises de guérison comme bricolages thérapeutiques » (disponible en version audio sur anthropoweb.com).

<sup>63</sup> En fait, il habitait une case en lisière du village, et c'est là qu'il soignait les gens et faisait des cérémonies ; parfois les malades guérissaient, mais parfois aussi ils restaient là... jusqu'à leur mort !

<sup>64</sup> Elle n'était pas mariée, elle s'était laissée séduire par un chauffeur de bus, au marché de Vogan - elle ne l'a plus revu ensuite, sa tante lui ayant interdit de retourner au marché.

l'hôpital : elle était enceinte ; on lui a proposé une IVG et on l'a aidée à faire une demande d'asile.

Je la reçois en consultation depuis bientôt quatre ans (psychothérapie de soutien) quand les événements dont il va être question ici se sont produits. Elle a trente-deux ans, et elle est en Belgique depuis six ans. Elle a obtenu depuis peu la reconnaissance de son statut de réfugiée pour raisons humanitaires (en l'occurrence médicale, article 9 ter). Elle a déjà été hospitalisée à plusieurs reprises. Actuellement, elle est soignée dans un Centre de jour psychiatrique et prend régulièrement un antidépresseur. Elle fréquente plusieurs églises de guérison catholiques, un couvent et plusieurs assemblées de prière.

### La mort de sœur Adèle

A Noël, elle s'en va en Suisse pour trois semaines avec une chorale. Elle se montre très heureuse de participer à cette grande réunion de centaines de fidèles du monde entier, et en même temps de voir les montagnes enneigées. Malheureusement, au cours de ce séjour en Suisse, une voisine de chambre, Sœur Adèle, une Antillaise, meurt mystérieusement en pleine nuit... Sur le moment, Béatrice participe à toutes les cérémonies de deuil avec les autres. Mais revenue en Belgique, un soir, trois mois plus tard, elle regarde une émission de télévision sur la traite des êtres humains ; cette nuit-là, elle est réveillée par un cauchemar : elle voit Sœur Adèle qui la suit partout comme son ombre. Elle veut s'enfuir, mais la morte est toujours là ! Très angoissée, Béatrice va demander de l'aide au couvent : on lui conseille d'aller à l'hôpital, mais il n'y a pas de place. Elle arrive alors en urgence à la consultation.

Notre clinique avec les migrants nous familiarise depuis des années avec les modes de penser traditionnels, marocains, d'abord, mais aussi d'autres régions d'Afrique. Ce sont *des pensées qui vont vite*, des pensées particulièrement *puissantes* - comme nous l'avons vu dans les deux chapitres précédents. Peut-être cela tient-il aux cultures dont la transmission repose beaucoup sur la tradition orale ? Il faut des pensées fulgurantes, des pensées qui puissent faire le tour de la question en un éclair ! Voici donc comment nous pouvons nous représenter les choses : le reportage qu'elle a vu à la télévision l'a replongée dans les *souvenirs traumatiques* des mois qu'elle a passés dans ce réseau de prostitution ; je fais l'hypothèse que cela a ravivé son sentiment d'avoir été souillée, sa blessure narcissique, sa perte d'estime d'elle-même. Alors, l'activité d'*auto-interprétation* du rêve se met en marche - il s'agit d'une activité de penser. En même temps, le rêve est une interpellation dans le transfert. Comme s'il nous disait : « je suis mauvaise, je suis souillée, je ne m'aime plus, je voudrais mourir ; le séjour en Suisse avec la chorale n'a pas suffi à me purifier ; d'ailleurs, je suis tellement mauvaise, c'est moi qui ai tué Sœur Adèle en sorcellerie, c'est moi qui l'ai précipitée dans la mort du fait que j'étais une personne impure dans cette assemblée de prière, et elle vient m'accuser dans le rêve ». Notons que la présentation sous forme de cauchemar (donc un rêve d'angoisse qui *réveille* la rêveuse) est typique de ce genre de situation où le sujet ressent l'effondrement de ses forces de vie et donc sa vulnérabilité face à ce qui l'attire dans la mort. C'est un véritable *appel au secours* qu'elle

nous lance, en désespoir de cause ! Alors qu'elle est *réellement* en danger de basculer dans la mort...

C'est pourquoi il nous faut penser très vite nous aussi, pour réagir de manière adéquate envers la patiente. Elle nous le dira elle-même plus tard, confirmant ainsi notre première impression : « chez nous, ce n'est pas comme ici : quand quelqu'un est mort, il parle ! Il dit s'il est mort « naturellement », s'il en avait assez de vivre, ou si on l'a tué en sorcellerie ». C'est bien ce que nous avons capté d'emblée dans ce cauchemar. « Et alors », ajoute-t-elle, « celui qui est désigné par le mort comme sorcier, celui-là va le suivre dans la mort » ! Nous voyons ici comment la pensée figurée dans le rêve *s'enroule* en quelque sorte sur elle-même : « *Sœur Adèle me suit partout*, elle me poursuit de ses accusations, elle me poursuit jusqu'au bout du rêve, et alors les choses vont aller jusqu'à s'inverser : *c'est moi qui vais la suivre*, la suivre dans la mort ».

Je dis d'abord qu'il faut faire une offrande pour la défunte, pour qu'elle la laisse tranquille ; je contacte devant elle la psychiatre de l'hôpital (je la prends à témoin) pour expliquer tout cela. Il n'y a plus de place disponible pour le moment, mais elle pourrait toujours se présenter aux urgences en cas de besoin. En attendant, je lui donne rendez-vous le surlendemain. En d'autres termes, je lui signifie ceci : « d'accord, je vous ai bien comprise, vous êtes en danger de mort, vous êtes menacée par le spectre de la Sœur antillaise ; mais nous qui formons un réseau de personnes bien intentionnées à votre égard, en tant que soignants, nous *parions pour* vous ! Nous voulons vous garder avec nous parmi les vivants ; nous allons désamorcer la menace qui pèse sur vous ».

Quand je la revois deux jours plus tard, je l'interroge : quand a-t-elle connu des histoires de sorcellerie dans sa famille au village ? Tout à coup, elle repense à quelque chose et elle éclate en sanglots<sup>65</sup> : quand elle avait huit ans, elle est tombée malade et un voyant avait dit qu'il fallait qu'elle parte, qu'elle était mariée à Mamy Wata<sup>66</sup> ; qu'elle n'aurait pas de mari et qu'elle devrait vivre et gagner sa vie *toute seule* ! Après un moment, je lui demande : comment ses parents ont-ils réagi ? Sa mère l'a fait habiller tout en blanc, on lui a mis une table carrée devant elle, avec une nappe



<sup>65</sup> Elle me confirmera plus tard qu'elle n'y avait pas pensé précédemment : donc, c'est bien à l'occasion des événements actuels et du rêve - à la fois auto-interprétation et interpellation du thérapeute - qu'elle établit ce lien *après-coup* avec l'épisode de son enfance...

<sup>66</sup> Mamy Wata est une divinité de l'eau, représentée comme féminine, et dont le culte est très vivace dans beaucoup de pays d'Afrique Centrale et de l'Ouest, et en particulier chez les Ewés du Togo. Son origine est probablement très ancienne (l'eau qui donne la vie, qui purifie, mais qui peut aussi tout dévaster et emporter - même les bateaux ! - dans la mort), mais elle a été ré-investie de significations nouvelles lors des vagues successives de pénétration du continent par les Blancs, empruntant les voies fluviales (les premiers missionnaires, les négriers puis les colonisateurs). Ainsi : la beauté féminine, la « sirène » - il y en avait à la proue des navires européens - qui séduit mais qui peut aussi emporter au fond de l'eau, l'enrichissement rapide, notamment par la prostitution... Cf. à ce sujet le remarquable article de Beneduce R. et Taliani S. (2006) qui montre comment le culte de Mamy Wata permet aux femmes migrantes nigérianes - réduites à la condition d'esclaves sexuelles sur le marché mondial de la prostitution - de vivre leur destinée en la *symbolisant*.

blanche, et on y a disposé des biscuits et des sucreries<sup>67</sup> destinées à la divinité.

Cette affiche allemande de 1926 (Arnold Schleisinger) est devenue une image couramment répandue en Afrique et dans la diaspora pour représenter Mami Wata.

Par la suite, à certaines occasions, sa mère à nouveau l'habillait tout en blanc (couleur particulièrement appréciée de cette divinité avec qui il s'agissait de négocier), et lui mettait toutes sortes de colliers autour du coup. C'était une dépense importante pour cette famille qui vivait quasi dans la misère ! Donc, comme je le lui fais remarquer, sa mère faisait vraiment tout pour la garder : on lui disait que sa fille était perdue, mais elle, elle faisait tout pour lui éviter d'être emportée au loin par Mamy Wata !

Nous reparlerons plus tard de cette figure mythique, de cette divinité de l'eau ; mais avant tout, ce qui nous apparaît ici, dans l'après-coup, c'est que la sentence du voyant n'était pas une condamnation, mais plutôt une *dramatisation* de la situation<sup>68</sup> qui devait *obliger* les parents à *se mobiliser*, à montrer à quel point ils tenaient ou non à leur enfant ! On peut imaginer sans difficultés qu'il en va de même pour d'autres accusations dans le vaste domaine de l'occulte et de la sorcellerie...

Béatrice me parle des églises qu'elle fréquente ici à Bruxelles, beaucoup d'entre elles pratiquent des rituels d'exorcisme ou de délivrance, mais là où elle était en Suisse avec la chorale, ce n'était pas le cas. Au Togo déjà, elle a bien connu ces choses. Il y a aussi un pèlerinage très populaire à Togoville (tout près de son village à elle, également proche de Vogan - dont le marché aux fétiches vaudous est particulièrement réputé), là où la Vierge Marie est apparue sur une pirogue<sup>69</sup> à deux pêcheurs et une vieille femme, sur le lac Togo.

La jeune femme a aussi téléphoné à sa sœur au Ghana pour lui raconter son cauchemar ; sa sœur a dit que c'était peut-être la tante, au pays, qui travaillait sur elle pour essayer de la faire revenir...

Par ailleurs, Béatrice voudrait retourner au Centre de jour ; comme elle était trop mal pour y aller ces dernières semaines, il faut recommencer une nouvelle procédure pour y entrer. La jeune femme réussit à convaincre l'équipe de l'y accueillir à nouveau. Je la revois quelques jours plus tard : « Vous êtes contente » ? lui demandé-je avec un grand sourire. Mais voilà qu'elle s'effondre en larmes, une nouvelle fois ! « Pourquoi moi ? Pourquoi est-ce à moi que cela arrive » ? En fait, Béatrice était devenue amie d'une dame plus âgée qui fréquentait aussi ce centre thérapeutique ; cette dame, Célestine, l'avait prise un peu sous son aile

---

<sup>67</sup> Ce qui n'est pas sans évoquer les sucreries distribuées traditionnellement en Europe lors du baptême chrétien...

<sup>68</sup> Peut-être aussi fallait-il préparer les parents à l'éventualité du décès de leur fille, si on n'arrivait pas à la soigner ?

<sup>69</sup> C'était en 1973 et cela a donné lieu à une visite du Pape Jean-Paul II en 1985 : il est venu consacrer un sanctuaire à la Vierge Marie que Béatrice connaît bien (elle s'y est rendue souvent avec sa mère et même avec sa petite fille). Le discours qu'il a prononcé à cette occasion (« discours aux animistes ») est disponible sur internet, de même, d'ailleurs, que de nombreux enregistrements vidéo de scènes d'exorcisme concernant Mamy Wata.

protectrice : elle était même pour la jeune femme comme une figure maternelle de remplacement. Eh bien ! A peine Béatrice y est-elle retournée, voilà qu'on apprend que Célestine est décédée ! Inconsolable du suicide de sa propre fille (sa fille unique), elle disait qu'elle voulait la rejoindre dans la mort ! Evidemment ce deuxième décès qui survient dans l'entourage de Béatrice - alors-même que nous combattions cette idée qu'elle aurait pu être « sorcière » et avoir tué Sœur Adèle - voilà qui pourrait bien être interprété à nouveau comme une « preuve » à sa charge ! Je prends alors le parti de lui dire que Célestine avait sans doute déjà un certain âge, et qu'elle n'avait sans doute plus le goût de vivre depuis qu'elle avait perdu sa fille. Tandis qu'elle, Béatrice, elle a la vie devant elle ! Bien sûr, c'est dur pour elle d'avoir perdu encore cette « maman » de substitution... Mais elle ne doit pas se décourager, un jour viendra où elle réussira à trouver sa voie pour être heureuse.

Par devers moi, je repense à sa vraie mère et à sa longue maladie... Je me dis que pour une jeune fille de douze ans à peine, cela ne devait pas être facile d'assister à la déchéance physique de sa maman. Je lui demande de me raconter comment cela s'était passé. J'ai l'impression qu'elle me jette un regard noir à ce moment-là : « Je vous ai déjà dit » ! me lance-t-elle. Au début, elle ne marchait plus, elle avait de la fièvre ; puis elle est restée couchée, elle ne mangeait plus, elle vomissait ; il fallait même la laver. Et puis elle a fait venir ses deux filles, quand elle a compris qu'elle allait mourir : elle a demandé à l'aînée de bien veiller sur Béatrice. A la fin, elle ne parlait même plus. De mon côté, je pense que Béatrice a dû en vouloir à sa mère d'être tombée malade, de s'être montrée ainsi, tellement avilie par la maladie, et de l'avoir laissée en s'en allant... Contrastant avec l'émotion qu'elle manifeste envers cette vieille femme qui était son amie au centre de jour, elle évoque l'agonie de sa mère avec une certaine froideur. Cela me paraît cohérent avec cette hypothèse<sup>70</sup>...

Evidemment, je l'encourage à faire une offrande aussi pour Célestine ; elle se propose d'aller mettre un cierge à l'église pour elle.

### La rencontre à la salle de sports

Nous n'avons pas encore évoqué ci-dessus le fait que Béatrice apparaît souvent transformée d'une fois à l'autre. Souvent, elle se présente à la consultation habillée très sobrement, les cheveux attachés en arrière, et elle penche la tête de côté d'un air grave et triste. Mais parfois on la croise dans la rue ou à l'arrêt du bus, elle est méconnaissable, en mini-jupe ou jean's moulant, avec un petit top sexy, une perruque avec une coupe au carré, des lunettes de soleil et du rouge-à-lèvres. A tel point qu'au centre de jour, depuis longtemps, on se demande à qui on a affaire en fin de compte... d'autant qu'elle ne vient pas tous les jours ! Que fait-elle le reste du temps<sup>71</sup> ? Nous pouvons imaginer à présent qu'elle-même se

<sup>70</sup> Plus tard, elle me dira qu'elle en avait voulu à sa mère de ne pas avoir assez prié, de ne pas avoir été une catholique assez fervente : Dieu aurait pu la sauver si elle avait été plus assidue dans ses prières !

<sup>71</sup> Si l'on en croit Simona Taliani, les « passeurs » sont tellement chers (ils demanderaient quelques dizaines de milliers d'euros), on s'endette à vie quand on vient d'Afrique en Europe (l'exemple dont elle parle est celui de femmes nigérianes en Italie)... et on reste donc à vie esclave de ce système ! Cf. Beneduce R. et Taliani S. (2006).

représente différemment selon les jours : tantôt la fidèle adepte du culte de Marie, tantôt la fille de Mamy Wata contrainte à gagner sa vie toute seule, dans la rue<sup>72</sup>...

Un jour, donc, quelques jours après la consultation où elle m'a appris la mort de Célestine, je la rencontre à la salle de sports. Ce n'est pas la première fois que je la vois dans ce contexte, mais elle ne semblait pas m'avoir reconnue jusqu'ici. Je la vois alors que je suis occupée à m'entraîner sur un genre de vélo elliptique, et je la vois passer lentement à côté de moi. Elle porte un singlet de couleurs vives sur un bermuda moulant, et de magnifiques boucles d'oreilles en anneaux, représentant une sorte de paon. J'ai le temps de l'observer, car en fait j'essaye de capter son regard, mais elle baisse obstinément les yeux. Un peu plus tard, dans un autre endroit de la salle, je la revois et je la surprends à me regarder. Nos yeux se croisent, cette fois. Nous allons à la rencontre l'une de l'autre et nous nous saluons. Elle semble s'excuser d'être là : « on m'a dit que c'était bien de faire du sport, mais il y a beaucoup de gens qui regardent, ça me gêne » ! Je la félicite, au contraire, et je lui dis que cela peut aussi lui permettre de rencontrer des gens, il n'y a pas de mal à cela !

Deux jours plus tard, je la revois en consultation à Chapelle-aux-champs. Elle est habillée tout en blanc : un pantalon de couleur crème, et un « trench coat » assorti. Elle est heureuse de m'apprendre la nouvelle : le CPAS accepte de lui payer des cours d'auto-école pour passer son permis de conduire ! « Voilà ce que Célestine m'a donné » ! dit-elle. C'était elle, en effet, Célestine, qui l'avait encouragée à faire cette demande à l'assistante sociale. Mais voici surtout le rêve qu'elle a fait ces jours-ci<sup>73</sup> : elle se revoit au marché avec sa mère, qui porte un très beau pagne traditionnel marron, avec des dessins représentant des oiseaux. « Un peu comme ça », me dit-elle en montrant le divan<sup>74</sup> - recouvert de tissu indien à motifs. C'était un très beau pagne, comme elle en portait quand c'était la fête. La mère n'a pas l'air d'être fâchée, mais elle ne regarde pas sa fille. « Elle ne veut pas me montrer son visage », dit encore Béatrice.

Un collègue congolais, le Docteur Eric Kwakya<sup>75</sup>, à qui je racontais cette histoire, propose l'interprétation suivante : peut-être ne m'a-t-elle pas regardée à la salle de sports pour épargner notre relation, pour ne pas la « contaminer » de sa « souillure ». Dans le même

<sup>72</sup> Plus tard, elle me racontera la légende d'une lointaine parente, devenue voyante et prêtresse de Mamy Wata, qui avait un jour disparu sur la plage et qui était revenue très riche quelques années après : elle racontait qu'elle avait passé des années sous l'eau avec Mamy Wata...

<sup>73</sup> Elle dit avoir rêvé dimanche - jour saint du culte catholique. C'est aussi le jour où elle fait sa lessive, comme au village, dans une logique de purification. Notre rencontre à la salle de sports a eu lieu le lundi. A première vue, cela me paraîtrait plus probable qu'elle m'ait d'abord rencontrée *par hasard* (parce que dans ma culture, on « croit » au hasard) et qu'ensuite elle ait rêvé. Mais si le jour et la nuit sont les deux visages d'une même réalité, l'ordre chronologique n'a plus d'importance, les deux scènes, diurne et nocturne, seraient en quelque sorte simultanées.

<sup>74</sup> Il s'agit d'un divan de psychanalyste, mais au fond, cette « couche » aurait pu aussi lui rappeler le lit d'agonie de sa mère...

<sup>75</sup> Assistant en psychiatrie à l'Hôpital Saint-Luc (UCL, Service du Pr Constant) et au SSM Le Méridien (Dr Burquel) durant l'année 2013-2014.

ordre d'idées, la mère aurait refusé d'établir un contact visuel avec sa fille dans le rêve, pour ne pas créer un « appel », pour ne pas l'attirer auprès d'elle dans la mort. En tout cas, la jeune femme est très heureuse de ce rêve qui lui a montré sa mère comme elle était quand elle était belle et forte et heureuse, au milieu des gens au marché de Vogan ou Togoville. Mon hypothèse est que cela restaure en elle l'*image* et l'*amour* de sa mère qui avaient été tellement mis à mal par la maladie - la déchéance à laquelle sa jeune fille avait assisté, impuissante - mais aussi et peut-être surtout *par la colère*<sup>76</sup> que cela avait suscité en elle. En d'autres termes, il s'agit d'un travail de deuil qui s'achève. Bien sûr, elle ira allumer un cierge à la Vierge aux Oiseaux, dans une église qu'elle connaît bien dans le quartier.

### La protection des jumeaux

La fois suivante, elle m'apporte deux cartes postales du village enneigé où elle a été en Suisse avec la chorale : « elles étaient dans ma valise, je les avais oubliées », me dit-elle. Je la remercie et je lui dis que j'en prends une pour la maison, l'autre je la pose contre un cadre sur l'appui-de-fenêtre. Elle jette un regard un peu inquiet aux statuettes de jumeaux qui se trouvent sur mon bureau. En fait, elle m'explique que sa mère était une triplée, et qu'entre la naissance de ses deux filles, elle avait eu des jumeaux qui n'avaient pas vécu. Après, la mère a porté sur elle deux statuettes à leur effigie, elle les portait contre elle, sur son ventre, serrés à la taille sous son pagne.

Et elle me parle de sa fille, qu'elle regrette d'avoir laissée chez la tante. Elle a peur qu'elle soit maltraitée, elle aussi, par cette méchante femme. Quand elle était enceinte, elle *voulait* avoir une fille : elle pensait beaucoup à sa mère, comme elle était quand elle s'occupait d'elle étant petite, ou quand elle était malade ; et elle se disait qu'elle voulait avoir une fille qui lui ressemble... Sans doute, lui dis-je, un jour, elle trouvera le moyen d'aller la chercher !

---

<sup>76</sup> Elle me dit que sa mère n'a peut-être pas assez prié ; qu'elle ne serait peut-être pas morte si elle avait assez prié ; je lui dis que je ne crois pas cela : je crois que ce qui rend les gens malades et qui peut les emporter dans la mort, c'est la misère - si elle avait eu accès à un dispensaire, à des médicaments, elle ne serait peut-être pas morte !

## Chapitre IV :

### Dans la rue, dans la tourmente,

#### destin tragique d'un enfant d'exception

*“What a piece of work is man  
How noble in reason  
How infinite in faculties  
In form and moving  
How express and admirable  
In action how like an angel  
In apprehension how like a god  
The beauty of the world [...]  
How dare they try to end this beauty?  
How dare they try to end this beauty?”<sup>77</sup>*

*Chanson du film Hair de Milos Forman*

Il était au mauvais endroit au mauvais moment. Dans la rue, là où se tient le marché, à Abobo - un quartier du nord d'Abidjan qui s'est développé rapidement autour de la gare ferroviaire de la ligne Abidjan-Niger et qui est devenu un des plus densément peuplés (plus d'un million et demi d'habitants pour 100 km<sup>2</sup>). C'est là que les plus démunis trouvent refuge, parmi les migrants venus des pays voisins pour chercher du travail en Côte d'Ivoire ; c'est là aussi que vivent les enfants des rues : comme Yédo quand il a été chassé de son village. Il avait alors treize ans. Quelques années plus tard (quatre, cinq ans peut-être ?), lors des graves affrontements de 2011 qui suivent les élections présidentielles<sup>78</sup>, il est raflé par des miliciens de Gbagbo, maltraité, torturé et enrôlé de force auprès d'eux. Ce qu'il vit à ce moment-là comme traitements dégradants et plus encore les exactions d'une cruauté sans borne auxquelles il est lui-même contraint de participer, tout cela le marque au fer rouge.

---

<sup>77</sup> « Quel chef-d'œuvre que l'homme ! Qu'il est noble dans sa raison ! Qu'il est infini dans ses facultés ! Dans sa force et dans ses mouvements, comme il est expressif et admirable ! Par l'action, semblable à un ange ! Par la pensée, semblable à un Dieu ! C'est la merveille du monde » ! (Hamlet, Acte II, scène II - traduction de François-Victor Hugo, Flammarion 1994). Reprenant cette citation de Shakespeare, la version de cette chanson de la comédie musicale « Hair », reprise dans le film de Milos Forman du même nom, ajoute ceci pour terminer : « Comment osent-ils essayer de détruire cette beauté ? Comment osent-ils » ?

<sup>78</sup> Les élections de 2010 avaient été remportées par Alassane Ouattara mais Laurent Gbagbo refusait d'admettre sa défaite, invoquant un risque de fraudes. De violents affrontements ont eu lieu entre les pro-Ouattara et les pro-Gbagbo, entraînant plusieurs milliers de morts en quelques semaines. Après-coup, l'ancien président a été inculpé par le Tribunal Pénal International pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité (2014).

Yédo réussit à s'échapper de cet enfer après une semaine, profitant de ce qu'on l'envoyait cacher des armes dans la lagune - qu'il connaissait bien ; il va se réfugier sur une petite île de pêcheurs. Là, l'adolescent se fait embaucher par une femme pour cueillir les noix de coco qu'elle va vendre au marché : il sait bien grimper tout en haut des cocotiers. Il ne reçoit pas d'argent, mais il demande une pirogue, après deux mois de travail. C'est ainsi qu'il gagne le port d'Abidjan. Il observe d'abord attentivement les allées et venues des dockers et des membres d'équipage puis il se mêle à eux pour embarquer. C'est un bateau philippin, et il l'emmène à Anvers, en Belgique, au mois de juin 2011.

### L'image d'un rebelle

Yédo a déjà passé trois ans dans notre pays quand il m'est adressé en urgence par ma collègue généraliste du centre pour demandeurs d'asile où il vient d'arriver. Il s'était fait expulser pour la dixième fois d'un autre centre, pour cause de comportement violent. « Je n'ai aucune expérience avec des enfants-soldats », me confie-t-elle dans son mail. A vrai dire, je n'en ai pas vraiment non plus<sup>79</sup>... Mais je me dis qu'il y a là un nouveau défi à relever et je suis prête à m'y engager.

« Avant tout, le remettre dans une position d'enfant ». C'est tout ce que je me dis en l'accueillant au premier rendez-vous - ensuite, j'essaierai de m'appuyer sur les éléments de sa culture pour retrouver le sens de son parcours. Je le tutoie donc d'emblée : il est si jeune, lui dis-je, alors que moi, j'aurais l'âge d'être sa mère ou sa grand-mère. J'ai l'impression que ça le détend un peu... La peau noire d'ébène, les yeux de braise, l'allure d'un adolescent rebelle qui s'exprime dans son habillement : sur son T-shirt, le portrait du Ché. « Tu as un beau T-shirt » ! lui dis-je pour entamer la conversation. « Tu sais que Ché Guévara est allé en Afrique » ? Un sourire illumine un instant son visage : « non, Madame, je ne le savais pas<sup>80</sup> ». Il m'apparaît soudain candide, attendrissant. Quel contraste avec l'idée qu'on peut se faire d'un jeune « qui a appris à tuer » (selon ses propres termes) - et qui a peur à tout moment de recommencer ! « Les gens ne se rendent pas compte », me dira-t-il plus tard, « ils me provoquent, mais ils ne savent pas qui je suis ! Moi je les vois comme des poulets » !

Ce qui frappe aussi, dès la première rencontre, c'est la pudeur, la dignité dont il fait preuve en racontant son histoire. Comme s'il avait le souci d'épargner ma sensibilité, il évoque « à petites doses » les atrocités qu'il a vécues. Par bribes, d'un entretien à l'autre. Pourtant, c'est nuit et jour, continuellement, qu'il est envahi de souvenirs traumatiques ; bien sûr, il n'arrive pas à dormir, parce qu'il fait des cauchemars qui le replongent dans l'horreur ; alors

---

<sup>79</sup> A part ma rencontre avec Ibrahim, un jeune Sierra-Léonais qui avait été enlevé par des soldats mais qui n'avait pas dû combattre lui-même ; j'avais été malgré tout bouleversée par son récit et surtout impressionnée par son courage. Ce dont j'ai voulu témoigner dans les articles : « Un cauchemar dans la trousse d'urgence ! L'accueil « ethnopsy » des candidats réfugiés » (Pierre 2004) et « L'élaboration secondaire des rêves : un concept-clé dans la rencontre transculturelle » (Pierre 2006). Ce cas clinique est également repris dans le chapitre « Rêves et traumatismes en clinique transculturelle » par lequel j'ai contribué au *Manuel des psychotraumatismes* (Mouchenik, Moro et Baubet (éds) 2012).

<sup>80</sup> Que je suis bête ! Il ne connaît peut-être même pas le personnage, puisqu'il n'a pas du tout été à l'école !

il essaye de se distraire et de s'apaiser en écoutant de la musique. Quand il a dû comparaître devant le CGRA, il n'a pas pu raconter ; il perd tous ses moyens quand il est pris par l'émotion : « tout s'effondre à l'intérieur, c'est comme un poids qui me tombe dessus ».

### La protection du génie de l'eau

Yédo est originaire d'un petit village du sud-est de la Côte d'Ivoire, près de la frontière ghanéenne, dans une région de lagunes. Il est de l'ethnie Nzéma, qui appartient au groupe Akan<sup>81</sup>, majoritaire dans la partie sud-est du pays ; Il a été élevé par sa grand-mère maternelle qui travaillait la terre et qui allait vendre elle-même ses produits au marché ; elle était aussi guérisseuse. En fait, la mère de Yédo l'a eu sans être mariée et son père ne l'a pas reconnu. C'est son oncle maternel, Yédo Jean-Marc, qui lui a donné son nom. Quand il était encore petit, la jeune femme a dû partir pour travailler à la ville, comme cuisinière : elle préparait si bien à manger ! Sans doute y avait-il des raisons économiques à ce départ de sa mère, mais Yédo s'est quand même senti abandonné... Et puis elle est morte à Abidjan, il y a douze ans, lors d'affrontements entre pro-Gbagbo et pro-Ouattara semblables à ceux que le jeune homme a connus lui-même en 2011. Entre-temps, elle avait eu une fille, qui est alors retournée au village, elle aussi chez la grand-mère.

« Un enfant qui naît hors mariage », me dit-il, « c'est un enfant qui apporte la honte ; la mère risque d'être chassée du village, mais aussi toute sa famille » ! En fait, le père de Yédo aurait voulu qu'elle se fasse avorter mais la grand-mère s'y est opposée : elle a même caché sa fille quelque temps pour la protéger. « C'est dire si elle le voulait, cet enfant » ! pensé-je par devers moi<sup>82</sup>. En fait, sa grand-mère était tout pour lui et ils s'aimaient beaucoup ; elle seule l'a élevé, jamais elle n'a été méchante envers lui, jamais elle ne l'a battu. Comme elle était guérisseuse, elle lui avait appris à aller chercher des plantes dans la forêt pour préparer ses remèdes. Et puis un jour, elle a organisé une grande fête avec les villageois : elle a dit à Yédo qu'il avait treize ans et qu'il devait être initié. « Ma grand-mère est vraiment hantée par le fétiche » ! me dit-il. Elle pratique le culte des génies de l'eau, de la rivière (*bozon*), et chaque année, avec les villageois, elle se rend comme en pèlerinage dans un lieu appelé Asutano, pour adorer le fétiche. Mais Yédo ne voulait pas la suivre dans cette voie : il n'y avait rien à faire dans le village, pas d'école, pas de travail, pas d'avenir. L'adolescent voulait trouver sa propre voie : lui seul et son Dieu - le Dieu des chrétiens. La première fois, la grand-mère avait accepté bon gré mal gré son refus. Mais un peu plus tard, elle était revenue à la charge, à nouveau en organisant une grande fête en l'honneur de son petit-fils. Yédo a continué à dire qu'il voulait suivre sa propre voie. Ils ont fini par se disputer et les villageois l'ont chassé. La nuit, il est revenu dormir dans la parcelle de sa grand-mère. Mais le

---

<sup>81</sup> Les Nzémas sont aussi appelés Apollos, parce qu'au seizième siècle les Portugais ont débarqué sur leur terre le jour de Sainte Apolline, le 7 février. On trouve une abondante documentation à leur sujet sur internet ; c'est de là que je tirerai mes informations sur ce monde culturel que Yédo semble avoir laissé au village - mais avec lequel, comme nous le verrons, il continue d'entretenir des liens bien vivants !

<sup>82</sup> Chez les Nzémas, il y a sept clans à filiation matrilineaire : c'est le cas de sa famille maternelle. Nous ne savons rien du côté du père.

lendemain, les villageois s'en sont pris à lui plus violemment encore : ils l'ont battu publiquement et humilié tant et si bien qu'il a fini par s'en aller sans demander son reste... « Je voulais bien mourir la tête haute, mais me faire traîner dans la boue comme ça, non ! » me dit-il. Sa grand-mère lui a dit qu'elle était désolée, qu'elle ne pouvait plus rien contre les villageois - d'autant plus qu'elle était veuve depuis quelques années. Si elle avait essayé de s'opposer à eux, les villageois l'auraient tuée elle, et ensuite ils l'auraient tué lui aussi ! C'est ainsi qu'il a quitté son village et qu'il est allé vivre dans la rue à Abobo. La nuit, il s'abritait pour dormir sous les étals du marché. Cela lui fait beaucoup de peine d'avoir « trahi » sa grand-mère (ce sont ses propres termes). Mais moi je me dis que cette vieille femme qui avait donné tant d'amour à son petit-fils, qui avait accepté qu'il refuse de se faire initier l'année de ses treize ans (malgré l'affront public que cela représentait pour elle), je me dis qu'elle l'aime toujours, qu'elle doit être tellement triste de l'avoir perdu... Je souligne qu'il a beaucoup de courage, et qu'il a réussi à préserver son cœur d'enfant, malgré tout ce qu'il a traversé. Et je clôture le premier entretien (qui a bien duré deux heures) : « ta grand-mère t'aime tellement, Yédo ! Même encore maintenant, son amour te protège ».

Quand je le revois quelques semaines plus tard (entre-temps j'étais en vacances), il m'accueille avec un grand sourire ; je lui demande « comment ça va » ? Pas mieux, me dit-il, il sourit seulement pour me voir sourire, il ne veut pas me voir « avec les traits serrés ». Je lui dis qu'il aurait fait un bon guérisseur, parce qu'il sait comment se mettre à la place des autres ! Et sa beauté est si troublante... Je lui dis : « tu es un très beau garçon, Yédo, toutes les filles doivent te regarder » ! « Je les regarde aussi » ! répond-il du tac au tac. J'essaye de retrouver dans son histoire des épisodes qui l'auraient valorisé aux yeux des autres... Mais non, il était rejeté par tous les gens du village, et même son grand-père le traitait de « bâtard ». Quand il était petit, un jour, il était parti tout seul vers la rivière. C'était très dangereux, évidemment parce qu'on peut s'y noyer, mais en plus il y a des crocodiles, des génies, toutes sortes de saletés, des moustiques<sup>83</sup>. Eh bien ! Les villageois n'avaient même pas essayé de le retenir, comme s'ils étaient contents qu'il s'en aille ! Ce jour-là, quand même, ses grands-parents l'ont battu, il ne fallait surtout pas qu'il recommence... Sa grand-mère était très fâchée sur tous ces gens qui l'avaient laissé se mettre ainsi en danger ; et elle en avait conclu que c'était l'eau - le génie de l'eau - qui seul l'avait sauvé !

#### « The Misfits Band » : une tête de mort aux yeux brillants

La semaine suivante, j'ai dû déplacer son rendez-vous du mardi au mercredi. Il arrive bien à l'avance, et la secrétaire me prévient par téléphone : « il n'a pas l'air accommodant, t'as pas intérêt à être en retard » ! De fait, il arpente rageusement le long couloir de notre service en laissant ostensiblement sa main traîner sur les affiches au mur ; il me lance un regard on ne peut plus noir quand il se retourne ; et je découvre ce qu'il a sur son T-shirt aujourd'hui :

---

<sup>83</sup> « Il y a aussi un serpent avec une chaîne en or autour des reins », me dira-t-il plus tard ; mais seuls les voyants peuvent le voir (ce qui n'était pas son cas).

une tête de mort avec un regard illuminé, on ne peut plus menaçant<sup>84</sup> ! Ma bouteille de Fanta à la main<sup>85</sup>- cela me donne une certaine contenance - je l'emmène courageusement dans mon bureau, tout au bout de l'autre côté de cet interminable couloir, qui de plus est désert actuellement pour cause de travaux... Yédo est très fâché : « pourquoi vous avez



annulé hier, Madame ? Ce n'est pas bien ! Parce que vous comprenez, quand je viens, ça me soulage un peu » ! Je m'en excuse, c'était une circonstance de dernière minute qui avait désorganisé mon horaire, mais surtout je voulais pouvoir lui consacrer plus de temps, et c'était le mercredi qui s'y prêtait le mieux. Il m'apprend qu'il doit comparaître bientôt devant le Conseil du Contentieux des Etrangers, pour sa demande d'asile qui avait été rejetée déjà à deux reprises. Je lui dis que, bien sûr, je rédigerai un certificat circonstancié pour défendre sa demande<sup>86</sup>. D'ailleurs, je l'accompagnerai s'il le souhaite : « cela m'aiderait beaucoup », me dit-il.

Il est un peu rasséréiné... « Je veux bien parler, mais il faut me promettre une chose : je ne veux plus parler de ma grand-mère ». Il est trop fâché sur elle, sans doute ? En même temps il a mal au cœur quand il y pense<sup>87</sup> ! La fois d'avant, il m'apprenait qu'il avait téléphoné à sa petite sœur, et qu'il avait eu des nouvelles : « ça va pas trop là-bas », elle est très vieille, elle est malade. Je lui avais dit qu'elle irait déjà mieux d'apprendre qu'il était en vie. Yédo lui en veut très fort pour beaucoup de choses, comme je l'apprendrai plus tard : elle ne l'a pas envoyé à l'école alors qu'il le lui demandait, elle le faisait travailler tout le temps pour elle, elle l'envoyait chercher les plantes dont elle avait besoin pour ses remèdes, c'était lui aussi qui les préparait... Personne ne venait jamais la voir, donc finalement ils étaient tout le temps tout seuls à deux. Et puis surtout, il y avait les malades qui venaient se faire soigner chez elle, et aussi des femmes qui venaient accoucher : tout cela était fort effrayant pour un jeune enfant - la grand-mère ne semblait pas s'en rendre compte, elle le traitait comme un adulte, il était son acolyte - alors il essayait de s'appliquer, de se concentrer sur sa tâche, cueillir, piler, préparer soigneusement les remèdes...

Au Centre Fédasil, il ne se sent pas bien pour le moment parce qu'il y a un jeune Africain dans sa chambre (c'est une chambre de quatre) qui ne lui inspire pas confiance. Il l'a déjà surpris qui chipotait à ses affaires, à son lit, sous son oreiller (là où Yédo garde une Bible

<sup>84</sup> C'est l'effigie (particulièrement inquiétante) d'un groupe de rock punk.

<sup>85</sup> J'ai pris l'habitude de nous servir à boire dans mon bureau, pour détendre un peu l'atmosphère.

<sup>86</sup> Je m'étonne d'ailleurs que cela n'ait pas été fait plus tôt dans son parcours... Peut-être le fait qu'il ne soit pas toujours d'un contact facile a pu jouer un rôle ? En tout cas, je constate à quel point il est pénible ne fut-ce que d'écrire ce qu'il m'a raconté... Cette histoire me poursuit nuit et jour...

<sup>87</sup> Plus tard, il me dira qu'il lui téléphone parfois. Quand elle pleure, ça lui fait trop mal. Ou c'est lui qui pleure et elle lui dit qu'un homme ne doit pas pleurer.

comme une sorte de talisman sensé le protéger) : « qu'est-ce que tu veux » ? lui demande-t-il. « J'arrange ton lit » ! a-t-il répondu. « Tu arranges mon lit ? Qui es-tu pour arranger mon lit ? Il n'y a que ma mère qui pourrait le faire ! Et elle est morte depuis longtemps, ma mère » ! Ce jeune homme se prétend Guinéen mais Yédo l'a entendu parler une langue de Côte d'Ivoire. Serait-il possible que quelqu'un du parti aujourd'hui au pouvoir le poursuive jusqu'ici en Belgique pour lui régler son compte ? Je lui dis que je ne crois pas... Une nuit, il rêve que quelqu'un l'approche avec un couteau : au moment où il veut le poignarder, Yédo recule pour s'esquiver... et tombe en bas de son lit ! Le visage de cet homme lui reste en mémoire : il ressemble au jeune Africain en question. Mais il lui fait penser aussi à un jeune homme qu'il a dû tuer à Abidjan : « c'était lui ou moi, il allait me tuer » ! De mon côté, par devers moi, cela me fait penser à Souleymane : cette apparition menaçante du cauchemar ne l'a pas tué... Il pourrait s'agir de celui qui est de l'autre côté, dans l'autre monde, et à qui il doit la vie ? Son ancêtre peut-être<sup>88</sup> ? Je dis à Yédo de bien faire attention à ses rêves, car j'ai l'impression qu'il va bientôt voir son grand-père...

### Abissa : le roi « porteur de la faute et rédempteur »

Depuis des semaines, son histoire me poursuit nuit et jour. C'est comme si nous étions intimement liés désormais : je ne pourrai pas trouver le repos tant que lui ne l'aura pas trouvé, tant que je ne lui aurai pas donné les moyens de le trouver... Il y a les scènes d'horreur qu'il a évoquées, insoutenables ... En particulier quand ils étaient forcés, les autres jeunes et lui, de se mettre en rang avant de violer l'un après l'autre les femmes que les miliciens avaient enlevées. Yédo avait bien essayé de refuser, mais il s'était fait assommer par un milicien, avec la crosse de sa Kalachnikov. Ensuite il fallait les égorger et se couvrir de leur sang... « Pourquoi j'ai pas résisté ? Ils m'auraient tiré dessus et je serais mort ! J'aurais dû prendre la place de ceux que j'ai tués ! » Pauvre garçon ! Il est tellement touchant ! J'essaie de le déculpabiliser, bien sûr : ce n'était pas sa faute, lui et les autres jeunes ont été utilisés comme des armes, comme des machines à tuer... Je m'entends lui dire que c'était peut-être « plus fort que lui » : on ne maîtrise pas toujours ce qui nous rattache à la vie ! Et que peut-être il y a des esprits, ou des sorciers, qui agissent pendant les guerres ? « Non, non, il n'y a que des hommes » ! me dit-il. « Je ne sais pas, moi... » lui dis-je.

J'éprouve un ardent désir de réparation, je voudrais le reconforter comme une mère... en même temps je me surprends à imaginer faire de lui une sorte de héros ! Bien sûr, tant de souffrances chez un si jeune homme, un ado - un enfant - et qui a su garder intacte la fraîcheur de son âge tendre, malgré toutes ces années passées dans la rue et malgré les horreurs qu'il a dû traverser... Tout cela est tellement poignant ! Quel cœur de mère resterait insensible ? Cependant, je ne peux me cacher qu'il y a aussi quelque chose de fascinant dans cette figure sacrificielle de l'adolescent à la fois « porteur de la faute et

---

<sup>88</sup> Le visage terrible de cette tête de mort avec des yeux « allumés » sur son T-shirt : ne serait-ce pas l'ancêtre qui vient me tenir en respect, comme dans le cauchemar de Souleymane ?

rédempteur »<sup>89</sup>, comme le héros de la tragédie antique. Et qu'une part de l'amour contre-transférentiel si obsédant que j'éprouve à son égard<sup>90</sup> est aussi liée au fait qu'il a été contraint et forcé de transgresser les interdits fondamentaux : il a réalisé un jour - mais à contrecœur - les plus puissants désirs qui travaillent les humains sous la barre du refoulement originaire, à savoir le meurtre et l'inceste. « Vous vous rendez compte », me dit-il en me racontant cette scène de viol, « elle aurait pu être ma mère<sup>91</sup> » ! Sa mère qui lui avait tellement manqué... et qui était morte dix ans plus tôt. Ce qui me vient aussi en l'écoutant c'est qu'en plus il n'avait peut-être même pas encore connu de fille avant... « Tu étais si jeune, quand tu as quitté ton village<sup>92</sup> » ! lui dis-je.

En cherchant sur internet, je trouve ceci sur la culture Nzéma : chaque année, la première semaine de novembre, une grande fête de purification est organisée à Grand-Bassam et Tiapoum<sup>93</sup>. Au cours de cette fête, appelée *Abissa* - et qui n'est peut-être pas sans évoquer une sorte de carnaval au moment de la Toussaint<sup>94</sup> - le roi reçoit les doléances et les critiques de ses sujets : il doit les accueillir de bonne grâce, leur payant même à boire comme pour les encourager à tout dire. Et tout le monde règle ses comptes, il faut « vider son cœur » ; même s'il s'agit de fautes très graves, le fait de les avouer publiquement permet d'en être « lavé ». Mieux : c'est le roi lui-même qui emporte dans unealebasse toutes ces choses mauvaises pour les jeter au loin dans la mer... Et cela permet de recommencer alors à zéro l'année nouvelle. Cette figure du roi chargé des fautes de tous et qui, bien loin d'être mis à mort comme un vulgaire bouc émissaire, ressort au contraire triomphant du rituel, dans la liesse d'une communauté régénérée, purifiée, voilà qui m'apparaît comme une issue possible pour le jeune homme, conforme à sa culture : ce ne sont pas ses propres fautes dont il porte le poids, ce sont celles des miliciens qui le menaçaient ! Cela me semble conforme aussi à ce que je ressens dans le transfert quant à cet effet *cathartique* de la figure d'un enfant-soldat, à la manière du héros de la tragédie antique, c'est-à-dire à la fois « porteur de la faute et rédempteur », comme nous le disions plus haut. Je m'apprête donc à dire à Yédo qu'il porte la faute des autres à la manière du roi des Nzémas, du chef du clan ou du village, qui porte la «alebasse de la sorcière » pour la jeter à la mer. Il pourrait aller un jour à la Mer du Nord, pour y faire quelque chose de ce rituel, vider ainsi son cœur et se purifier...

---

<sup>89</sup> Selon l'expression de Jean Florence (1978) : rédempteur par l'effet évidemment *cathartique* qu'il produit sur le peuple, sur le public... Nous l'évoquions plus haut à propos de Mizila et sa mère, accusée publiquement de sorcellerie.

<sup>90</sup> Un peu comme la passion du héros de Tobie Nathan dans son roman « Les nuits de Patience » (2012), cette jeune fille africaine accusée de sorcellerie et dont le thérapeute, pourtant homosexuel, tombe éperdument amoureux au point de tout quitter pour la suivre au bout du monde...

<sup>91</sup> Ce n'est là rien d'autre que le contenu latent du cauchemar de l'enfant Freud « Mère Chérie et personnages à becs d'oiseaux », mais qui serait réalisé sans aucune négociation avec la censure.

<sup>92</sup> Et dans les rues d'Abobo, les filles allaient avec ceux qui avaient de l'argent, mais pas avec quelqu'un comme lui !

<sup>93</sup> Cf Denise Paulme, Un rituel de fin d'année chez les Nzema de Grand-Bassam, Cahiers d'Etudes Africaines, 1970 ; 10 (38) : 189-202.

<sup>94</sup> Y aurait-il eu quelques emprunts à la culture catholique portugaise du seizième siècle ?

### Le tribunal des ombres

Or, voici justement le rêve qu'il me raconte : au début, il est dans son lit, puis tout à coup une voix lui enjoint d'enlever sa couverture. Il se retrouve au milieu d'une assemblée de morts : ils sont tout ensanglantés, ce sont les gens qu'il a tués. La voix continue : « ôte tes vêtements » ! Yédo obéit, mais il ressent une terrible humiliation. « Voilà, c'est ton châtiment » poursuit la voix, « et ça ne fait que commencer » ! Le garçon essaye de se défendre devant cette macabre mise en scène : « je suis désolé », dit-il à ses victimes, « j'étais obligé de le faire, sinon ils m'auraient tué, puis ils vous auraient tués aussi » ! Pourquoi je n'ai pas pris la place d'une de ces victimes, se demande-t-il ? Mais d'un autre côté, il se dit que là au moins, c'est lui qui souffre, et tant que c'est lui qui souffre, ça va...

Quand il se rend chez le psychologue, près du Centre Fédasil, il « se fait pitié », comme s'il était en train de perdre la tête : devant la porte, il voit unealebasse remplie de sang et une voix, comme dans le rêve, lui dit de se la verser sur lui avant d'entrer. Il a très peur : ces voix vont le rendre fou ! Je lui demande ce que cela lui rappelle comme souvenir, cette scène où il doit se dénuder devant les autres. Qui a-t-il vu traité de la sorte ? Il me dit qu'au village, et d'ailleurs aussi à Abobo, ce sont les fous qui errent sans vêtements. Sa grand-mère en soignait souvent des gens comme ça. Et elle les attachait avec des fers aux chevilles : comme les miliciens les avaient attachés, les autres jeunes et lui, après les avoir capturés et emmenés dans la brousse. Il me montre ses cicatrices. « C'est comme on faisait aux esclaves, vous avez déjà vu un film sur les esclaves ? Je ne veux pas devenir comme ça, Madame » ! Ces fous errants l'effrayaient beaucoup, bien sûr, quand il était petit ; mais il devait quand même rester là et aider la vieille guérisseuse, n'ayant aucun autre endroit où aller, aucun endroit pour se mettre à l'abri. Alors il essayait de s'absorber le plus possible et de se concentrer sur ses gestes, toujours les mêmes : couper, râper, piler, préparer les remèdes.

Et lui, demandé-je, quand est-ce arrivé qu'il se fasse humilier comme cela publiquement ? « Attendez, je dois chercher, les souvenirs, ça ne vient pas comme ça »... Puis aussitôt : « Oui, un jour, pour une bête histoire de noix de coco » ! Des gamins plus âgés que lui étaient allés cueillir des noix de coco sur la parcelle du chef. J'apprends incidemment que le chef n'était autre que le frère de sa grand-mère, donc son grand-oncle maternel. Le chef s'était fâché et il avait battu les garçons. Yédo, qui devait avoir cinq ou six ans (il ne savait pas encore grimper lui-même en haut des cocotiers), assistait à la scène. Pensant qu'ils ne les avaient pas comptées, l'enfant avait cru pouvoir en subtiliser quelques unes sans que personne ne s'aperçoive de rien : son grand-oncle était trop occupé à corriger les garnements, il ne pouvait pas le voir. Seulement voilà : les gamins, eux, l'avaient vu pendant que le vieux les battait ! Quand ils ont dû rendre les noix de coco, il en manquait quatre, et ils ont dénoncé Yédo. « Je les avais cachées dans la chambre de ma grand-mère ; mais j'ai commis une erreur : je suis sorti de sa case en en mangeant un morceau, alors ils ont compris que c'était moi » ! En fait, la grand-mère avait essayé de protéger son petit-fils : ce n'était pas possible que ce soit lui, disait-elle - et elle était de bonne foi ! On lui a demandé

s'il n'y avait rien de caché dans sa case, elle a dit non ; alors on lui a fait boire l'eau, pour voir si elle disait la vérité, et il ne s'est rien passé... On a fait boire l'eau à l'enfant aussi : il était si petit, il ne savait même pas ce que cela signifiait<sup>95</sup> - et il a bu sans problème ! « C'est l'eau qui t'a sauvé », lui dis-je sans même réfléchir... Seulement les garçons du village ne voulaient pas en rester là et on a fini par fouiller la chambre jusqu'à ce qu'on retrouve les noix de coco volées. A ce moment les villageois se sont retournés contre la grand-mère de Yédo : ils l'ont insultée et battue devant tout le monde ! Lui aussi s'est fait battre et insulter, mais le plus terrible c'était d'avoir causé ce châtiment et cette humiliation à sa grand-mère alors qu'elle n'y était pour rien. « Tout ça pour quatre malheureuses noix de coco » ! s'exclame-t-il.

Commentant son rêve, le jeune homme disait : « Au moins, c'est moi qui souffre, tant que c'est moi qui souffre, ça va ». Je lui fais remarquer que le rêve « répare » en quelque sorte cette histoire de l'enfance qui l'avait profondément marqué. Je lui dis aussi qu'à mon avis sa grand-mère en avait vu d'autres et que cette scène avait sans doute été surtout terrible pour lui parce qu'il y avait assisté avec des yeux d'enfant. De la même manière, ce qu'il dit pour se disculper au tribunal de ses victimes, ce sont les mots de sa grand-mère, quand elle s'excusait de ne plus pouvoir le protéger : « ils m'auraient tué, et ensuite ils t'auraient tué aussi » ! Il peut se mettre à sa place, comme on peut se mettre à la sienne...

« Une chose qui m'a beaucoup traumatisé aussi, c'est quand je suis arrivé en Belgique. J'étais tout seul sur le bateau, il n'y avait pas d'autres clandestins ; quand on est arrivés à Anvers, directement des policiers m'ont passé les menottes et ils m'ont emmené devant tout le monde qui me regardait ! Puis on m'a enfermé pendant plusieurs jours dans une cour à ciel ouvert » - évidemment, il ne savait pas ce qu'on allait lui faire, et il devait redouter le pire ! Puis on est venu le chercher pour lui faire passer des radiographies et déterminer son « âge osseux »<sup>96</sup>. La première avocate qui s'est occupée de sa demande d'asile à l'époque lui a bien expliqué qu'en réalité il aurait eu le droit de déclarer immédiatement, même avant de descendre du bateau, qu'il demandait l'asile ; et on ne l'aurait pas traité de la sorte. Mais bien sûr, il ne le savait pas ! On aurait dû le lui dire quand on est venu le chercher, avant de lui passer les menottes, mais on ne l'a pas fait<sup>97</sup>... En tout cas, s'il voulait porter plainte un

<sup>95</sup> C'est-à-dire une sorte de jugement de Dieu par l'entremise de l'eau : celui qui dit la vérité, ça passe, mais celui qui ment, l'eau reste calée dans sa gorge.

<sup>96</sup> C'est un moyen utilisé pour contester l'âge déclaré par les jeunes candidats réfugiés - il s'agit bien sûr de ne pas leur accorder (indûment) le statut (privilegié) de Mineur Etranger Non Accompagné. L'évaluation de l'âge par radiographie du poignet est en réalité *pseudo-scientifique*, mais cela donne aux autorités compétentes une certaine apparence de... respectabilité. Les critiques principales sont que l'échelle utilisée ne tient pas compte de la race du demandeur d'asile, ni de son état de nutrition, et de toute façon la marge d'erreur serait d'au moins deux ans à deux ans et demi ! Cf. La Plate-forme Mineurs en Exil, « La détermination de l'âge des Mineurs Etrangers non Accompagnés (MENA) : Techniques, critiques et enjeux » (2012).

<sup>97</sup> Ceux qui soignent régulièrement des candidats réfugiés les savent bien : en plus des traumatismes subis là-bas, au pays d'origine, il y a les traumatismes infligés ici par les instances d'« accueil »... Le psychiatre et psychanalyste Christian Lachal, à Clermont-Ferrand, n'hésite pas à parler de « psychiatrie expérimentale » à cet égard : puisque la société crée elle-même les conditions d'apparition des pathologies qu'elle prétend ensuite soigner (Cf Le Minotaure, éditorial du numéro de la revue L'autre intitulé « Accueil, asile, soin » : 2009 ; 10 (2) : 132-136).

jour, ou même seulement témoigner (par exemple à la ligue des droits de l'homme) - pour restaurer quelque chose de sa dignité - eh bien ! Il y a une preuve : lui qui ne sait quasi ni lire ni écrire, il a quand même appris à écrire son nom, et il l'a gravé sur le mur de cette cellule ! Ce n'est pas à cela qu'il pensait à l'époque, bien sûr ; simplement, comme il croyait qu'il allait mourir là, il voulait au moins laisser une trace de son existence...

#### En attendant la sentence du CGRA... une perfusion constante d'adrénaline !

Comme nous le voyons, ce rêve évoque à la fois une scène de traumatisme infantile (l'histoire du vol des noix de coco) et une scène de traumatisme récent (l'arrivée en Belgique) ; cette mise en perspective d'une scène à l'autre permet d'élaborer quelque chose du traumatisme des événements d'Abidjan (notamment le mélange de honte et de culpabilité qui en découle) et de sa relation si particulière à sa grand-mère. Comme prévu, je lui parle de la cérémonie d'Abissa et de tout ce que j'ai pensé à ce sujet : il trouve cela incroyable, « dans un sens positif », dit-il, que ces choses de son passé lui reviennent ici ! Il y allait avec sa grand-mère, qui participait activement à la cérémonie<sup>98</sup> ! Je lui dis qu'il porte des fautes qui ne sont pas les siennes - il devrait aller les jeter au loin dans la mer. C'est aussi ce qu'il essaye de se dire (que ce n'est pas sa faute), mais ce n'est pas facile...

Par ailleurs, comme circonstance à l'origine du rêve, il y a aussi la comparution prochaine devant le Conseil du Contentieux des Etrangers et toute l'appréhension du jeune homme à cet égard. En audience publique - l'avocat n'ayant pas eu la présence d'esprit de demander le huis clos - devant une trentaine de personnes dont beaucoup de femmes accompagnées d'enfants en bas âges, il va devoir raconter son histoire et répondre aux questions du juge ; couvert de honte et de culpabilité, il va devoir implorer en quelque sorte sa « grâce » à travers le statut de réfugié ! Il sait qu'avec l'émotion il va bafouiller, bégayer, ne plus trouver ses mots en français.

C'est pourquoi je l'accompagne (mais je ne suis pas autorisée à prendre la parole) après avoir remis un certificat médical très circonstancié à l'avocat (qui devait le transmettre avec ses commentaires aux membres du Conseil). L'audience est fort éprouvante mais tout porte à croire que l'asile sera accordé à Yédo. Il faudra cependant attendre encore de bien longues semaines avant d'en avoir la confirmation officielle. Torture morale pour le jeune homme, émaillée de toutes sortes de péripéties inutilement cruelles ; succession ininterrompue de démarches en tous genres pour moi, avec toujours un sentiment d'urgence et de danger imminent. Cela ressemblerait-il à ce qu'on vit dans la rue ?

#### La crainte du jugement de Dieu

Alors, en proie à ce contre-transfert tellement envahissant comme je le disais plus haut (je pense à lui du matin au soir), je réfléchis beaucoup à son rêve. En particulier cette question

---

<sup>98</sup> Peut-être est-ce à ce moment-là ? Il me dit qu'il voudrait lui offrir un beau pagne blanc de fête en popeline blanche.

me travaille : je lui avais dit qu'il rêverait bientôt de son grand-père (ou de son grand-oncle). Evidemment, la mise en scène du rêve - qui évoque un rituel de pénitence traditionnel chez les Nzémas<sup>99</sup> - actualise quelque chose d'une instance de jugement moral telle qu'elle pouvait être incarnée au village par la figure du chef, à savoir son grand-oncle. Et donc, d'une certaine manière, l'ancêtre à bel et bien répondu à notre « convocation<sup>100</sup> » dans le transfert. Mais je m'attendais à autre chose : qu'il soit présent comme un personnage du rêve. Je me demande si par hasard le grand-père ou le grand-oncle du jeune homme n'aurait pas été l'un de ces fous errants que soignait sa grand-mère et à qui il ne voudrait surtout pas ressembler ?

De son côté, Yédo fait téléphoner en urgence l'assistante sociale du centre Fédasil : il n'a pas dormi de la nuit, il a pensé à ma proposition d'aller se laver dans la mer comme dans le rituel d'Abissa ; il se dit que ce serait une bonne idée, il veut le faire, mais en même temps il a très peur. Peur d'une sorte de jugement de Dieu ? Nous verrons bientôt que ce serait encore trop simple. Il demande que quelqu'un l'accompagne : moi, peut-être ? A priori, je préférerais que ce soit quelqu'un d'autre... Mais je pourrais au moins lui donner quelque chose de moi pour l'accompagner symboliquement. Il m'a déjà demandé à plusieurs reprises de lui donner un objet ; et au centre Fédasil, une Africaine lui a fait cadeau d'une chaîne avec une médaille représentant un coq. Je pense aux parures en or du roi des Nzémas ; chez nous on donne des croix ou des médailles pour protéger les enfants lors des rituels de passage chrétiens (baptême, communion)... Je lui donnerai une chaîne avec une petite croix en or que j'ai reçue dans mon enfance avant qu'il se rende à la mer pour s'y laver.

#### Choisir entre l'errance ou l'affiliation au monde des génies...

Au moment donc où j'allais lui demander si son grand-père ou son grand-oncle n'était pas devenu fou, voilà ce qu'il me dit spontanément la fois suivante (il réfléchit beaucoup entre nos entretiens) : bien longtemps avant sa naissance à lui, c'est sa grand-mère maternelle elle-même qui a perdu la tête et qui a erré ainsi, des années durant, nue et seule dans la brousse et les endroits déserts ! C'est à la mort de sa propre mère que cela lui avait pris. Elle était sa plus jeune fille et elle était restée la dernière auprès d'elle ; elles étaient toutes les deux très proches. Peut-être avait-elle été fort triste de perdre sa mère ? « Non », me rétorque-t-il, « bien sûr, on y avait pensé et on le lui avait demandé, mais ce n'était pas cela. C'étaient les génies de la rivière (*bozon adouba*) : ma grand-mère est possédée par le génie, parfois elle entre en transe et c'est le génie qui parle à travers elle. C'est pour cela qu'il la rendait folle, pour qu'elle soit obligée de le servir. Et c'est comme cela qu'elle est devenue guérisseuse ». Peut-être est-ce son premier mari (qui était guérisseur et avec qui elle n'a pas eu d'enfant) qui l'avait initiée à l'époque ? Yédo ne connaît pas toute l'histoire... D'ailleurs, il lui en coûte de me livrer ainsi les secrets de sa grand-mère - est-ce une preuve de confiance

<sup>99</sup> Cf Tobie Nathan, sur le site du centre Georges Devereux : [ethnopsychiatrie.net](http://ethnopsychiatrie.net) (« Figures culturelles de la guerre des sexes », 1993).

<sup>100</sup> De la même façon, Georges Devereux (1951) avait véritablement *convoqué* l'esprit gardien dans les rêves de Jimmy Picard dans sa *Psychothérapie d'un Indien des Plaines* (Cf Pierre 2012)...

qu'il me fait ou bien est-il déterminé à en finir avec elle en l'offrant à ma destruction ? En regardant les objets africains de mon bureau, il me demande si je « pratique » avec tout ça. Je dis non, mais manifestement il en doute...

### Un transfert « gémellaire »

Le transfert, dit Freud (1916-1917), on ne peut pas y échapper mais on peut l'analyser d'autant mieux qu'on en occupe soi-même le centre (*Introduction à la psychanalyse*, pp. 421-422). Ainsi, à la séance précédente j'ai donné au jeune homme en guise de talisman cet objet de ma propre enfance - par lequel mes propres figures parentales, mes propres « ancêtres », m'avaient signifié mon affiliation au monde chrétien et la protection qui en découlait<sup>101</sup> ; un objet qui signifiait aussi la pureté du cœur de l'enfant, qu'il faudrait conserver toute la vie. Il s'était alors incliné devant moi avec une telle déférence, j'en étais un peu gênée. Mais aussitôt dans le couloir, il me taquinait : « Hé, Madame, quand vous n'avez pas de talons, on a la même taille, hein » ? Il ne supporte pas longtemps l'asymétrie du transfert, pensais-je. Ou plutôt devrais-je dire : *nous* ne supportons pas l'asymétrie, car c'est bien moi, tout compte fait, qui l'avais invité à *s'identifier comme un égal* à l'enfant que j'ai été en lui faisant cadeau de cet objet. Sa fierté me plaît, à vrai dire... Oserais-je l'avouer ? J'aime reconnaître en lui une part de moi... Et voilà ce qui prend corps et s'impose à moi, voilà la pensée qui jaillit tout à coup : nous sommes comme *deux jumeaux* ! Ce qui l'obsède et le torture, m'obsède et m'envahit à mon tour - et je ne connaîtrai pas de repos tant qu'il ne sera pas lui-même apaisé ! Je songe aussi à sa grand-mère, qui vivait tellement seule avec lui et qui l'aimait tellement - mais qui lui faisait tout faire, aussi, sans se rendre compte qu'il était trop petit, qu'il était effrayé... Elle l'avait sauvé de la mort, mais au fond, elle en avait fait son esclave, son double, son ... mais oui : son *jumeau* ! Et voilà la pensée qui poursuit ainsi son cours : le jeune homme *reproduit* avec moi *dans le transfert* la relation « gémellaire » qu'il entretenait avec sa grand-mère - à vrai dire la seule relation affective qu'il ait connue avant de quitter son village pour les rues d'Abidjan.

Mais tout à coup, comme *l'eau se fraye un chemin* dans la roche parce qu'il lui faut bien *s'écouler*, parce qu'il faut bien *trouver une issue*, voilà encore une pensée nouvelle qui se fait jour dans ce sillage : sa grand-mère elle-même *reproduisait* peut-être *déjà* avec l'enfant quelque chose d'une relation gémellaire qu'elle aurait elle-même connue auparavant ! Et si elle avait eu un jumeau dans le ventre de sa propre mère ? Ne fût-ce que dans les espoirs ou les craintes de la femme enceinte ? Ou dans les prédictions d'une voyante ? Peut-être même à l'insu de tous ? En tout cas voilà qui permettrait de tout expliquer : car la relation de la grand-mère à sa propre mère aurait été *marquée par l'absence* de ce frère jumeau ; elle aurait été frappée plus fortement qu'une autre du sceau de l'ambivalence foncière de toute relation affective. Mère et fille étroitement liées, serrées toutes les deux dans un deuil infini... La mort de sa mère l'aurait alors rendue folle à *cause* de cette ambivalence. Un

---

<sup>101</sup> Je ne voudrais surtout pas « l'enfermer » dans une affiliation chrétienne, mais c'est tout ce que j'ai trouvé comme objet pouvant remplir cette fonction - je n'en avais pas d'autre.

effondrement mélancolique, peut-être... Enfin et surtout, voilà qui *dénouerait cette double tragédie* : une vieille femme au village, seule et abandonnée de tous, déchirée d'avoir causé la perte de son petit-fils bien-aimé, et un adolescent maudit qui s'est fait rejeter de partout, qui est même devenu un tueur, et qui reste inconsolable d'avoir trahi sa grand-mère - la seule personne au monde qui lui avait donné son cœur ! Nous allons voir aussi qu'il s'agit d'une pensée assez *puissante* pour aller véritablement *rechercher* Yédo dans le monde des sorciers et le *ramener* enfin parmi les humains.

### Le sacrifice du cabri

Entre-temps, au Centre Fédasil, le jeune homme a toujours beaucoup de mal à coexister avec les autres résidents. A tout moment, il se montre menaçant à leur égard. Lui-même a l'impression que ce sont eux qui le provoquent. Sans doute est-il nécessaire de s'entourer de précautions, de dissuader les autres d'entrer en contact, quand on vit constamment dans l'adversité de la rue<sup>102</sup>. Cela protège un peu... Seulement, bien sûr, ce n'est pas facile à gérer dans le quotidien d'une communauté. Plusieurs fois déjà, dans d'autres centres, cela s'était soldé par une expulsion disciplinaire - menottes aux poings, c'est la règle - suite à tel ou tel accrochage. Soucieuse de lui éviter de revivre une fois encore cette humiliante expérience, le médecin du centre lui propose un séjour au Centre d'Accueil Rapproché pour Demandeurs d'Asile. Elle l'y accompagne en personne pour essayer de le mettre en confiance. Le CARDA se trouve à l'écart des agglomérations, dans la campagne ; à nos yeux d'Européens, c'est l'idéal pour apaiser les gens qui vont mal. Seulement, pour Yédo cela signifierait être relégué à l'écart du village, hors des frontières de l'humain : dans la brousse, en quelque sorte, dans la sauvagerie ! Alors, il se cabre encore davantage et refuse d'y rester.

Cela se passe au moment où je lui parlais de l'*Abissa* et de la Mer du Nord. Et c'est le jour-même où il revenait de cette expédition au CARDA, je lui faisais cadeau de ma chaîne en or avec ma croix de première communiant. Il en était tellement ému et heureux...

Quand il revient trois jours plus tard, il me dit qu'il a bien dormi. Il s'est réveillé tout à coup le matin comme sous l'effet d'une grande frayeur mais il n'avait pas souvenir d'avoir fait un cauchemar. Il porte un T-shirt bleu turquoise avec des dessins noirs... Magnifique ! Sauf qu'il ne fait plus « rempart », justement, comme celui des « Misfits Bands » ! Durant le trajet de retour en train, un jeune métisse lui adressera la parole... Et très vite, cela tournera mal, Yédo se sentant agressé, l'autre jeune homme aussi : ils en viendront aux mains. Comment

---

<sup>102</sup> Comme le dit admirablement In Koli Jean Bofane dans son roman *Congo Inc. Le testament de Bismarck* : « La journée, les shégués (= les jeunes) parcouraient le marché, seul ou en bandes. Ils étaient reconnaissables à leurs regards, du genre de ceux à qui on ne la fait pas. La fragilité ne pouvait se concevoir dans le contexte de la rue, si bien que les petits se forgeaient une arrogance à toute épreuve pour tenter d'ériger un rempart autour d'eux, ou bien ils avaient le regard d'une infinie tristesse parce qu'ils vivaient - comme disent les Kinois - « na kati ya système ya lifedo » (= « dans le système de l'enfer » : on brûle, mais on ne se consume pas, la souffrance est interminable). Leur physique était remarquable. La précarité avait asséché leurs muscles, les rendant aussi durs et noueux que la corde. Il n'y avait pas d'enfant replet parmi eux. Ils vivaient au jour le jour, s'accrochaient à la vie et au bitume avec les griffes, avec les dents » (2014 : p. 84).

ne pas en conclure qu'il vaut définitivement mieux se retrancher derrière quelque figure effrayante<sup>103</sup> pour éloigner les gens ?

Un jour, me dit-il lors de cette séance-là, sa grand-mère et son grand-oncle (qui était donc le chef), étaient allés consulter une sorte de « voyant-prophète » pour éloigner le malheur du village. Il leur avait dit de se procurer un cabri noir et de le sacrifier : il fallait faire le tour du village avec son sang. « Les cabris, on n'aime pas les élever près des habitations parce qu'ils sentent mauvais », m'explique-t-il. Et il l'avait pris pour lui : c'était lui ce petit animal noir et puant qu'on attachait à un pieu assez loin pour ne pas en être incommodé, lui le « bâtard », l'enfant maudit, le « brigand » qui répandait le malheur sur tout son village !

La fois suivante, c'est à nouveau une tête de mort qu'il porte sur son T-shirt : une composition assez troublante, sur fond rose, un crâne qui fume un gros cigare, avec quelque chose d'un sourire narquois, et puis un lapin comme celui d'*Alice aux pays des merveilles*. L'ensemble est moins effrayant que les « Misfits » ou « ACDC »... Un personnage retors, pervers, sans doute, genre « parrain de la Mafia », mais avec qui on pourra peut-être négocier...

Je suis impatiente de lui dire ce que je pense avoir compris : sa grand-mère avait un jumeau dans le ventre de sa mère, un jumeau qui n'a pas vécu ; toute sa vie, leur mère avait dû faire des offrandes, par exemple à une poupée ou une statuette à son effigie, mais quand elle est morte, sa fille - donc la grand-mère de Yédo - ne l'a plus fait ! Et je pense que c'est pour cela qu'elle est tombée malade : parce que les jumeaux à qui on ne rend pas les hommages qu'ils méritent deviennent des génies de l'eau - comme celui qui a commencé à poursuivre alors sa grand-mère. C'était le jumeau qui était fâché contre sa jumelle ! D'ailleurs, le cabri, dans la prescription du voyant, je pense que c'était ça aussi : le jumeau de sa grand-mère, encore attaché à la terre-mère par son licol comme un cordon ombilical<sup>104</sup> ! Il s'agissait seulement d'inverser les choses<sup>105</sup> pour que, de persécuteur, il devienne protecteur du village.

Etonnamment, le jeune homme accueille cette interprétation ou cette construction que je propose - qui est pourtant fort audacieuse - avec quelque chose comme un sentiment ... d'*évidence* ! A la fin de la séance, il se demandera seulement comment en parler à sa grand-mère, pour qu'elle fasse ce qu'il faut. Ou peut-être à son oncle Jean-Marc ? Justement, ils l'ont appelé au téléphone tous les deux, ces jours-ci...

### Le rêve des tigres et la grande lumière

Mais avant que nous parlions de tout cela, il était pressé lui aussi de me raconter son rêve. Il avait failli me téléphoner pour me le dire parce que c'était un rêve, un cauchemar très

<sup>103</sup> Celle de l'ancêtre, peut-être ? Je pense toujours au grand-père de Souleymane...

<sup>104</sup> Je dois à un collègue pédiatre congolais cette anecdote : enfant, on lui disait qu'il ne fallait jamais enjamber la corde retenant un animal à son pieu, car cela aurait pu provoquer une fausse couche chez une femme enceinte ou tuer le veau dans le ventre de la vache.

<sup>105</sup> En vidant l'animal de son sang et de ses tripes, en les répandant tout autour du village

impressionnant : quelqu'un vient le battre, mais il ne le voit pas. Il lui dit « viens ! » en lui prenant fermement les deux poignets, comme avec des menottes. Tout à coup, ils sont à plusieurs qui forment un cercle autour de Yédo ; ce sont des tigres qui parlent (= des sorciers). Le jeune homme voudrait se dégager, mais il est comme privé de force, lourd, sa peau lui fait mal sur tout le corps. Quand même, il résiste, il dit « non » ! Une deuxième fois, ce personnage invisible le prend par les poignets et lui ordonne de venir. Yédo se sent toujours lourd mais il dit non. Puis une troisième fois : même chose. Puis une quatrième fois, et là soudain, le jeune homme se lève en criant : « Non, je ne viendrai pas avec toi ! Je ne viendrai pas avec vous ! Vous croyez que cela me fait plaisir d'aller chez la dame à Bruxelles (= de venir à mes consultations)<sup>106</sup> »? Alors une forte lumière se fait jour et tous ces tigres-sorciers disparaissent.

Je lui dis que ce rêve confirme et complète ce que nous disions du jumeau : c'est lui l'être invisible qui vient le persécuter, parce qu'il est jaloux de l'amour que lui porte sa jumelle, c'est-à-dire la grand-mère de Yédo ! C'est donc bien elle, la grand-mère, qui doit faire quelque chose de son côté pour qu'il en soit libéré. J'insiste sur le fait qu'il n'y a là rien qui soit dirigé « contre » sa grand-mère ; au contraire, ce serait faire quelque chose aussi « pour » elle, et même pour tout le village. J'ajoute encore qu'il a bien fait de partir à l'époque, car sinon le jumeau de sa grand-mère aurait fini par le tuer ! Certainement, celle-ci serait trop heureuse de pouvoir faire ce qu'il faut comme sacrifice. Quant à lui, il devrait aller se purifier à la mer de ces fautes qu'il *porte* (comme le roi nzéma lors de la fête) mais qui *ne sont pas* les siennes.

Revenons à présent au rêve des tigres. Bien sûr, le scénario de ce cauchemar évoque celui des expulsions disciplinaires de Fédasil, menottes aux poings... Et l'angoisse de perdre la tête, de devenir fou, comme sa grand-mère à une certaine époque, et d'être emmené un jour de force dans un endroit désert ou « sauvage » comme la brousse.

Mais surtout, il y a cette scène terrible qu'il m'avait racontée : quand on voulait l'obliger à violer cette femme qui aurait pu être sa mère. Yédo avait refusé d'obtempérer, il avait eu le courage de s'opposer aux ordres du chef, au risque de se faire tuer. Or il s'est seulement fait assommer par un milicien, avec la crosse de sa Kalachnikov. On peut donc se demander au fond *pourquoi* on l'avait épargné, pourquoi n'était-il pas mort<sup>107</sup> tout simplement à ce moment-là ? Ne serait-ce pas l'influence pernicieuse du jumeau dont nous parlions, qui l'aurait laissé en vie *pour lui faire faire n'importe quoi et le tenir à sa merci* ? Dans le rêve, la grande lumière qui apparaît à la fin pourrait signifier la mort du jeune homme, selon la

---

<sup>106</sup> Pour Yédo, consulter un psychiatre, c'est être fou - comme sa grand-mère qui avait erré pendant des années... Mais il y a sans doute quelque chose de plus complexe dans la relation transférentielle : la tentation de s'en remettre à moi - une « mère » aussi puissante que compatissante, exerçant en cela un attrait séducteur irrésistible - mais en même temps la peur d'être enchaîné à une femme qu'il imagine toute-puissante et dont il ne connaît pas les intentions. Souvent il m'a demandé : « pourquoi vous faites tout ça pour moi, Madame » ?

<sup>107</sup> Yédo exprime souvent le regret de ne pas avoir osé s'opposer ou s'enfuir : on l'aurait descendu d'une balle dans le dos et tout cela se serait terminé ! Tandis que maintenant, c'est lui qui souffre atrocement de ses remords !

représentation qu'on en a actuellement dans le monde chrétien. Mais je lui dis plutôt que pour moi, cette lumière, c'est la *clairvoyance* qu'il a désormais acquise : il *voit* à présent les choses invisibles et les sorciers qui l'attaquent<sup>108</sup>.

Notons que toutes ces élaborations extrêmement denses (l'histoire du cabri, ma construction concernant le jumeau de sa grand-mère, le rêve des tigres) sont évoquées au cours d'une seule et même séance... Il est même difficile d'en rendre compte en suivant mon fil conducteur habituel, tant le contenu de l'entretien est riche et touffu. En plus, de l'autre côté, au village, l'oncle et la grand-mère semblent s'être mis au travail, eux aussi. *Puissance* de la pensée, *triomphe* du narcissisme aussi, dans cette lumière qui tout à coup vient anéantir le pouvoir des sorciers : triomphe de la culture qui parvient véritablement à *faire de la vie avec de la mort* !

#### Les deux ancêtres face à face et le plongeon dans la mer

Quelques jours plus tard, j'apprends que Yédo a raconté tout cela à la vieille femme, qui s'est engagée à faire une offrande. Apparemment, elle a accueilli mon interprétation positivement ; elle confirme aussi qu'il avait eu raison de partir. Elle dit juste qu'elle voudrait le revoir avant de mourir (ce qui équivaut, me semble-t-il, à une bénédiction). Elle me salue, et demande que je prenne bien soin de son petit-fils.

« Tiens », lui dis-je, « il y a deux squelettes qui se font face sur ton T-shirt, aujourd'hui ! Sans doute deux jumeaux qui se regardent » ! Il sourit en haussant les épaules.

Le surlendemain, il me téléphone : son ami camerounais, qu'il a connu au centre Fédasil, lui a fait la surprise de l'emmener à la mer. Mais Yédo n'ose pas aller se baigner. Peur du jugement de Dieu ? Peut-être, mais aussi des sorciers, des génies qui le persécutent depuis toujours... En fait, lors des cérémonies comme l'*Abissa*, ils sont supposés s'arrêter ; mais en réalité, ils en profitent pour faire une démonstration de leurs pouvoirs, ils rivalisent devant le roi et les chefs de clans<sup>109</sup> ! Donc, en allant se purifier dans l'eau, le jeune homme craint qu'ils ne redoublent de colère contre lui. Il n'ose pas y aller. Il s'est pourtant juré de le faire...

Alors, la nuit, il rêve :

Il se voit d'abord dans son lit, et tout d'un coup, c'est comme s'il quittait son corps, il se lève, sort de l'appartement et se dirige tout droit vers la plage. Il s'avance, il s'avance, la mer est très loin. Sans doute la marée basse. Il arrive enfin dans l'eau. Il se jette à la mer comme quand il allait pêcher dans la lagune. Il se relève et se jette dans les vagues une deuxième fois. Puis une troisième. Là, il pourrait se noyer... C'est alors qu'un personnage surgit, tout de

<sup>108</sup> Cf Evans-Pritchard (1937) : le cauchemar est « l'ombre portée » de l'acte sorcier au moment-même où il est perpétré... Mais pour qu'il y ait une ombre, il faut bien qu'il y ait une lumière qui surplombe la scène ! Cf. communication personnelle de Charles Di lors de sa conférence à Chapelle-aux-champs (2013) « La nuit en anthropologie et en clinique » (disponible sur anthropoweb.com).

<sup>109</sup> Cf le combat sur Youtube entre Mamy Wata et le Pasteur qui tente (vainement) d'exorciser une fidèle. Est-ce vraiment un combat ou une mise en tension des forces en présence ?

blanc vêtu, qui lui dit « attention, tu vas te noyer ! » et qui le prend dans ses bras pour le ramener sur la terre ferme. Il ne voit pas son visage. Il entend sa voix, mais il ne peut même pas dire si c'est un homme ou une femme. Ce personnage l'assied sur un rocher et s'assied à côté de lui. Yédo n'a pas besoin de parler, l'autre le comprend et lui dit « je vois que tu es triste et que tu pleures à l'intérieur ». D'abord il a très peur. Je pense qu'il croit mourir. Ou pire encore, il éprouve son enfermement dans sa destinée : même en allant se noyer, il ne peut pas quitter cette vie, c'est un enfer qui n'en finit pas ! Il me demande à moi si c'était moi dans son rêve. Non, lui dis-je au téléphone, je suis bien du côté de cette force qui te ramène à la vie, mais je n'ai pas le pouvoir d'aller dans les rêves ! Je lui dis que c'est un bon rêve : le personnage en blanc, dont il ne voit pas le visage, ce pourrait être le jumeau de sa grand-mère<sup>110</sup>, revenu à de meilleures intentions à son égard, sans doute après que la grand-mère ait fait une offrande. Ou alors ce serait le Christ, dont Yédo se réclame souvent. « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu » ! dit le « sermon sur la montagne ». Jésus a été purifié par *trois* jours passés dans la mort, et dans le baptême chrétien, l'immersion dans l'eau symbolise cette purification par la mort.

Plus tard, en consultation, je pense à sa mère - il pleure doucement en évoquant son souvenir. Avec une infinie tristesse : « Je ne veux plus de cette vie, je veux voir ma mère » ! me dit-il. C'était peut-être elle, tout compte fait, dans le rêve ? Elle ne lui montrait pas son visage, elle ne le regardait pas dans les yeux, c'était peut-être pour ne pas l'attirer dans la mort<sup>111</sup> ! Elle le protège et veille sur lui, sans doute, de là où elle est... mais elle ne veut pas qu'il vienne la rejoindre.

Evidemment, ce rêve reprend aussi le scénario du précédent avec ces *trois fois* où il est serré aux poignets, « ligoté » ou possédé par les tigres-sorciers. Lorsqu'enfin il a la force de s'en libérer tout à coup, courageusement, il affronte la mort, il lui fait face !

Par ailleurs, je n'en ai pas encore fait mention, mais Yédo se méfie de moi aussi, et il l'exprime à certains moments. Peut-être que je fais partie des sorciers ou des génies qui le persécutent depuis toujours. Alors, dans le rêve, il se peut que je l'aie sauvé, mais c'est peut-être pour l'enchaîner à moi, pour l'utiliser, à la manière des sorciers. Il me dit aussi que parfois ce que je dis lui fait mal mais qu'avec moi il ne peut pas se fâcher ; alors, après la consultation, par exemple dans le train, en retournant, ou au Centre Fédasil, il se fâche avec les autres. Bien sûr je lui dis qu'il peut m'en parler à moi quand je dis quelque chose qui le blesse. C'est quand il m'a fait savoir que sa grand-mère me demandait de bien m'occuper de lui et de lui trouver un toit. J'avais répondu - avec un peu d'agacement<sup>112</sup>, sans doute, que moi j'étais psychiatre et que ce n'était pas à moi de lui trouver un logement, mais bien au service social. Il s'était senti mal parce que je le rabaissais tout d'un coup au rang de

---

<sup>110</sup> On pense au génie de l'eau qui l'avait sauvé quand il était petit et qu'il était parti tout seul vers la rivière !

<sup>111</sup> Comme dans l'histoire de Béatrice et sa mère au marché, avec son beau pagne aux oiseaux.

<sup>112</sup> Ce qu'il a capté bien sûr immédiatement : comme si je craignais d'être « envahie » par cette demande, au lieu de me montrer honorée que la grand-mère me confie ainsi son petit-fils.

« patient » : en plus, pour lui, aller chez un psychiatre, cela signifie être fou... J'explique que « psychiatre », cela veut dire médecin de l'âme, et que cela demande beaucoup d'amour. Freud lui-même - je lui montre son portrait, que j'ai sur mon bureau, je dis c'est un peu comme mon ancêtre, l'inventeur de la psychanalyse - Freud n'a jamais considéré l'amour de transfert comme moins « vrai » qu'un autre ! Au contraire, il dit que c'est le plus beau, le plus pur de l'amour, parce qu'il est désintéressé<sup>113</sup>. L'amour que je porte à Yédo, comme celui qu'il me porte, est bien « vrai ». Il est même très fort, mais je ne peux ni ne dois le garder pour moi, je dois le mettre à son service, pour l'aider à trouver *son* chemin à *lui*. J'ajoute encore qu'il peut me dire ce qu'il ressent par rapport à moi. Par exemple, il pourrait ressentir de l'envie, de la jalousie, parce que moi, peut-être j'ai une bonne vie, alors que lui a beaucoup de problèmes. C'est vrai que c'est injuste ! C'est normal d'être jaloux, d'être fâché par l'injustice. C'est même une des choses qui nous définit comme *humains* ! Ces paroles le soulagent : « Vous me comprenez avant que je me comprenne moi-même » ! dit-il. Puis à la fin de l'entretien : « On n'a pas la même peau mais je vous fais confiance, du fond de mon cœur... Mais c'est *moi* qui fais mon chemin » !

### Retour au sein maternel

Entre-temps je continue à réfléchir... Je parle de lui en supervision. Il apparaît qu'il a toujours été « à nu », à découvert, sans protection. Exposé à un environnement effrayant depuis l'enfance, essayant de se concentrer sur sa tâche pour se « bricoler » une sorte de pare-excitation ; exposé à la peur, à la faim, au mépris dans les rues d'Abobo. Privé de la tendresse d'une mère depuis l'enfance ; privé et frustré de toute possibilité de relation affective et sexuelle pendant toutes ces années, au plus fort de la poussée pubertaire et de toutes ces pulsions qui explosent à l'adolescence... Je me dis que s'il se sent encore coupable de ce que les miliciens l'ont forcé à faire, c'est peut-être aussi parce que malgré tout une part de sa propre rage - légitime, évidemment ! - trouvait à s'y exprimer ; ou encore parce que ses désirs sexuels et même affectifs pouvaient pour un moment trouver à s'y satisfaire... Bien sûr, il ne voulait pas ! Bien sûr, il a failli se faire tuer parce qu'il refusait ! « Ce pourrait être ma mère », se disait-il (façon de parler, bien sûr, sa mère étant morte depuis une dizaine d'années) - repoussant ainsi l'idée d'obéir aux soldats. Mais un *fantasme* de retrouvailles incestueuses n'était pas loin. Et là où il s'efforçait de résister, on l'obligeait justement à y aller ! Ultime cruauté de la guerre : contraindre à franchir les frontières de son humanité ! On pourrait penser à Hamlet (selon la lecture de Freud (1900) et d'autres analystes après lui, en particulier Lacan<sup>114</sup>) : ce héros tragique obligé de faire ce contre quoi, justement, il lutte si fort *intérieurement*...

Peut-être donc, à travers ces étreintes brutales, le garçon retrouvait-il quelque chose du corps de sa mère. Peut-être même la jouissance sexuelle pouvait-elle, l'espace d'un instant,

<sup>113</sup> Freud (1915), Observations sur l'amour de transfert. *La technique psychanalytique*. Paris : P.U.F. ; 1967 : 116-130.

<sup>114</sup> Lacan J. (1958-1959) *Le désir et son interprétation*. Editions de la Martinière ; 2013.

jouer un rôle de pare-excitation dans l'horreur de la guerre... Je pense notamment à son deuxième rêve : « Vous croyez que ça me fait plaisir d'aller chez la dame » ? Et une grande lumière se fait jour, qui fait disparaître aussitôt les sorciers ! En somme, Yédo aurait été contraint d'agir alors ce qui prend forme à nos yeux aujourd'hui (c'est-à-dire après-coup) comme un *fantasme de retour au sein maternel*. Au sens plein du terme : c'est-à-dire un scénario qui donne *forme* au désir, qui relie ses différentes composantes, et qui *intègre* une dimension d'*interdit*, de *renoncement*. Il faut trouver des mots qui conviennent pour continuer ici le travail de l'interprétation et délivrer le jeune homme de ses démons.

Voici ce que je lui propose : « le jumeau de ta grand-mère était jaloux. Jaloux de toi, Yédo, parce que ta grand-mère t'aimait trop. Jaloux de sa sœur jumelle parce qu'elle était restée seule avec leur mère. Alors il voulait retourner tout seul dans le ventre des femmes, et ensuite les tuer pour les garder pour lui. Toi, tu aurais peut-être bien voulu te réfugier simplement dans les bras d'une mère au milieu de toutes ces horreurs : ta mère à toi t'avait tellement manqué ! Mais lui, le jumeau, il te possédait, il te faisait faire ce qu'il voulait »... « J'étais perdu, je ne savais plus où j'étais, je ne voulais pas » ! s'exclame-t-il. Je continue, en pesant bien mes mots : « Il t'utilisait pour retourner dans le ventre de sa mère » ! D'abord incrédule, il me dit : « mais comment voulez-vous ? Ces femmes allaient mourir »... Pour le jeune homme - comme pour moi qui découvre à peine le monde culturel africain - il est évident que les ancêtres « retournent » dans le ventre des femmes, puisque ce sont eux qui reviennent à travers les bébés ! « Retourner » dans le ventre d'une femme qui va mourir, cela n'a donc aucun sens ! Mais aussitôt, comme à son habitude, il capte immédiatement ce dont il s'agit : « vous voulez dire retourner *comme un homme* » ? « Oui, mon garçon, c'est bien ce que je veux dire ». Il se tait. Je crois que cette interprétation l'apaise. Mais en même temps, reparler, cela fait revenir les souvenirs... Il laisse couler ses larmes. Puis il se ressaisit : « parlons d'autre chose, maintenant ».

Malheureusement, et comme souvent au cours de cette thérapie si dense en élaborations, les éléments de réalité extérieure se déchaînent, m'obligeant à utiliser tout mon temps et toute mon énergie à intervenir dans le concret pour essayer d'en amortir les chocs. Un rôle de pare-excitation, en somme !

Un lundi matin, au beau milieu de mon programme de consultations, Yédo me téléphone affolé pour me dire que le directeur du Centre Fédasil vient de lui annoncer qu'il devait quitter les lieux le jour-même. La décision avait été prise quelques jours auparavant mais Yédo était tel jour (le mercredi) à Bruxelles pour son rendez-vous à Chapelle-aux-Champs (l'aller-retour en transports en commun prend toute la journée), tel autre (le vendredi) il était parti à l'hôpital pour y réaliser une scintigraphie osseuse<sup>115</sup>, et donc le directeur n'avait

---

<sup>115</sup> L'examen avait été demandé pour mise au point de douleurs diffuses, peut-être consécutives aux mauvais traitements subis à l'époque en Afrique. Il m'avait appelé ce jour-là déjà en urgence parce que l'attente lui était insupportable entre les quatre murs blancs de la salle d'examen : il y voyait projetés comme sur un écran ses souvenirs traumatiques les plus sanglants. Il s'était un peu énervé avant de s'enfuir dans la campagne, dans un état plus ou moins confusionnel. Voyant qu'il n'était pas dans un état normal, quelqu'un l'avait pris en stop

pas encore eu l'occasion de le rencontrer pour l'en informer. La raison (supposée impérieuse) de ce transfert disciplinaire (le sixième pour Yédo !), que l'équipe voulait jusque là lui éviter à tout prix, ne m'a pas été communiquée. Le jeune homme doit donc quitter le jour-même cet endroit où on l'avait si bien accueilli quelques mois plus tôt, et où il avait pu tisser avec l'équipe, et le médecin en particulier, une relation de confiance comme il n'en avait pas connu depuis... qu'il avait été chassé de son village à l'âge de treize ans<sup>116</sup> ! Partageant la colère et l'incompréhension de Yédo, je téléphone aux uns et aux autres (médecin, directeur, assistante sociale du Centre, dispatching de Fédasil), essayant d'obtenir un transfert pour raisons médicales dans un Centre de Bruxelles<sup>117</sup> (afin qu'il puisse venir plus souvent à ma consultation) ; entre-temps, je retéléphone au jeune homme pour tenter de l'apaiser un peu : au moins, il pourra aller dormir, ce jour là, chez son ami camerounais. Tout cela, bien sûr, alors que mes autres patients de la matinée sont déjà dans la salle d'attente...

Ce jour-là, et les trois suivants, je passe des heures au téléphone avec Yédo. Il exprime sa colère, sa tristesse d'être à nouveau rejeté alors qu'il s'était vraiment attaché à ce lieu de vie et surtout à certains membres de l'équipe, en particulier le médecin. J'essaye d'éponger cette tristesse et cette colère afin qu'il ne la reporte pas sur le nouveau Centre Fédasil, qui lui a été désigné, en Flandres, cette fois. Là aussi, je téléphone, j'envoie un mail, j'écris une longue lettre au médecin pour que Yédo ne soit pas trop mal reçu. Il n'a pas vraiment envie d'y aller mais je l'encourage quand même à le faire (après trois nuits passées chez son ami) de peur qu'il ne perde ses droits vis-à-vis de Fédasil. Le surlendemain, il se sent vraiment très mal là-bas - le Centre est situé dans un bois et lui, ça lui rappelle la brousse où il a vécu toutes les horreurs que l'on sait. Les souvenirs traumatiques l'envahissent complètement, sous forme d'hallucinations diurnes, malgré les cachets qu'il prend en grand nombre pour essayer de se calmer. Il veut venir me voir en urgence le samedi, à ma consultation privée. Comme il n'a pas mangé depuis la veille, je l'invite à partager notre repas familial. Mais après, je lui dis qu'il devrait quand même rentrer au Centre. Il préférerait rester dormir à la maison. J'ai beaucoup de mal à lui expliquer qu'il ne devrait pas trop s'attacher à moi : le travail que nous faisons ensemble exige beaucoup d'amour, certes, mais cet amour (que nous appelons « amour de transfert ») n'est pas destiné à rester entre nous et doit plutôt lui servir à trouver son propre chemin. En outre, je dois encore pouvoir le défendre en tant que médecin-psychiatre face aux instances officielles comme le CGRA ou Fédasil, et il ne faudrait pas que mon attitude soit jugée non-professionnelle et que cela se retourne, en définitive, contre lui ! Il comprend bien mais il m'en veut quand-même. Il se sent à nouveau abandonné...

---

et ramené au Centre. J'avais essayé de joindre son médecin généraliste sans succès, j'ai dû me contenter de laisser un message sur sa boîte vocale.

<sup>116</sup> Ironie du sort : le CGRA allait lui accorder l'asile (sans même le réinterroger) à peine neuf jours plus tard !

<sup>117</sup> Evidemment, un jeune homme considéré comme un « (ex) enfant-soldat », et supposé violent puisqu'il a déjà subi six expulsions disciplinaires, personne n'en veut ! Il m'a été répondu qu'il n'était pas possible actuellement de l'y accueillir parce qu'ils avaient déjà en charge d'autres résidents « difficiles ».

### Le cimetière désert... et les ombres ensanglantées qui défilent

Cette nuit-là, ou peut-être la suivante, il rêve du cimetière de son village. Il était juste derrière la maison de sa grand-mère mais Yédo n'y allait pas souvent car cela lui faisait peur, étant enfant. Les tombes sont carrées, leurs parois sont en briques. Dans le rêve, le jeune homme est assis sur le bord de l'une d'elles. La tombe est vide mais c'est celle de sa mère. Il ne la voit pas mais c'est à elle qu'il s'adresse, dans une infinie tristesse : « Pourquoi tu m'as donné la vie ? Pourquoi toutes ces choses me sont elles arrivées ? » Les ombres de tous ceux qu'ils ont tués pendant la guerre, défilent devant lui, tout dégoulinants de sang, du sang frais qui n'en finit pas de couler.

Le lendemain, en consultation, Yédo me fait comprendre qu'il s'en veut de ne jamais avoir été sur la tombe de sa mère<sup>118</sup>. Il ne sait même pas où elle se trouve exactement. Je perçois bien qu'une part de son ressentiment s'adresse à moi : je n'étais pas là quand il aurait eu besoin de se réfugier auprès de moi, dans ma maison. Peut-être est-ce moi qui aurais dû mourir en lieu et place de sa mère : rien de ce qui lui est arrivé depuis toutes ces années ne se serait produit ! En plus, j'avais préparé du couscous de mouton, le soir où je l'ai invité à manger avec nous ; les assiettes ont circulé de mains en mains autour de la table, et on y a versé des louches et des louches de liquide rouge et fumant... Evidemment, je n'y avais pas pensé, mais rien que la couleur rouge, cela suffit déjà d'habitude à lui faire revenir ses souvenirs de la guerre. Je ne suis donc pas seulement absente, je suis aussi cruelle ! D'ailleurs, n'est-ce pas cruel de susciter un amour de transfert aussi ardent et de s'y dérober ensuite ? En même temps, ce rêve de désolation et de solitude, j'y vois aussi une représentation de ce qui m'apparaissait juste avant : la recherche éperdue d'un pare-excitation et un fantasme de retour au sein maternel<sup>119</sup>. Enfin, pour réparer le fait qu'il n'ait jamais été sur la tombe de sa mère, il nous faudra « bricoler » quelque chose d'un rituel de deuil, ici en Belgique. Je lui promets d'y réfléchir.

Voici ce qui me vient dans les jours qui suivent, et que je me propose de lui dire à la prochaine consultation : ma grand-mère à moi habitait aussi près du cimetière de son village. Elle avait perdu son fils aîné, mort accidentellement par noyade à l'âge de vingt ans. Eh ! bien, jamais elle n'a pu franchir le pas d'aller sur sa tombe ; elle ne s'est plus jamais rendue dans ce cimetière, c'était trop triste, trop déchirant pour elle. C'était peut-être un peu la même chose pour Yédo... Je lui dirai aussi que la solitude et la désolation dans ce rêve renvoient à l'idée qu'il n'y avait de toute façon plus d'avenir dans ce village. C'est pourquoi il fallait avoir le courage de partir ; l'héritier du chef (qui était donc le grand-oncle maternel du jeune homme, le frère de la grand-mère guérisseuse qui l'a élevé), quand le temps est venu, doit aller fonder ailleurs un nouveau village, une nouvelle lignée. C'est ce qu'il pourra faire ici

---

<sup>118</sup> Plus tard, il me dira qu'à la mort de sa mère, sa grand-mère était entrée en transe et elle avait dit que leur mère viendrait les chercher tous les deux, Yédo et sa petite sœur, pour les emmener avec elle dans la mort, parce que sinon ils allaient souffrir...

<sup>119</sup> A la consultation suivante, il évoquera spontanément le fait qu'un milicien lui avait ordonné d'emmener une femme dans une *petite pièce aux murs de briques*, de l'y déshabiller et de la violer.

en Belgique. Il ne restera plus qu'à fixer un lieu, pour signifier tout cela et en même temps rendre hommage à sa mère. Voilà donc ce que je m'appête à lui dire. Mais une fois encore (et ce ne sera pas la dernière !) les événements vont nous rattraper.

Le lendemain, alors que je participe au colloque annuel de la revue *L'autre*, qui a lieu à Lyon sur le thème de la mondialisation<sup>120</sup>, Yédo essaye vainement de me joindre quand mon portable est éteint. Je le rappelle en soirée : on ne l'a pas laissé rentrer dans le Centre Fédasil parce qu'il s'en était absenté quelques jours. Il avait dormi cinq nuits chez son ami camerounais, tellement cela lui faisait peur de retourner dans cet endroit - un gros Centre de quatre-cents résidents situé à l'écart de toute agglomération et au milieu des bois. On lui a jeté toutes ses affaires dehors, avec tout mélangé, linge propre et sale, et chaussures pardessus ! Une nouvelle fois, son ami l'accueille et le reconforte mais le lendemain il doit se rendre au « dispatching » de Fédasil pour être orienté vers un nouveau Centre... On peut bien imaginer, évidemment, un jeune black étiqueté « enfant-soldat » dans son dossier médical, et qui a déjà subi six ou sept « expulsions disciplinaires », on n'a peut-être pas tendance à l'accueillir à bras ouverts, et même on s'en débarrasse dès que l'occasion se présente !

Nous sommes le vendredi. Je lui téléphone plusieurs fois pour le soutenir. J'appelle mes collègues de l'hôpital pour leur passer le relais. Yédo porte sur lui la lettre que j'avais écrite pour le Centre dont il vient de se faire expulser, expliquant les raisons de son « agressivité » : d'une part, ayant vécu dans la rue à Abidjan, il a dû apprendre à tenir les autres à distance. D'autre part, dans le cadre de son PTSD, il est très irritable et réactif aux agacements continuels de la vie communautaire (bruits d'enfants, file d'attente à la cafétéria, provocations racistes). Pour apaiser le jeune homme, il faudrait donc : d'une part lui redonner petit à petit confiance dans les relations humaines, et d'autre part soigner son PTSD. Or malheureusement l'environnement boisé du Centre Fédasil réactive chez lui les souvenirs traumatiques de ce qu'il a vécu dans la brousse avec les miliciens ! J'insiste donc pour qu'une autre solution d'hébergement lui soit proposée, de préférence à Bruxelles, parce que le milieu urbain lui convient mieux et parce que le suivi psychothérapeutique devrait être intensif (plusieurs entretiens par semaine). Il est envoyé finalement dans un nouveau Centre (plus près de Bruxelles)... mais qui est aussi entouré d'arbres. Le lendemain samedi, à peine rentrée du colloque de Lyon, je vais lui rendre visite, pour l'aider à tenir le coup ce premier week-end, et à établir peut-être quelques contacts amicaux avec d'autres résidents comme avec les membres du personnel.

Le surlendemain, lundi, il essaye de m'appeler très tôt le matin : il a fait un terrible cauchemar. Il a vu son père (qu'il n'a jamais vu en réalité et qu'il ne connaît même pas) - il sait que c'est lui - qui se jette sur lui avec une machette et qui le découpe en deux de haut

---

<sup>120</sup> Organisé par Daniel Derivois et son équipe les seize et dix-sept octobre 2014 : toutes les interventions sont accessibles sur [anthropoweb.com](http://anthropoweb.com).

en bas<sup>121</sup>. Je lui dis immédiatement au téléphone que cela m'évoque le « Jugement de Salomon », dont nous avons parlé précédemment<sup>122</sup>. Et que nous en reparlerons en consultation cet après-midi même. Puis, alors que je suis en route vers Chapelle-aux-champs, il me rappelle pour me passer le médecin du Centre qui veut faire sa connaissance. Finalement, je commence déjà ma journée fort en retard... Je veux pourtant absolument téléphoner au CGRA pour savoir quelle décision a été prise à son sujet entre les différents intervenants qui devaient se rencontrer au début de la semaine précédente. On me passe d'abord la psychologue, puis le superviseur me rappelle : Yédo a obtenu l'asile ! Il ne devra même pas être réinterrogé par le CGRA. Je l'appelle immédiatement, il saute de joie, là dans le train qui l'amène déjà à Bruxelles. Ouf ! On l'a échappé belle<sup>123</sup> !

Début d'après-midi, à l'heure de son rendez-vous, il vient accompagné de son fidèle ami et d'une jeune fille qu'il a connue dans un autre Centre Fédasil. Nous fêtons l'événement au



champagne ! Cependant, je demande au jeune homme de revenir en fin de journée : nous avons quelque chose d'important à faire ensemble, lui et moi. Quand donc il revient sans ses amis, je l'emmène à l'église du Chant d'oiseau pour allumer un cierge pour sa mère, aux pieds de la vierge au sourire. Sur le chemin, je lui fais part de ce qui m'est venu à partir de son rêve où il se voit sur la tombe de sa mère. Devant la statue (« Soyez la Madone qu'on prie à genoux, Qui sourit et pardonne, Chez nous, chez nous »), il se recueille un instant... A-t-il encore cinquante cents sur lui pour payer le cierge ? Il fouille sa poche d'un air dubitatif. Oui, il lui reste tout juste quelques petites pièces qu'il bourre avec empressement dans le tronc : « Pour pas que quelqu'un puisse les reprendre » !

Statue en bois polychrome, copie de « Notre Dame aux chants d'oiseaux », Eglise Notre Dame des Grâces, Woluwé-Saint-Pierre, Bruxelles.

<sup>121</sup> Plus tard, il évoquera la manière dont les fous-errants, attachés par des fers aux chevilles, se font frapper par la foudre parfois. Sa grand-mère lui en parlait pour lui faire peur et l'empêcher d'aller jouer dans la pluie par temps d'orage. Il a aussi l'image en tête d'un homme qu'il aurait vu effectivement découpé en deux par la foudre, avec les deux moitiés du cerveau encore toutes frémissantes... « C'est aussi quelque chose qui vient avec la malédiction », me dit-il.

<sup>122</sup> A propos du fait que son père aurait peut-être voulu le prendre pour sa famille (peut-être à filiation patrilinéaire ?) plutôt que de le laisser à sa mère ; c'est peut-être pour cela qu'il voulait faire avorter celle-ci au lieu de lui laisser l'enfant...

<sup>123</sup> On m'avait dit au CGRA que les actes qu'il avait commis pouvaient constituer une *condition suspensive* du droit d'asile !

Quant au rêve de son père, je lui dis la fois suivante que lorsqu'il reviendra, il faudra lui demander ce qu'il *me* veut *à moi* à travers son fils ; ce qu'il veut de moi, ce qu'il *me* demande<sup>124</sup>.

**« Je serai toujours avec toi, je te protégerai toujours »**

Une semaine plus tard, un incident se produit au Centre Fédasil : affamé parce qu'il était resté sans manger depuis la veille, Yédo perd patience dans la file d'attente au réfectoire. Il se met à crier « j'ai faim » ! Très vite, pour qu'il s'apaise, une femme qui travaille là vient lui dire : « Calme-toi, je sais que tu es un bon garçon » ! Le jeune homme en est tout chaviré... Le lendemain en consultation, il me raconte le rêve qu'il a fait cette nuit-là : il est dans son lit et tout à coup il se redresse. Il y a une grande lumière au dessus de lui et une voix lui dit : « Je serai toujours là près de toi, je te protégerai toujours » ! Il me demande si c'est moi ou sa mère qui parle dans cette lumière. Je dis à nouveau que je ne suis pas capable d'entrer dans les rêves, mais que sans doute, sa mère, comme moi, et comme la dame qui a pris sa défense au Centre Fédasil, nous sommes ensemble pour veiller sur lui. Depuis le début de la thérapie, j'ai eu le souci de ne pas me mettre en opposition ni avec sa mère, ni avec sa grand-mère. C'est le contraire de ce qui se passe dans le jugement de Salomon. En fait, depuis le début aussi, j'ai pris la défense de ces deux femmes, j'ai pris leur défense *contre* Yédo lui-même ! Peut-être c'est ça ma force...

Je lui redis qu'il serait important que sa grand-mère fasse le sacrifice dont nous avons parlé. Il a pensé « deux poulets blancs, et quelques bonbons aux enfants, cela devrait suffire ». Peut-être que c'est difficile pour elle, encore actuellement, de préparer son avenir à lui Yédo, de lui assurer une vie après sa mort à elle ? C'est alors qu'il me raconte la transe qu'elle avait eue à la mort de sa fille : elle disait qu'elle allait venir les chercher, lui et sa petite sœur, pour les emmener dans la mort... « La seule protection que j'ai, c'est mon courage » ! dit-il, « parce que les orphelins, c'est Dieu qui leur donne le courage » !

Il m'avait aussi raconté un cauchemar dans lequel il tenait laalebasse qui devait recueillir le sang d'un animal sacrifié ; comme quand sa grand-mère le mettait à contribution pour pratiquer ses rituels. « Je ne veux plus de tout cela » ! me disait-il. Je pensais lui dire la fois suivante quelque chose comme ceci : de même qu'il ne voulait pas porter les fautes des autres pendant les affrontements sanglants de 2011 à Abidjan, de même il ne voulait plus non plus être celui qui devait « contenir » les sentiments de la vieille femme - il ne voulait plus jouer le rôle de son « jumeau », comme je lui avais dit précédemment.

---

<sup>124</sup> Comme dans l'histoire de Souleymane dont le grand-père venait en quelque sorte me dire : « touche pas à mon petit-fils » !

### La machette, l'épée, le fétiche

Quelques jours plus tard, la veille de notre rendez-vous, je lui téléphone en fin de journée pour avoir de ses nouvelles (comme il n'a quasi jamais de crédit sur son GSM, c'est généralement moi qui l'appelle d'un poste fixe). Il voudrait venir en urgence, me dit-il, il est déjà à Bruxelles. Toute la journée il a demandé au personnel du Centre Fédasil d'essayer de m'appeler, mais je n'ai rien reçu, ni sur mon fixe, ni sur mon portable. Et de son côté, comme il ne recevait pas de réponse, Yédo était en proie à une angoisse qui augmentait de plus en plus... Il avait fait un cauchemar qui l'avait fort effrayé et il voulait me le raconter sans attendre. J'accepte de le recevoir en urgence. Intérieurement, je suis très fâchée sur Fédasil qui n'a probablement même pas essayé une seule fois de m'appeler... Mais je dois bien m'avouer à moi-même que je suis aussi un peu fâchée sur le jeune homme lui-même parce qu'il n'a pas pu attendre le jour de son rendez-vous... Cette prise en charge thérapeutique de Yédo est tout de même fort envahissante ! Je dois pourtant bien, aussi, m'occuper du ménage, vider le lave-vaisselle... Dans ma précipitation, dans mon énervement, une assiette m'échappe des mains. Elle se brise en deux parties (quasi) égales, comme si elle avait été découpée en son diamètre !

Le jeune homme sonne à la porte. Nous nous installons pour la consultation et voici le cauchemar qu'il me raconte<sup>125</sup> : il a revu son père avec sa machette. Yédo lui fait face. Il essaye de le tenir en respect et lui enjoint de disparaître<sup>126</sup> avec ces paroles : « Tu es vaincu, tu es vaincu » ! A ce moment, le jeune homme se réveille, en larmes. Il ne peut dire d'emblée pourquoi il pleure, cela viendra plus tard dans ses associations. Il pleure parce qu'il m'a perdue. Evidemment, le fait de ne pas avoir réussi à me joindre de toute la journée, cela confirmait ma disparition ! Je lui avais dit que s'il revoyait son père en rêve, il faudrait lui demander ce qu'il me voulait à moi. Mais Yédo n'a pas voulu négocier avec lui. Cela le met en colère : « Quoi, s'il vous demande quelque chose, vous allez lui donner » ? dit-il en haussant la voix. Je lui fais remarquer que j'ai déjà pris la défense de sa mère et de sa grand-mère, j'ai pris leur défense contre lui, Yédo, contre sa colère - même si cette colère est légitime, bien entendu. Je peux aussi prendre la défense de son père aujourd'hui.

Notons qu'en refusant de négocier avec son père, le rêveur m'exposait *moi-même* au danger - puisque nous acceptons le principe que le rêve s'adresse à moi dans le transfert, et que celui-ci se déploie forcément selon la vision du monde *du rêveur*, selon sa conception des choses de la nuit. C'est donc aussi une part de son hostilité à lui, qui trouve à s'exprimer à travers cette apparition nocturne armée de cette machette. On peut y voir aussi la réalisation d'un *fantasme incestueux* envers moi : « retourner dans le ventre de sa mère mais à la manière d'un homme », comme nous le disions plus haut à propos des viols qu'il a dû commettre sous la contrainte. Un autre épisode me revient - j'aurais préféré l'oublier -

<sup>125</sup> Avant d'aller dormir cette nuit-là, il avait prié, me dit-il, pour mon fils, celui qui a le même âge que lui (et qu'il avait vu le jour où il était resté manger chez nous).

<sup>126</sup> Comme s'il s'agissait d'un esprit, d'un génie ?

qu'il avait raconté après le premier rêve de son père. Un jour, les miliciens qui l'avaient enlevé avaient capturé un chef ennemi ; ils ont essayé de lui faire dire où se cachait ses hommes, mais le chef continuait à se taire. Alors ils ont forcé Yédo à lui couper la main droite avec une machette. L'homme n'a quand même pas parlé... Il est mort avec son secret. Figure héroïque, pourrait-on dire, d'un courage viril hors du commun - imposant donc un certain respect ! On peut faire l'hypothèse que le cauchemar condense à la fois la scène du rapport sexuel incestueux (à travers le personnage qu'il identifie comme étant son père, c'est moi qu'il viendrait pénétrer et détruire en même temps avec son couteau) et celle de la menace de castration (le père fond sur le rêveur pour le couper en deux, comme la foudre quand elle s'abat sur les malheureux fous-errants dont parlait sa grand-mère). Ou alors, c'est moi, sa thérapeute, qui serait tuée<sup>127</sup>...

Ces hypothèses ne me sont pas apparues aussi clairement d'emblée ; elles se sont développées et précisées seulement dans l'après coup. Sur le moment, je pense à mon assiette qui s'est cassée en deux... comme si la machette du rêve l'avait découpée net en son milieu. Dans la vision du monde africaine qui est celle du jeune homme, il s'agit de guetter les *signes*<sup>128</sup> des forces occultes. Nous sommes d'ailleurs familiarisés depuis longtemps, avec les patients marocains, à l'idée selon laquelle les rêves sont susceptibles de laisser derrière eux des « objets-signes »<sup>129</sup> qui notamment témoignent au réveil, dans la réalité diurne, de la véracité du rêve, de son *poids de réalité*. Alors, je montre cette assiette à Yédo : « Tu vois bien, lui dis-je, que c'est à moi que ton père s'adresse dans le rêve ! Toi, tu n'as plus rien à craindre » !

Je pense que quelque chose est venu là se matérialiser à la fois de l'hostilité du jeune homme à mon égard, ou de son désir de me posséder tout entière<sup>130</sup>, et à la fois de mon contre-transfert face à son côté tout de même très envahissant. Dans le système de sens que nous nous efforçons de partager avec lui, tout se passe comme si l'attaque de la nuit était *déviée* pour se concentrer sur l'objet. Sa réalité est bien attestée par une preuve, matérielle, tangible, qui va rester dans le monde diurne - alors que les rêves, par nature, sont évanescents et n'existent que par le souvenir. Mais son impact est limité : les vivants, eux, sont épargnés. Et cela leur donne à penser...

Quelques jours plus tard, voici ce que je me prépare à dire à Yédo : ce n'était pas son père qui était venu dans ces deux rêves ; *c'était toujours le jumeau de sa grand-mère* qui avait pris l'*apparence* de son père pour l'impressionner. De la même manière, lorsque sa grand-mère était entrée en transe à la mort de sa fille, elle était trop accablée par le chagrin, elle était atterrée, anéantie, et c'est pourquoi elle n'avait pas pu comprendre : ce n'était *pas* sa fille

<sup>127</sup> Cf p ex D.Anzieu (1959) à propos du rêve de Freud « Mère chérie et personnages à becs d'oiseaux » : pour l'enfant, la mort de la mère *équivalait* à la castration.

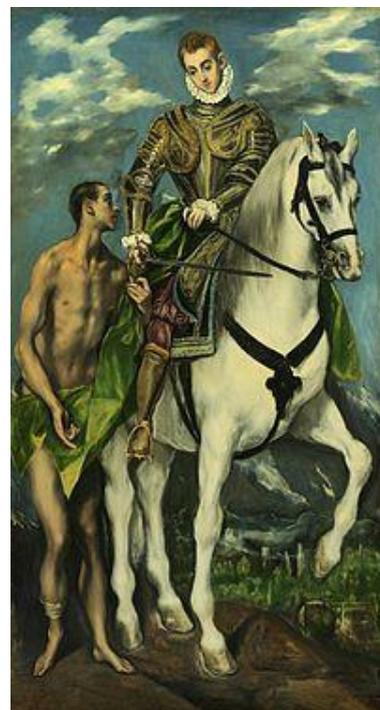
<sup>128</sup> Cf. R.Devisch (1996).

<sup>129</sup> Le concept d'objet-signe (qui date de l'Antiquité grecque) est lui-même très proche de celui d' « objet-actif » développé par Tobie Nathan (1991), objet qui précisément agit souvent en induisant un rêve. Cf. Pierre (2005, 2012). Nous devons y revenir à propos du fétiche.

<sup>130</sup> Sa jalousie envers mon fils, notamment, pour qui il s'était efforcé de prier la veille...

qui était venue dire qu'elle emporterait ses enfants dans la tombe - une mère *ne peut pas* vouloir *vraiment* la mort de ses enfants <sup>131</sup> ! - c'était le jumeau qui prenait l'*apparence* de sa fille, pour essayer de se venger de Yédo. Vraiment, le jeune homme devrait convaincre sa grand-mère de faire l'offrande qu'il faut à son jumeau, car sinon il pourrait continuer et s'en prendre à moi, sa thérapeute, pour l'attaquer lui dont il est si jaloux depuis toujours.

Et puis tout à coup je vois autre chose. Dans mon bureau de consultation privée, tout en haut d'une grande armoire, trône une statuette en bois d'olivier à l'effigie de Saint Martin coupant son manteau en deux. Yédo s'est toujours montré attentif aux objets, à Chapelle-aux-champs comme à mon privé : il m'a demandé plusieurs fois si je « pratiquais » avec tout cela, et malgré mes protestations, il reste un doute dans son esprit... Qu'ils m'aient été offerts par mes patients, présentifiant quelque chose de leur pays d'origine (Maroc, Ghana, Brésil, Turquie, Togo...), ou qu'il s'agisse de simples objets décoratifs, comme un sphinx en plâtre à moitié cassé ou une petite figurine de la louve allaitant Romulus et Rémus, quelques boîtes de toutes sortes... Tous ces objets énigmatiques, témoins de tant d'histoires de vie, observateurs « éternels et muets » (selon l'expression de Baudelaire) des affaires humaines - de notre finitude ! - imprègnent les lieux de leur mystère impénétrable... Et Saint Martin debout qui surplombe tout cela<sup>132</sup> ! En bois d'olivier, la tête coiffée d'un casque oblong donnant à la silhouette dans son ensemble une allure plus ou moins phallique, il est armé d'une courte épée découpant son manteau. On pourrait presque le prendre pour un fétiche africain. Il me vient alors à penser que c'est peut-être là le personnage qui a donné forme<sup>133</sup> au cauchemar du jeune homme ! Mieux : on pourrait dire que le jumeau qui le hante et le poursuit inlassablement aurait pu venir se *matérialiser*<sup>134</sup> dans ma statuette, comme s'il s'était laissé *séduire* et *capturer* par cette figure guerrière. A partir de là, *logé* et *vénéral* pour ainsi dire dans cette sorte d'autel - un peu comme l'« ennemi digne d'estime » de Freud - il se serait animé à la faveur de la nuit. La maîtrise, le savoir que Yédo me suppose en la matière, et la confiance qu'il m'accorde dans la relation transférentielle permettent sans doute aux forces occultes de se déchaîner sans que le danger ne soit trop grand.



<sup>131</sup> Cf. les paroles si apaisantes du *faqih* dans l'histoire de Soukaïna : l'art du thérapeute traditionnel, c'est d'interpréter les choses pour soutenir la vie de sa patiente (Pierre 2012b) !

<sup>132</sup> Quand je l'interrogerai à ce sujet, Yédo me dira qu'il n'aurait jamais « osé lever les yeux » sur lui. Je n'en crois rien : il a toujours scruté avec beaucoup d'attention tous ces objets, et chaque fois que l'un d'eux avait changé de place d'une séance à l'autre, il l'avait immédiatement remarqué !

<sup>133</sup> A *minima*, on pourrait le considérer comme un reste diurne, sur lequel les pensées latentes du rêve seraient transférées par le travail du rêve. Mais je crois plus juste de considérer qu'il a fonctionné comme un véritable « objet actif » au sens de l'ethnopsychiatrie.

<sup>134</sup> Je dois confesser mon ignorance quant à la littérature anthropologique sur les fétiches ; c'est en toute candeur, en toute naïveté, que je propose ici ces quelques réflexions du point de vue ethnopsychanalytique. Nous en discuterons plus loin.

Mais comment lui restituer tout ceci ? Je prends le parti d'expliquer au jeune homme l'histoire de Saint Martin<sup>135</sup> : je lui montrerai une reproduction du tableau d'El Greco. A cheval, et armé d'une longue épée, le Saint croise un mendiant, nu - et affamé sans doute. Au lieu de le voir comme menaçant et de l'écartier de son chemin (il pouvait aussi le tuer avec son arme...), Saint Martin découpe son manteau vert pour draper la nudité du malheureux, lui redonnant ainsi pleinement sa dignité humaine.

Or, le jour de la consultation arrive et Yédo me raconte ce qu'il a rêvé : il se voit devenir un fou-errant s'il en vient un jour à me perdre. Mon image d'El Greco tombe à pic ! Le bras de la vengeance du jumeau jaloux devient ainsi le bras de la Justice. Je lui dis tout ce que je m'étais préparée à lui dire à propos du cauchemar où son père le menace avec sa machette. Il va insister auprès de sa grand-mère pour qu'elle fasse ce qu'il faut. Et essayer de me laisser un peu de repos de temps en temps... Quelques jours plus tard, je remarque qu'il n'a plus ma petite croix accrochée à la chaîne qu'il porte autour du cou : « je l'ai perdue en courant » ! me dit-il. « Eh bien ! C'est que tu n'en avais plus besoin, c'est ce qu'on dit chez toi, n'est-ce pas » ?

### Epilogue

Cinq mois à peine se sont écoulés depuis le début de cette thérapie aussi intensive, aventureuse et passionnante, qu'envahissante et éprouvante pour moi. Depuis lors, Yédo ne fait plus de cauchemars, il n'a plus d'hallucinations ni cet envahissement massif par les souvenirs traumatiques et la culpabilité. Le jour-même où il reçoit son attestation définitive lui conférant le statut de réfugié<sup>136</sup>, il réussit à trouver un logement (une sorte de « kot » comme on dit en Belgique, c'est-à-dire une chambre, avec partage des communs avec d'autres locataires) et il obtient déjà les clefs ce jour-là ! Assez vite, les formalités auprès des services communaux et notamment du service d'aide sociale vont suivre. Il conserve des liens très forts avec son ami d'infortune rencontré dans un des premiers Centres Fédasil qu'il a fréquenté ; il noue une relation amoureuse avec une jeune fille connue dans la région de celui qui l'avait si bien accueilli. Au début, il avait peur que le rapprochement physique avec une fille ne fasse revenir les souvenirs des horreurs de la guerre... Mais petit à petit leur relation s'est installée sans que ces craintes ne se réalisent.

Par moments, il se sent fort seul par rapport à sa famille au pays : parfois il se sent abandonné parce qu'on ne l'appelle pas (« je préfère rester seul avec ma peine » dit-il alors), parfois c'est lui qui téléphone pour entendre la voix de sa sœur, de son oncle ou de sa grand-mère. Dès qu'il reçoit son premier revenu d'intégration, il leur envoie un peu d'argent.

---

<sup>135</sup> Je ne pourrais pas, en effet, m'improviser prêtresse des génies du fleuve ni égorger un poulet sur ma statue en bois d'olivier ! Je dois trouver un bricolage, ou un « item transvalué » selon l'expression de Devereux.

<sup>136</sup> C'est-à-dire deux mois après que la décision ait été prise au CGRA. C'est la règle.

## Avant de poursuivre le voyage : quelques éléments de discussion

Evoquons avant tout la nécessité de travailler en collaboration avec les anthropologues : nos connaissances concernant la culture de nos patients migrants méritent vraiment d'être approfondies<sup>137</sup>. Nous nous proposons d' « accoster en terre inconnue », mais il faudrait sans doute continuer en nous enfonçant davantage « à l'intérieur des terres ». Certes, nous avons pu nous documenter en puisant à différentes sources (jusque sur Youtube, comme nous le disions à propos de cette extraordinaire confrontation entre un pasteur et une femme possédée par Mamy Wata !), mais le dialogue interdisciplinaire devrait nous enrichir encore - et d'ailleurs : mutuellement ! Car de notre côté, nous avons une méthodologie qui permet d'entrer dans l'*intimité* des êtres - de leurs souffrances, de leurs préoccupations. Et nous voyons ce qu'ils ont emporté dans leur bagage culturel pour y apporter quelques éléments de réponse. Guidés par notre seule foi en notre humanité commune, notre pari consiste à considérer toute pensée - notamment bien sûr dans les rêves - comme une activité permanente d'*auto-interprétation*, d'*auto-analyse*, qui cherche seulement *confirmation* auprès du ou des interlocuteurs pertinents<sup>138</sup>. L'intrication des processus psychiques et culturels s'y trouve clairement exposée à l'étude aussi bien par l'une que par l'autre de nos disciplines, psychanalyse et anthropologie. Et ce sont bien les patients qui nous enseignent - comme dans toute démarche authentiquement psychanalytique !

Le rêve occupant une place centrale dans beaucoup de cultures africaines, le continuum apparaît plus nettement entre ce que nous appelons le « travail du rêve » - dans lequel l'élaboration secondaire par les éléments culturels joue un rôle prépondérant - et le travail psychique de la vie diurne. Dans les deux cas, naturellement, il s'agit du travail du fantasme (Florence 1991, 2001).

Nous allons survoler rapidement les quatre récits cliniques présentés dans ce livre et esquisser quelques pistes de réflexion qui s'en dégagent.

Mizila voit son bébé se battre contre son jumeau invisible. Elle voit aussi en rêve comme une image inversée de sa réalité diurne lorsque le bonbon de l'abbé Vandembroucke - qui incarne pour un temps son « jumeau » de la nuit - s'est complètement « fondu » en elle<sup>139</sup>. Nous voilà bien entrés dans un monde étrange ! Mais qui nous émerveille par la richesse des élaborations quasi « spontanées » (c'est-à-dire des auto-interprétations soutenues par le transfert sur les quelques personnes qu'elle consulte alternativement) qui s'y déploient en

---

<sup>137</sup> Pour connaître vraiment une culture, il faudrait sans doute, comme le dit mon ami de longue date, le Professeur Pierre-Joseph Laurent (Laboratoire d'Anthropologie Prospective de l'UCL), vivre trente ans au village de chacun de nos patients... Hélas, notre temps est compté, et il nous faut pourtant accueillir de la manière la plus pertinente possible ceux qui nous viennent du voyage, avec leurs blessures et leurs espoirs, et tenter de les aider à élaborer leur destinée.

<sup>138</sup> Psychanalystes, guérisseurs, voyants, curés... tous ceux à qui les gens attribuent un savoir secret sur les êtres - et qui prennent le parti de soutenir la vie !

<sup>139</sup> Le lendemain, sa restitution dans le monde sensible de la réalité diurne signera la séparation d'avec lui, avant qu'il disparaisse à nouveau dans l'autre monde.

un temps record ! Alors, qui contesterait encore à une jeune mère ce droit élémentaire, cette liberté fondamentale à accueillir son enfant dans le berceau de *ses propres* pensées, de *ses propres* rêveries - qui lui viennent évidemment de *sa propre* culture, de *sa propre* filiation ? Bien plus : nous voyons alors clairement comment la relation mère-enfant se tisse petit à petit, élaborant au fur et à mesure les nœuds de souffrance et de conflits de sa propre histoire dans sa propre famille. Il nous aura seulement fallu accepter d'entrer dans une vision du monde qui nous est étrangère, et d'y incarner un interlocuteur suffisamment bienveillant - mais lucide ! - pour soutenir en même temps la vie et le travail de la pensée. C'est là une idée-force que Mizila nous aura enseignée : aucune pensée n'est impensable, aussi effrayante soit-elle de prime abord. Seulement, il faut pouvoir la partager avec un interlocuteur qui n'a pas froid aux yeux ; qui sait considérer sans sourciller « l'ennemi digne d'estime » selon la célèbre expression de Freud<sup>140</sup>. Cela produit des effets au niveau affectif, de part et d'autre. Et cela fait venir d'autres pensées, qui se mettent à circuler et produire leurs effets libérateurs.

Nous avons donc là deux idées-forces - 1) le travail de la pensée, y compris en rêve, est un travail d'auto-interprétation qui cherche confirmation auprès d'un interlocuteur pertinent et 2) aucune pensée n'est impensable, aussi effrayante soit-elle ; partagée dans la relation transférentielle, elle va en générer d'autres et les faire circuler, entraînant avec elles tous leurs effets libérateurs.

Cela nous suffira pour aller à la rencontre de ce jeune Guinéen poursuivi nuit et jour par ses visions terrifiantes. Souleymane nous prend un peu de court... Le spectre qui vient l'effrayer dans ses rêves, nous devons le reconnaître comme son grand-père, veillant jalousement sur lui : il ne faudrait surtout pas lui disputer la vie de son enfant ! Et voilà la culture qui - ni plus ni moins - arrive ici à *faire de la vie avec de la mort*. Mais il y a plus à penser encore. *Et si c'était lui*, le jumeau nocturne de Souleymane ? Celui dont l'apparition suscite l'effroi, celui avec qui le contact ne peut durer qu'un bref instant, sous peine de l'entraîner dans la mort ? Nous dirions même : cet effroi *expulse* véritablement le rêveur de ce monde de la nuit pour le relancer dans la vie ! Nous verrons lors du suivi ultérieur du jeune garçon (au moins deux ans...) que l'efficacité de notre intervention se sera maintenue durablement - ce qui tout de même plaide en faveur de la pertinence de notre point de vue.

Revenons-en maintenant à l'histoire singulière de Béatrice. Alors que nous la connaissions déjà depuis plusieurs années, voilà qu'un décès inopiné dans son entourage vient mettre en branle tout un système de sens dont elle ne nous avait jamais parlé jusqu'alors. Nous découvrons ainsi avec émerveillement la richesse, la *puissance* d'une pensée qui permet aussi bien de concilier les contradictions dans la vie actuelle, que d'évacuer la rancœur envers une mère trop tôt disparue. Une pensée qui *contraint* au travail du deuil. C'est alors un souvenir apaisé qui s'impose : celui d'une maman heureuse et aimante, qui la protège de l'Au-delà. Or cette pensée, c'est celle de la possession par une divinité de l'eau, Mamy Wata

---

<sup>140</sup> Evidemment, cet interlocuteur peut aussi être un guérisseur, un voyant, un pasteur, etc.

- qui elle-même par moments pourrait se confondre avec la Vierge Marie, apparue sur le Lac Togo en 1973... Ou alors, il faudrait concevoir l'ensemble non pas tant comme un « combat » entre « le bien et le mal » - dont il faudrait qu'un des deux triomphe à la fin - mais plutôt comme une « *mise en tension* » de forces qui doivent rester en équilibre. Ainsi, sur la vidéo de Youtube, le Pasteur peut bien dire à Mamy Wata qu'elle est vaincue et qu'elle doit se rendre, la femme possédée continue de plus belle à narguer son autorité ! Au fond, c'est une sorte de bras de fer, mais *comme s'il ne fallait pas*, justement, que l'un prenne le dessus sur l'autre<sup>141</sup>. Ici encore, il apparaît que le culte des jumeaux apporte une sorte de reconnaissance explicite de cette nécessité qu'il n'y ait *pas* de vainqueur, mais bien plutôt égalité : c'est-à-dire *justice* ! Au terme de sa thérapie, Béatrice m'apportait *deux* cartes de Suisse, comme une offrande à mes statuets de jumeaux. Il s'agit de ne pas faire de jaloux ! Il serait tentant de proposer un rapprochement avec ce que la métapsychologie décrit sur la « scène » psychique : il y a bien *mise en tension* entre les instances du Moi ; mais qui doit être à l'équilibre ! Qu'arriverait-il si l'une l'emportait sur les autres ? Le suicide, sans doute ? Ou un autre passage à l'acte ?

En un crescendo incroyable, la thérapie de Yédo nous a littéralement emportés dans une aventure transféro-contretransférentielle d'une intensité hors du commun. Non seulement les affects sollicités étaient particulièrement passionnels, mais le travail de la pensée, ardent, fulgurant, de part et d'autre, ne connaissait aucun répit. Une sorte d'élaboration permanente nous animait l'un et l'autre, et semblait s'ajuster avec une telle précision, comme si elle était simultanée ou en tout cas ne souffrait jamais qu'un décalage de quelques jours tout au plus. Nous avons déjà souligné, dans le compte-rendu clinique lui-même, la *puissance* des pensées traditionnelles qui permettent à l'adolescent de retrouver son humanité, et même de régler ses différents contentieux avec les membres de sa famille. La figure du jumeau de sa grand-mère - qui se confond peut-être avec celle du génie de l'eau - y joue le rôle central. Tantôt monstre vengeur capable de toutes les vilénies, de toutes les ruses, de toutes les atrocités, voilà qu'il apparaît en fin de compte comme une incarnation de la justice à travers la « statue-fétiche » de Saint-Martin ! C'est de ce statut du fétiche que nous voudrions discuter ici. Admettons que le rêve comporte une dimension d'auto-interprétation (essentiellement l'élaboration secondaire par les éléments de sens, les éléments culturels), et que celle-ci s'adresse dans le transfert à l'interlocuteur pertinent qui saura la révéler pleinement au rêveur. C'est là notre thèse de départ, la pierre angulaire qui assure à l'ensemble de notre travail, stabilité et consistance. Le choix de tel ou tel objet dans l'environnement qui le transforme en « objet-signe » (comme mon assiette coupée en deux), ou en « objet-actif » (comme le bonbon de l'abbé Vandenbroucke dans l'histoire de Mizila), relève, logiquement, du même ordre de mécanisme c'est-à-dire d'une *auto-interprétation* -

---

<sup>141</sup> Si cette vidéo a été choisie pour être postée sur Internet, c'est sans doute que son contenu était considéré comme un succès par les protagonistes. D'une manière comparable, Yédo expliquait qu'à la fête d'Abissa, les génies de l'eau et les sorciers étaient « supposés » rester tranquilles, mais que « justement » ils en profitaient pour donner publiquement une démonstration de leur force en narguant l'autorité de la foule, du Roi et des prêtresses !

une activité de penser visant à faire entrer dans un système de sens l'élément qui lui manque, la pièce du puzzle qui fait apparaître alors l'ensemble du motif. Peut-on aller plus loin en parlant du « choix » de l'objet qui prendra valeur de fétiche ? Selon la littérature anthropologique actuelle (Bruno Latour 2009), l'objet « faitiche » ne se confond pas avec la divinité : il s'agit plutôt d'une sorte d'autel dans lequel il vient à s'incarner quelque temps. Alors, nous pouvons sans doute considérer que la divinité « choisit » l'objet qui pourrait lui ressembler, qui pourrait lui plaire et le séduire, afin qu'il y séjourne un temps. C'est là qu'on retrouverait l'activité d'auto-interprétation du patient : lui qui « sait » obscurément quel est cet être, cette volonté obscure qui l'anime, il est bien placé pour reconnaître, pour « élire » la forme qui lui ressemble<sup>142</sup> et de l'y *capturer* en quelque sorte ! Là, en lui rendant les hommages qui lui reviennent, il sera possible d'inverser un rapport de persécution en un rapport de protection. Ajoutons encore que l'objet en question n'existe pas dans la nature : il a été fabriqué, il appartient à quelqu'un, il est vendu ou donné... Donc le rapport à l'objet-fétiche s'inscrit aussi dans un rapport transférentiel à celui ou celle qui le possède au départ. Concernant mon Saint-Martin, trônant sur ma très haute armoire en coin, il représente quelque chose d'important pour moi sentimentalement, et c'est une des raisons pour lesquelles je lui ai choisi cette place privilégiée. C'est lui qui surplombe le lieu. On dirait qu'« il garde l'entrée » du lieu où je consulte. De là à ce qu'il puisse incarner pour Yédo quelque chose d'une figure paternelle vis-à-vis de moi dans le transfert, il n'y a qu'un pas... Donc, il y a une dimension d'auto-interprétation dans le rapport au fétiche comme « objet-actif » particulier, et ce rapport s'inscrit également de manière spécifique dans l'aventure transférentielle.

Mais il manque encore quelque chose à notre analyse. Car les fétiches *s'animent* à la faveur de la nuit. Ils viennent hanter, posséder le rêveur... C'est là qu'on retrouve la dimension de l'*agir* dans le rêve : bien sûr, c'est l'hallucination de désir - plus particulièrement du désir infantile, œdipien - qui est bien mise à l'avant-plan chez Freud. Il convient d'y ajouter la dimension de maîtrise rétroactive des traumatismes - et notamment par l'*agir* là aussi, dans le rêve. Bref, la participation au scénario du rêve - dont on occupe alternativement toutes les places - c'est tout de même une forme d'*action* : sans doute un exutoire, mais aussi *une révélation de l'être qui la nuit nous anime !* Restituer alors dans une *forme visible*, dans un objet *sensible* et dans le monde *diurne*, voilà qui *expulse hors de nous* - tout en le gardant sous le contrôle de nos yeux - ce que Freud appelle l'« ennemi digne d'estime » ...

Pour terminer, soulignons encore la dimension véritablement *politique* de notre travail. Radicalement à contre-courant de ce que le discours unique anti-immigration nous assène, par médias et ministres interposés - visant à entretenir la peur de l'étranger pour mieux

---

<sup>142</sup> Ainsi, au marché de Vaugan, dans le Sud du Togo, là où se rendait souvent Béatrice et sa famille, les gens viennent acheter des fétiches - ce marché est très réputé pour cela, et ceux qui les fabriquent, très réputés comme féticheurs.

masquer les vrais problèmes de nos sociétés - nous invitons pour notre part le lecteur<sup>143</sup> à *s'identifier* à nos patients : au plus près de leur récit, au cœur de leur travail psychique - de ce palpitant travail *d'humanité*. Depuis le village plongé dans la misère, de par la libre circulation des produits excédentaires de notre agriculture européenne<sup>144</sup>, jusqu'aux dangers de la ville et de la rue, il n'y a qu'un pas. Devenir soi-même une « marchandise » qui sera exportée dans un réseau international de traite des êtres humains : c'est le seul statut qui permette de circuler « librement » ! Tel sera le destin de Béatrice. On peut aussi traîner dans les marchés, essayant de survivre en mendiant, ou en exerçant toutes sortes de petits métiers ; on peut survivre ainsi des années, affamé, humilié quotidiennement, jusqu'au jour où on se fait rafler par quelque milice en furie, au gré des événements politiques et des guerres (entretenues par quels « enjeux supérieurs »<sup>145</sup> ?). C'est ainsi qu'on peut devenir « enfant-soldat »<sup>146</sup>, ne fut-ce que pour quelques jours, comme Yédo. Bien loin de tout préjugé, le jeune homme nous est apparu comme un être sensible, attachant, intelligent ; contradictoire, comme tout adolescent, mais doté de capacités d'élaboration absolument hors du commun. Tous les deux, Béatrice et Yédo, nous donnent à voir cette *humanité palpitante* dont nous parlions ci-dessus : nous pouvons nous reconnaître en eux sans la moindre difficulté ! Et plus jamais nous ne pourrions penser à ceux qui vivent le même destin comme s'ils étaient quantité négligeable...

---

<sup>143</sup> Nous avons voulu privilégier une écriture suffisamment claire pour toucher aussi bien les « non-psy » que les « non-anthropologues » - virtuellement, nous l'espérons, tout citoyen intéressé...

<sup>144</sup> Cf p ex les sacs d'oignons hollandais arrivant par camions entiers et vendus pour trois fois rien dans les marchés africains - à un prix défiant évidemment toute concurrence pour n'importe quel malheureux producteur local (Cf « *La guerre aux frontières* » (2010) de Didier Seynave) !

<sup>145</sup> Ces guerres dont on nous prédit de façon éhontée et presque joyeuse qu'elles seront à l'avenir « de plus en plus nombreuses » (Théo Francken) !

<sup>146</sup> Cf. l'excellent film canadien « *Rebelle* » 18 fois nominé (notamment aux Academy Awards 2013) et trois fois primé (Prix numéricable pour le réalisateur Kim Nguyen au Festival Paris Cinéma 2012, Ours d'Argent de la meilleure actrice à la Berlinale 2012 et Trophée Francophone du Cinéma pour Rachel Mwanza - la jeune fille était elle-même une ancienne enfant des rues de Kinshasa). Ce film montre comment la jeune héroïne survit dans l'enfer de la guerre (dans un pays fictif mais qui ressemble au Kivu, avec ses mines de coltan, le précieux métal utilisé pour les GSM du monde entier) grâce au système de sens qu'elle a reçu de ses parents, grâce à ses rêves et ses visions...

## Bibliographie

Aouattah A. *Ethnopsychiatrie maghrébine*. Paris : L'Harmattan ; 1993.

Aouattah A. Le rêve : de la maladie à la guérison dans le maraboutisme marocain. *L'autre*. 2003 ; 4(1) : 43-52.

Anzieu D. (1959) *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*. Paris: PUF; 1988.

Beneduce R. et Taliani S. Embodied powers, deconstructed bodies. Spirit possession, sickness, and the search for wealth of Nigerian immigrant woman. *Anthropos* 2006 ; 101 : 429-449.

Beneduce R. La vie psychique de l'Histoire. Fanon et le temps fracturé de la mémoire. *L'autre*. 2011 ; 12 (3) : 273-284.

Bofane I.K.J. *Congo Inc. Le testament de Bismarck*. Paris : Actes Sud ; 2014.

De Boeck F. et Plissart M.F. *Kinshasa : récits de la ville invisible*. Tournai : La Renaissance du Livre ; 2005.

De Rosny E. *Les yeux de ma chèvre*. Paris : Plon (Collection Terre Humaine) ; 1981.

De Rosny E. *La nuit les yeux ouverts*. Paris : Seuil ; 1996.

Dermenghem E. (1954) *Le culte des saints dans l'islam maghrébin*. Paris : Gallimard ; 1982.

Devereux G. (1951) *Psychothérapie d'un Indien des Plaines - Réalité et rêve*. Paris : Fayard ; 1998.

Devereux G. (1972) *Ethnopsychanalyse complémentariste*. Paris : Flammarion ; 1985.

Devisch R., Brodeur Cl. *Forces et signes. Regards croisés d'un anthropologue et d'un psychanalyste sur les Yaka* Bruxelles : Éd. Des Archives Contemporaines ; 1996.

Devisch R. Sentir et dire la force vitale : le rêve et l'oracle médiumnique en milieu yaka. *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*. 2003 ; 4(1) : 33-42.

Drogoul F. « Les Passeurs de Mondes ». Un programme humanitaire de soutien psychologique pour des mineurs libériens démobilisés. *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*, 2011 ; 12 (3) : 296-305.

Evans-Pritchard (1937) *Sorcellerie, oracle et magie chez les Azandé*. Paris : Gallimard ; 1972.

Florence J. *L'identification dans la théorie freudienne*. Bruxelles : Publication des Facultés Universitaires Saint Louis ; 1978.

Florence J. Théories du fantasme dans la clinique freudienne. *Esquisses psychanalytiques*. 1991 ; 16 : 123-138.

Florence J. Fonctions du rêve dans la cure analytique. *Les Carnets de psychanalyse*. 2001 ; 11 : 31-40.

Freud S. (1887-1902) *La naissance de la psychanalyse*. Paris : PUF ; 1991.

Freud S. (1900) *L'interprétation des rêves*. Paris : PUF ; 1987.

Freud S. (1901) *Sur le rêve*. Paris : Gallimard ; 1988.

Freud S. (1912) Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse. *La technique psychanalytique*. Paris : PUF ; 1989.

Freud S. (1912-1913) *Totem et tabou*. Paris : Payot ; 1988.

Freud S. (1914) Pour introduire le narcissisme. *La vie sexuelle*. Paris : PUF ; 1988.

Freud S. (1915) Observations sur l'amour de transfert. *La technique psychanalytique*. Paris : PUF ; 1953.

Freud S. (1916-1917) *Introduction à la psychanalyse*. Paris : Payot ; 1988.

Freud S. (1918a) Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups). *Cinq psychanalyses*. Paris : PUF ; 1985.

Freud S. (1919) Un enfant est battu. *Névrose, psychose et perversion*. Paris : PUF ; 1985.

Freud S. (1920) Au-delà du principe de plaisir. *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot ; 1988.

Freud S. (1923) Le moi et le ça. *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot ; 1988.

Freud S. (1926) *Inhibition, symptôme et angoisse*. Paris : PUF ; 1986.

Freud S. (1927) *L'avenir d'une illusion*. Paris : PUF ; 1996.

Freud S. (1932) *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Paris : Gallimard ; 1971.

Freud S. (1937) Constructions dans l'analyse. *Résultats, idées, problèmes*. Paris : PUF ; 1985.

Griaule M. *Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotemêlli*. Paris : Fayard ; 1966.

Lacan J. (1958-1959) *Le désir et son interprétation*. Editions de la Martinière ; 2013.

Laplanche J., Pontalis J.B. (1967) *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : P.U.F. ; 1984.

Laplanche J., Pontalis J.B. Fantôme originaire, fantasmes des origines, origines du fantasme. *Les temps modernes*. 1964 ; 215 : 1833-68.

Lammers MCh., « Manger dans la nuit », exprimer la souffrance par le rêve à Douala. *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*. 2004 ; 5 (1) : 79-99.

Latour B., *Sur le culte des dieux faitiches. Suivi de Iconoclash*, Paris : Les Empêcheurs de penser en rond ; 2009.

Laurent P.J. *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Paris : IRD-Karthala ; 2003. Lheimeur M. D'un type de possession déclenché par la frayeur (Maroc). *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*. 1990 ; 15 : 151-161.

Nathan T. *La folie des autres. Traité d'ethnopsychiatrie clinique*. Paris : Dunod ; 1986.

Nathan T. La migration des âmes. *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*. 1988 ; 11 : 25-42.

Nathan T. De la « fabrication » culturelle des enfants. Réflexions ethnopsychiatriques sur la filiation et l'affiliation. *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*. 1991 ; 17 : 13-22.

Nathan T. De sable, de plomb, de cola. Ethnopsychanalyse des objets actifs. *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*. 16(pp.) 1991.

Nathan T., Stengers I., *Médecins et sorciers*. Paris ; Les empêcheurs de penser en rond : 2004.

N'Koussou G., *Enfants soldats, enfants sorciers ?* Paris : L'Harmattan ; 2012.

Paulme D., Un rituel de fin d'année chez les Nzema de Grand-Bassam. *Cahiers d'Etudes Africaines*. 1970 ; 10 (38) : 189-202.

Perrin M. *Les chemins du rêve. Un exemple de chamanisme*. Paris : P.U.F. ; 2011.

Perrin M., Rêves sauvages, rêves conformes ? Maladies, thérapies et songes dans les sociétés « traditionnelles ». *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*. 2004 ; 5(1) : 69-78.

Pierre D. Approche psychothérapeutique des patients migrants de première ou deuxième génération : apports de l'ethnopsychanalyse de Tobie Nathan. *Acta Psychiatrica Belgica*. 1993a ; 2 : 97-117.

Pierre D. Zohra, le mauvais œil et la citrouille. Clivage du moi chez les enfants de migrants. *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*. 1993b ; 20 : 201-230.

Pierre D. Maniement des interprétations étiologiques traditionnelles dans la thérapie de migrants. *Cahiers de psychologie clinique*. 1995 ; 4 : 109-119.

Pierre D. L'interprétation des rêves en ethnopsychiatrie. *Acta Psychiatrica Belgica*. 1998 ; 5 : 241-254.

Pierre D. Rêve et prescription. *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*. 1999a ; 35-36 : 39-48.

Pierre D. Maniement des représentations traditionnelles et interprétation des rêves en ethnopsychiatrie. Thèse de doctorat en sciences médicales. Université Catholique de Louvain. 1999b.

Pierre D. L'Unique ou les hésitations d'une jeune (ethno)psychiatre. *Ethnopsy - Les mondes contemporains de la guérison*. 2000a ; 1 : 155-164.

Pierre D. Images du rêve et construction de la réalité culturelle. *Annales d'histoire et de philosophie du vivant*. 2000b ; 3 : 103-114.

Pierre D. Maniement des représentations traditionnelles et interprétations des rêves en ethnopsychiatrie. *Acta Psychiatrica Belgica*. 2000c ; 45-50.

Pierre D. A propos du cauchemar dans la théorie freudienne : l'élaboration secondaire comme inscription dans la culture. *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*. 2001 ; 2 (1) : 129-142.

Pierre D. et Meire Ph. Images de rêves et construction de la réalité culturelle. *Revue d'éthique et de théologie morale*. 2003a ; 224 : 41-61.

Pierre D. Dieu qu'elle devait être seule ! Histoire d'une brève rencontre entre deux mondes. *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*. 2003b ; 4 (1) : 53-70.

Pierre D. Un cauchemar dans la trousse d'urgence ! L'accueil « ethnopsy » des patients réfugiés. *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*. 2004 ; 5 (3) : 423-436.

Pierre D. *Voyager la nuit. L'interprétation des rêves en ethnopsychiatrie*. Grenoble : La Pensée sauvage ; 2005.

Pierre D. L'élaboration secondaire du rêve. Un concept clef dans la rencontre transculturelle. *Santé mentale au Québec*. 2006 ; XXXI (2) : 109-122.

Pierre D. Rêve et contre-transfert en ethnopsy : le thérapeute « métissé ». *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*. 2009 ; 10 (3) : 327-332.

Pierre D. L'accueil ethnopsy des candidats réfugiés. *Epistoles. Revue du Centre Chapelle-aux-champs*. 2011 ; 3 : 129-135.

Pierre D. Karim et son premier « fix ». Un adolescent en mal d'appartenance. *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*. 2011 ; 12 (3) : 316- 326.

Pierre D. Une lecture transculturelle des comportements parentaux. A propos de la circoncision dans la tradition musulmane in Schwering KL. (dir) *Se construire comme sujet entre filiation et sexualité*. Paris : Eres ; 2012 : 77-81.

Pierre D. *Comment la souffrance se dit en rêve. Un regard ethnopsychiatrique*. Paris : PUF ; 2012a.

Pierre D. Rêves et pensées traditionnelles : apaiser les orages d'une relation mère - fille. *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*. 2012b ; 13 (2) : 171-180.

Pierre D. Rêves et traumatismes en clinique transculturelle in Mouchenik Y., Moro MR. et Baubet Th. (Eds), *Manuel des psychotraumatismes*, Grenoble : La pensée sauvage ; 2012c : 55-69.

Pierre D. La nuit étoilée. Rêve, transfert et vision du monde. *Cahiers de psychologie clinique*. 2014 ; 42 (1) : 129-146.

Pierre D. Travail du rêve, travail de la culture dans une thérapie mère-enfant (Congo). *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*. 2014 ; 15 (3) : 302-309.

Roegiers L. *Cigognes en crise : désirs d'enfant et éthique relationnelle en fécondation in vitro*. Bruxelles ; De Boeck : 1994.

Taliani S. Intuitions délirantes et désirs hypothéqués : repenser la migration avec Frantz Fanon. *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*. 2011 ; 12 (3) : 285-295.

Schurmans D. *Le diable et le bon sens. Psychiatrie anthropologique de l'Afrique à l'Europe*. Paris ; L'Harmattan : 1994.

Schurmans D. L'interprétation transculturelle des rêves : possibilité, utilité, méthode. *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*. 2003 ; 4(1) : 21-32.

Schurmans D. *L'homme qui souffre*. Paris ; PUF : 2012.

Schurmans D. Djinns et sorcellerie : l'agression traumatique et son élaboration. *Epistoles. Revue du Centre Chapelle-aux-champs*. 2014 ; 5 : 111-134.

Schurmans D. La fabrication des rêves, processus individuel et collectif ? *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*. 2014 ; 15 (3) : 292-301.

Seynave D., Cartiaux Ch., *La guerre aux frontières*. DVD (existe en trois versions, selon le public auquel ce documentaire est destiné : scolaire, associations, particuliers) : 2012.  
[www.laguerreauxfrontieres.com](http://www.laguerreauxfrontieres.com).

## Table des matières

Remerciements	p.2
Préface de Jean Florence	p.4
Introduction	p.7
Chapitre 1 : Enfant de la science, enfant sorcier ? A propos d'un cas de FIV	p.15
Chapitre 2 : Au bout du monde, au bord du gouffre, Souleymane	p.30
Chapitre 3 : Béatrice, Mamy Wata et le pagne aux oiseaux - ou « Fantine » à l'heure de la mondialisation	p.35
Chapitre 4 : Dans la rue, dans la tourmente, destin tragique d'un enfant d'exception	p.42
Avant de poursuivre le voyage, quelques éléments de discussion	p.70
Bibliographie	p.75

## Résumé

Pouvons-nous accueillir les patients migrants, d'une manière « psychanalytiquement correcte » qui soit aussi « culturellement pertinente » ? Pouvons-nous entrer dans le monde intime de leur pensée ? Ce petit livre répond clairement par la positive : en particulier grâce à l'interprétation des rêves, à la fois culturelle et psychanalytique. Partant à la rencontre de quatre patients Africains d'origines différentes, et à travers leurs problématiques très différentes elles aussi, nous commençons à saisir la cohérence de leurs systèmes de pensée. Et nous découvrons alors l'incroyable efficacité de toutes ces conceptions, si différentes des nôtres.

Ecrits fièvreusement pendant la « crise » dite « des réfugiés » de 2015 - en réalité crise de l'accueil qui connaît malheureusement un regain d'actualité aujourd'hui - les récits cliniques qui composent ce petit livre permettent de saisir la profonde humanité de chaque demandeur d'asile - ou de chaque « étranger » - à travers le fil singulier de sa propre histoire, de son parcours migratoire et de sa rencontre créative avec la psychanalyse.

### L'auteur :

Danièle Pierre est psychiatre et psychanalyste. Dans le sillage de Tobie Nathan, elle développe une ethnopsychiatrie qui accorde une place centrale au rêve. Elle a déjà publié : *Voyager la nuit. L'interprétation des rêves en ethnopsychiatrie* (La Pensée Sauvage, 2005) et *Comment la souffrance se dit en rêve. Un regard ethnopsychiatrique* (P.U.F., 2012). E-mail : [daniele.pierre@apsyucl.be](mailto:daniele.pierre@apsyucl.be).

*Illustration de couverture : « Pirogue au clair de lune », dessin d'enfant.*